·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

39 IX 40
III 17 VII 1782

III 17 VII 1(22

8947

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-DEUXIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME VINGT-DEUXIEME.

Contenant le Ier. & partie du IIe. Dialogue de *Rousseau Juge de Jean Jaques.*

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

BIBLIOTECA BUCCHESI PALERMO

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

DIALOGUES.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.
OVID. TRIST.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DU PREMIER DIALOGUE (*).

CEt ouvrage me fut confié par ſon Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me ſuis fait un devoir ſacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce ſeroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de ſon ſiecle devoit

(*) L'Editeur de ce Dialogue eſt Monſieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en dépoſa enſuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

néceſſairement produire ſur une ame auſſi ſenſible que la ſienne (†) : mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail, une conſidération que je

(†) L'hiſtoire des perſécutions excitées contre M. Rouſſeau par les Eccléſiaſtiques à Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, eſt entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des perſonnes, ſur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rouſſeau ſont plus connus que ceux de ſes adverſaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté ſa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux paſſages, pris au haſard, dans la quantité prodigieuſe de libelles que les Théologiens, les Muſiciens, les Partiſans du deſpotiſme, les Auteurs, les Dévots, & ſur-tout les Philoſophes de l'Ecole moderne n'ont pas ceſſé de vomir contre lui depuis plus de ſeize ans. Le premier eſt pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

n'avois pas prévue, m'obligea à l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre un air d'apologie ;

" Eſt-ce un Savant qui diſpute contre les „ Savans ? non : c'eſt l'Auteur d'un opéra, „ & de deux comédies ſifflées. Eſt-ce un „ homme de bien qui, trompé par un faux „ zele, fait des reproches indiſcrets à des „ hommes vertueux ? Nous avouons avec „ douleur, & en rougiſſant, que c'eſt un „ homme qui porte encore les marques fu- „ neſtes de ſes débauches, & qui, déguiſé „ en Saltimbanque, traîne avec lui de vil- „ lage en village, & de montagne en mon- „ tagne, la malheureuſe dont il fit mourir „ la mere, & dont il a expoſé les enfans à „ la porte d'un hôpital, en rejettant les „ ſoins qu'une perſonne charitable vouloit „ avoir d'eux, & en abjurant tous les ſen- „ timens de la nature, comme il avoit dé- „ pouillé ceux de l'honneur & de la Reli- „ gion „.

& le rôle d'apologiſte eſt trop au-deſſous des ſentimens de vénération que M. Rouſſeau m'a inſpirés, pour que j'aye voulu paroître m'en charger un ſeul inſ-

---

A ce paſſage M. Rouſſeau a répondu de la maniere ſuivante.

" Je veux faire, avec ſimplicité, la déclaration que ſemble exiger de moi cet article. Jamais aucune maladie de celles dont parle ici l'Auteur, ni petite, ni grande, n'a ſouillé mon corps. Celle dont je ſuis affligé, n'y a pas le moindre rapport: elle eſt née avec moi, comme le ſavent les perſonnes encore vivantes qui ont pris ſoin de mon enfance. Cette maladie eſt connue de MM. Malouin, Morand, Thierry, Daran, & du frere Côme. S'il s'y trouve la moindre marque de débauche, je les prie de me confondre, & de me faire honte de ma deviſe. La perſonne ſage & généralement eſtimée, qui me ſoigne dans mes maux & me conſole dans mes

tant. Au reſte, l'ouvrage eſt aſſez fortement frappé pour pouvoir ſe paſſer de commentaire. Les gens ſenſibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à

„ afflictions, n'eſt malheureuſe, que parce „ qu'elle partage le ſort d'un homme fort mal- „ heureux; ſa mere eſt actuellement pleine „ de vie & en bonne ſanté malgré ſa vieil- „ leſſe. Je n'ai jamais expoſé, ni fait expoſer „ aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, „ ni ailleurs. Une perſonne qui auroit eu „ la charité dont on parle, auroit eu celle „ d'en garder le ſecret; & chacun ſent que „ ce n'eſt pas de Geneve, où je n'ai point „ vécu, & d'où tant d'animoſité ſe répand „ contre moi qu'on doit attendre des infor- „ mations fidelles ſur ma conduite. Je n'a- „ jouterai rien ſur ce paſſage, ſinon qu'au „ meurtre près, j'aimerois mieux avoir fait „ ce dont ſon Auteur m'accuſe, que d'en „ avoir écrit un pareil „.

L'autre ſe trouve dans une eſpece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort

l'inſtant leur compatriote, *qui parle ſi bien la langue du pays*; ils pleureront ſur les angoiſſes d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle de-

---

de M. Rouſſeau; dans laquelle l'Auteur anonyme, avec un zele digne de ſon école, ſous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, ſe permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état*; puis il ajoute cette note.

" Si par une bizarrerie qui n'eſt pas ſans
„ exemple, il paroiſſoit jamais un ouvrage
„ où d'honnêtes gens fuſſent impitoyable-
„ ment déchirés par un artificieux ſcélé-
„ rat, qui pour donner quelque vraiſem-
„ blance à ſes injuſtes & cruelles imputa-
„ tions, ſe peindroit lui-même de couleurs
„ odieuſes, anticipez ſur le moment & de-
„ mandez-vous à vous-même: ſi un impu-
„ dent, un Cardan, qui s'avoueroit coupa-
„ ble de mille méchancetés, feroit un ga-
„ rant bien digne de foi; ce que la calomnie
„ auroit dû lui coûter, & ce qu'un forfait

voit voir toute la terre ſe liguer contre ſon repos & ſon honneur ; & ils commenceront la vengeance qui attend ſes lâches

„ de plus ou de moins ajouteroit à la turpi-
„ tude ſecrete d'une vie cachée pendant plus
„ de cinquante ans ſous le maſque le plus
„ épais de l'hypocriſie. Jettez loin de vous
„ ſon infâme libelle, & craignez que, ſé-
„ duit par une éloquence perfide, & en-
„ traîné par les exclamations auſſi puériles
„ qu'inſenſées de ſes enthouſiaſtes, vous ne
„ finiſſiez par devenir ſes complices. Dé-
„ teſtez l'ingrat qui dit du mal de ſes bien-
„ faiteurs ; déteſtez l'homme atroce qui ne
„ balance pas à noircir ſes anciens amis ;
„ déteſtez le lâche qui laiſſe ſur ſa tombe
„ la révélation des ſecrets qui lui ont été
„ confiés, ou qu'il a ſurpris de ſon vivant.
„ Pour moi, je jure que mes yeux ne ſe-
„ roient jamais ſouillés de la lecture de ſon
„ ouvrage ; je proteſte que je préférerois ſes
„ invectives à ſon éloge „.

Eſſai ſur la vie de Séneque, pag. 128.

perſécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la poſtérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amuſement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour ſatisfaire à leur curioſité. Le froid Philoſophe daignera peut-être y voir un morceau intéreſſant pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

S'il eſt une plume capable de peindre les mœurs les plus ſimples & les plus ſublimes, une

---

Qui peut lire ces deux paſſages, écrits à la diſtance de ſeize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, ſans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le ſeul aſyle où il ſera également à l'abri de la rage, du fanatiſme & des traits empoiſonnés de l'envie!

bienveillance qui partageoit toutes les miſeres du genre-humain, un courage toujours prêt à ſe ſacrifier pour la cauſe de la vérité, & ſur-tout ces aſpirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foibleſſe puiſſe y atteindre, mais qui tiennent celui qui les reſſent dans une aſſiette bien au-deſſus de celle des ames ordinaires, — que cette plume écrive la Vie de JEAN-JAQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un ſiecle où ſes préceptes & ſon exemple lui attirerent une foule de diſciples, & c'eſt à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous ſavons de cet homme admirable. Rouſſeau a été ſeul dans le ſien; mais ſes livres nous reſtent, & ceux qui ſavent les lire n'ont pas beſoin d'autre hiſtoire, ni de ſa vie, ni de ſes mœurs.

QUI que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU SUJET
ET DE LA FORME
DE CET ÉCRIT.

J'Ai ſouvent dit que ſi l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me ſerois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette aſſertion a laiſſé tout le monde fort indifférent ſur ce point, & je n'ai vu chez perſonne la moindre curioſité de ſavoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles euſſent été mes raiſons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement ſûr de l'impoſſibilité d'en uſer plus juſtement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conſéquent que dans ma ſuppoſition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans ſa confiance une hauteur dédaigneuſe qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ſes guides & de la ſienne dans cette affaire. Tout cela,

couvert pour moi d'un myſtere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raiſons, m'a engagé à les dire pour les ſoumettre aux réponſes de quiconque auroit la charité de me détromper: car mon erreur, ſi elle exiſte, n'eſt pas ici ſans conſéquence: elle me force à mal penſer de tous ceux qui m'entourent; & comme rien n'eſt plus éloigné de ma volonté que d'être injuſte & ingrat envers eux, ceux qui me déſabuſeroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, ſubſtitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient ſenſible & reconnoiſſant en me montrant mon devoir à l'être: ce n'eſt pas-là, cependant, le ſeul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime ſe fera ſentir dans cet écrit. Mais je proteſte qu'il n'entre plus dans ces motifs l'eſpoir, ni preſque le deſir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la juſtice qu'ils me refuſent, & qu'ils ſont bien déterminés à me refuſer toujours.

En voulant exécuter cette entrepriſe, je me ſuis vu dans un bien ſingulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raiſons en faveur de mon ſentiment,

c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir ſur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe ſe conduire à mon égard avec la plus grande confiance ſur des maximes ſi nouvelles, ſi peu concevables pour moi, je ne pouvois ſuppoſer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raiſonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaiſir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la juſtice, toutes les régles du bon ſens, ſans objet, ſans profit, ſans prétexte, uniquement pour ſatisfaire une fantaiſie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occaſion. Le ſilence profond, univerſel, non moins inconcevable que le myſtere qu'il couvre, myſtere que depuis quinze ans on me cache avec un ſoin que je m'abſtiens de qualifier, & avec un ſuccès qui tient du prodige; ce ſilence effrayant & terrible ne m'a pas laiſſé ſaiſir la moindre idée qui pût m'éclairer ſur ces étranges diſpoſitions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai ſu former aucune qui pût ex-

pliquer ce qui m'arrive de maniere pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penſer quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue ſon objet & ſes auteurs, les abſurdités ſans nombre que j'ai vu naître de ces ſuppoſitions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'eſt tourmentée à leur ſubſtituer n'ont pas mieux ſoutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien ſuppoſer des raiſons dans le parti approuvé & ſuivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à ſéduire la multitude; & ſi je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai raſſemblé ſoigneuſement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes ſoins n'aboutiſſant à rien qui pût me ſatisfaire, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raiſonner ſur des motifs particuliers qui m'étoient in-

connus & incompréhenſibles, de raiſonner ſur une hypotheſe générale qui pût tous les raſſembler : c'étoit entre toutes les ſuppoſitions poſſibles de choiſir la pire pour moi, la meilleure pour mes adverſaires, & dans cette poſition, ajuſtée autant qu'il m'étoit poſſible aux manœuvres dont je me ſuis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos myſtérieux que j'ai pu ſaiſir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raiſonnable & la plus juſte. Epuiſer tout ce qui ſe pouvoit dire en leur faveur, étoit le ſeul moyen que j'euſſe de trouver ce qu'ils diſent en effet, & c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plauſibles & d'argumens ſpécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai ſouvent rougi, je l'avoue, des raiſons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponſes; parce que celles-ci dérivent immédiatement des

premiers principes de la juſtice, des premiers élémens du bon ſens & qu'elles ſont applicables à tous les cas poſſibles d'une ſituation pareille à celle où je ſuis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à diſcuter le pour & le contre, je l'ai choiſie pour cette raiſon. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me ſuis déſigné en tiers à ſon exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puiſque je me ſuis abſtenu de le rendre complice d'une conduite que je déſapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuſte en lui donnant ici le perſonnage que toute ſa nation s'empreſſe de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des ſentimens plus raiſonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ſes compatriotes, & celui que j'ai mis en ſcene eſt tel, qu'il ſeroit auſſi heureux pour moi qu'honorable à ſon pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitaſſent. Que ſi quelque-

fois je l'engage en des raiſonnemens abſurdes, je proteſte derechef en ſincérité de cœur que c'eſt toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus ſolides pour autoriſer les ſingulieres pratiques dont je ſuis l'objet, & dont elle paroît ſe glorifier ſi fort.

Ce que j'avois à dire étoit ſi clair & j'en étois ſi pénétré, que je ne puis aſſez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du déſordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément ſous la plume d'un autre eſt préciſément ce qui l'a rendu tiede & languiſſant ſous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agiſſoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuſe que pour la cauſe d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défenſe eſt trop au-deſſous de moi, trop peu digne des ſentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'eſt pas non plus, on le ſentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, ſans me contempler moi-même dans la poſition du monde la plus déplorable

& la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées triſtes & déchirantes, de ſouvenirs amers & révoltans, de ſentimens les moins faits pour mon cœur; & c'eſt en cet état de douleur & de détreſſe qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit ſi ſouvent abandonné. Ne pouvant ſouffrir la continuité d'une occupation ſi douloureuſe, je ne m'y ſuis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'eſt venue dix fois, ſans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le ſerrement de cœur l'étouffent; & l'on ſentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les diſpoſitions conſtantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi ſans ceſſe, d'en parler avec juſtice &

vérité, ſans louange & ſans dépreſſion. Cela n'eſt pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui eſt dû : il eſt par-là diſpenſé d'en prendre le ſoin lui-même. Il peut également & ſe taire ſans s'avilir, & s'attribuer avec franchiſe les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui ſe ſent digne d'honneur & d'eſtime & que le public défigure & diffame à plaiſir, de quel ton ſe rendra-t-il ſeul la juſtice qui lui eſt dûe? Doit-il ſe parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il ſe vanter des qualités qu'il ſent en lui, mais que tout le monde refuſe d'y voir? Il y auroit moins d'orgueil que de baſſeſſe à proſtituer ainſi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuſe juſtice, ſeroit plutôt ſe dégrader que s'honorer, & ce ſeroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils ſe complaiſent, par de telles proteſtations. Un ſilence fier & dédaigneux eſt en pareil cas plus à ſa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit néceſſairement que je diſſe de quel œil, ſi j'étois un autre,

je verrois un homme tel que je ſuis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un ſi difficile devoir, ſans inſulter à l'incroyable aveuglement du public, ſans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuſe, ſans m'accuſer non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant ſimplement ce que j'aurois déduit d'une conſtitution ſemblable à la mienne, étudiée avec ſoin dans un autre homme. Que ſi l'on trouve dans mes deſcriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modeſtie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'exceſſive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté pluſieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de ſuite; jamais je n'ai pu ſoutenir ce nouveau tourment. Le vif ſentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'eſt impoſſible de rien retenir, de rapprocher deux phraſes & de comparer deux idées. Tandis que

je force mes yeux à ſuivre les lignes, mon cœur ſerré gémit & ſoupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me ſens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à tranſcrire ces informes eſſais que je ſuis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils ſont, l'entrepriſe en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y ſeroient attachés; je ſuis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées ſur des papiers détachés dans l'eſpoir de les encadrer aiſément; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impoſſible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire: il eſt noyé dans un cahos de déſordre & de redites, mais il y eſt: les bons eſprits ſauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confeſſions, ceux qui ne peuvent ſouffrir un peu de fatigue, ni ſoutenir une attention ſuivie pour l'intérêt de la juſtice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'en-

nui de cette lecture ; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit? Quel uſage en pourrai-je faire? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainſi ſelon le cours naturel des choſes toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera, mais j'eſpérerai juſqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront peut-être il eſt encore un cœur d'homme, cela me ſuffit, & je ne mépriſerai jamais aſſez l'eſpece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun ſujet de confiance & d'eſpoir.

ROUSSEAU

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choſes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Juſte Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais déteſter !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'eſt ce même homme dont les pompeuſes productions vous ont ſi charmé, ſi ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faſte.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons juſtes, même avec les méchans. Le faſte n'excite

tout au plus qu'une admiration froide & ſtérile, & ſurement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faſte ou force, qu'importe le mot, ſi l'idée eſt toujours la même? Si ce ſublime jargon tiré par l'hypocriſie d'une tête exaltée n'en eſt pas moins dicté par une ame de boue?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faſte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inſpireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la ſéchereſſe des ſermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme, ſi l'on ſavoit chercher & ranimer dans ſon cœur ces ſentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réſerve & que les paſſions étouffent. Mais celui qui peut contempler de ſang-froid

la vertu dans toute ſa beauté, celui qui ſait la peindre avec ſes charmes les plus touchans ſans en être ému, ſans ſe ſentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exiſter, eſt un méchant ſans reſſource, c'eſt un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exiſter? Sur l'effet qu'on produit en vous les écrits de ce miſérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce ſera prendre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu: car tout ce que je vous dirai ne ſauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas beſoin de le dire.

Figurez- vous donc un monde idéal ſemblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y eſt la même que ſur notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus admirable; les formes ſont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſua-

ves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation enflammant les ames d'amour pour un ſi touchant tableau, leur inſpire avec le deſir de concourir à ce beau ſyſtême la crainte d'en troubler l'harmonie; & de-là naît une exquiſe ſenſibilité, qui donne à ceux qui en ſont doués des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les paſſions y ſont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou ſeulement plus ſimples & plus pures; elles prennent par cela ſeul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature ſont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il eſt poſſible à notre conſervation & à notre bonheur: mais bientôt manquant de force pour ſuivre à travers tant de réſiſtance leur premiere direction, ils ſe laiſſent déſléchir par mille obſtacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie ſa premiere deſtination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainſi le change; mais cet effet

vient principalement de la foibleſſe de l'ame qui, ſuivant mollement l'impulſion de la nature, ſe détourne au choc d'un obſtacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui ſuit plus vigoureuſement ſa courſe ne ſe détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obſtacle, ou s'amortit & tombe à ſa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils ſont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela ſeul leur ame garde toujours ſon caractere originel. Les paſſions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de ſoi pour principe, ſont toutes aimantes & douces par leur eſſence ; mais quand, détournées de leur objet par des obſtacles, elles s'occupent plus de l'obſtacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent iraſcibles & haineuſes, & voilà comment l'amour de ſoi, qui eſt un ſentiment bon & abſolu, devient amour-propre, c'eſt-à-dire, un ſenti-

ment relatif par lequel on ſe compare, qui demande des préférences, dont la jouiſſance eſt purement négative, & qui ne cherche plus à ſe ſatisfaire par notre propre bien, mais ſeulement par le mal d'autrui.

Dans la ſociété humaine, ſi-tôt que la foule des paſſions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obſtacles qu'elle entaſſe l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le ſage, battu du choc continuel des paſſions d'autrui & des ſiennes, & parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien; c'eſt de ſe tirer de la foule autant qu'il lui eſt poſſible, & de ſe tenir ſans impatience à la place où le haſard l'a poſé; bien ſûr qu'en n'agiſſant point, il évite au moins de courir à ſa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice; il ne ſe tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & ſi quelquefois il cherche à repouſſer les atteintes de ſes ennemis,

c'eſt ſans chercher à les leur rendre, ſans ſe paſſionner contr'eux, ſans ſortir ni de ſa place, ni du calme où il veut reſter.

Nos habitans ſuivant des vues moins profondes, arrivent preſque au même but par la route contraire, & c'eſt leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleſte auquel ils aſpirent & qui fait leur premier beſoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait raſſembler & tendre ſans ceſſe toutes les puiſſances de leur ame pour y parvenir. Les obſtacles qui les retiennent ne ſauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reſte, & cette inaction totale quand ils déſeſpérent d'atteindre au ſeul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas ſeulement du genre des paſſions, mais auſſi de leur force; car les paſſions fortes ne ſe laiſſent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre aſſez tiede, ſouffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cauſe de ſon amour, l'autre à cauſe de ſon amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine

du ſecond, devenue ſa paſſion principale, ſurvive à ſon amour & même s'accroiſſe après qu'il eſt éteint; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cauſe qu'il aime, ceſſe de haïr ſon rival ſi-tôt qu'il ne le craint plus. Or ſi les ames foibles & tiedes ſont plus ſujettes aux paſſions haineuſes qui ne ſont que des paſſions ſecondaires & défléchies, & ſi les ames grandes & fortes ſe tenant dans leur premiere direction, conſervent mieux les paſſions douces & primitives, qui naiſſent directement de l'amour de ſoi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux ſenti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des paſſions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'eſt-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'eſt autour de nous, mais on y ſait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils ſont bons eux-mêmes: mais la vertu parmi nous oblige ſouvent à combattre & vaincre la nature, & rarement ſont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de réſiſter peut même amol-

lir leurs ames au point de faire le mal par foibleſſe, par crainte, par néceſſité : ils ne ſont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur eſt pas étranger, puiſqu'il eſt des ſituations déplorables où la plus haute vertu ſuffit à peine pour s'en défendre & qui forcent au mal l'homme foible malgré ſon cœur. Mais l'expreſſe volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahiſon, la fourberie y ſont inconnues ; trop ſouvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne ſont pas plus vertueux qu'on ne l'eſt ici, du moins par cela ſeul qu'ils ſavent mieux s'aimer eux-mêmes, ils ſont moins malveillans pour autrui.

Ils ſont auſſi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent conſiſtent en des élans vigoureux ; mais ſi-tôt qu'ils en ſentent l'impuiſſance ils s'arrêtent, ſans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel ſeul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le ſentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent

peu pour en ſortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & deſcendroient ſans répugnance à des relations plus de leur goût, ſachant bien que l'état le plus heureux n'eſt pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont ſur eux très-peu de priſe, l'opinion ne les mene point, & quand ils en ſentent l'effet ce n'eſt pas eux qu'elle ſubjugue, mais ceux qui influent ſur leur ſort.

Quoique ſenſuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoiſſant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'eſt pas à prix d'argent que le vrai plaiſir s'achete; & quant au bien que peut faire un riche, ſachant auſſi que ce n'eſt pas lui qui le fait, mais ſa richeſſe, qu'elle le feroit ſans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aiſes, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cauſe de la dépendance & des embarras attachés au ſoin de la conſerver.

Le cortege inſéparable de l'opulence leur ſeroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur ſeroient doux. Le tourment de la poſſeſſion empoiſonneroit pour eux tout le plaiſir de la jouiſſance.

Ainſi bornés de toutes parts par la nature & par la raiſon, ils s'arrêtent, & paſſent la vie à en jouir en faiſant chaque jour ce qui leur paroit bon pour eux & bien pour autrui, ſans égard à l'eſtimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantaſtiques que vous décrivez & le monſtre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien ſans doute, & je le crois ainſi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres ſi ſinguliérement conſtitués doivent néceſſairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il eſt impoſſible qu'avec des ames ſi différemment modifiées, ils ne portent

pas dans l'expreſſion de leurs ſentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoiſſent & qui en ſont affectés eux-mêmes. C'eſt un ſigne caractériſtique auquel les initiés ſe reconnoiſſent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce ſigne ſi peu connu & encore moins employé, eſt qu'il ne peut ſe contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de ſa ſource, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le diſtinguer; mais ſi-tôt qu'il y parvient, on ne ſauroit s'y méprendre; il eſt vrai dès qu'il eſt ſenti. C'eſt dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparſes, qu'il ſe manifeſte le plus ſurement. Mais dans des ſituations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié diſtingue bientôt ſon frere de celui qui ſans l'être veut ſeulement en prendre l'accent, & cette diſtinction ſe fait ſentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté ſont généralement peu de livres, & ne s'arran-

gent point pour en faire; ce n'eſt jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y ſoient forcés par un ſtimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ſtimulant, difficile à contenir, impoſſible à contrefaire, ſe fait ſentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuſe découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuſe à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; voilà les ſeuls motifs qui puiſſent leur mettre la plume à la main: encore faut-il que les idées en ſoient aſſez neuves, aſſez belles, aſſez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems, ni d'âge propre. Comme écrire n'eſt point pour eux un métier, ils commenceront ou ceſſeront de bonne heure ou tard, ſelon que le ſtimulant les pouſſera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il reſtera tranquille comme auparavant, ſans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, ſans ſentir cette ridicule démangeaiſon de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'au-

teur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra ſans être connu de perſonne, ſi nul objet ne vient animer ſon zele au point de le contraindre à ſe montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monſieur Rouſſeau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins ſans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïſe.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette concluſion ; mais pour vous paſſer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les aſtres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai ſentiment ſur ſon compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit ſans myſtere & je vous le répéterai ſans détour. La force de vos preuves ne me laiſſe pas douter un moment des crimes qu'elles atteſtent, & là-deſſus je penſe exactement comme vous : mais vous uniſſez des choſes que je ſépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même perſonne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monſieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paroit tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, ſelon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il eſt vrai, & c'eſt un fait dont perſonne ne doute plus : mais quant à ſes autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui diſputer.

ROUSSEAU.

Le ſecond dépouillement me paroît pourtant une conſéquence aſſez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaiſon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eſt beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, & pour cauſe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien atteſtés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compoſée, ſans même inſiſter ſur le doute s'il ſait faire des vers, & par conſéquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une choſe plus poſitive & plus ſure; c'eſt qu'il ne ſait pas la muſique; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude

qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne ſait pas la muſique ! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ſerois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-deſſus ni moi ni perſonne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à ſurmonter l'horreur d'approcher du perſonnage que vous venez de peindre, ce ne ſeroit aſſurément pas pour vérifier s'il ſait la muſique : la queſtion n'eſt pas aſſez intéreſſante lorſqu'il s'agit d'un pareil ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Meſſieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont priſes & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, paſſent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ſes crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroit assez bizarre; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes: sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le

connurent, & ſes amis lui reſterent toujours. Peu propre aux grandes ſociétés par ſon humeur timide & ſon naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre ſeul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il conſacra ſa jeuneſſe à la culture des belles connoiſſances & des talens agréables, & quand il ſe vit forcé de faire uſage de cet acquis pour ſubſiſter, ce fut avec ſi peu d'oſtentation & de prétention que les perſonnes auprès deſquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût aſſez d'eſprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher ſe donnoit ſans réſerve; complaiſant pour ſes amis juſqu'à la foibleſſe, il ſe laiſſoit ſubjuguer par eux au point de ne pouvoir plus ſecouer ce joug impunément.

Le ſecond, homme dur, farouche & noir, ſe fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans ſon affreuſe miſantropie, ne ſe plaît qu'à marquer ſa haine pour le genre-humain. Le premier, ſeul, ſans étude & ſans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zele, & conſacra ſes loiſirs, non à l'oiſiveté, encore moins à des travaux

nuiſibles, mais à remplir ſa tête d'idées charmantes, ſon cœur de ſentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, ſi elle eût été poſſible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le ſecond, tout occupé de ſes odieuſes trames, n'a ſu rien donner de ſon tems ni de ſon eſprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a paſſé ſa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en ſont inſéparables, il fait ridiculement contraſter ſes inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philoſophiques, il n'a rien ſaiſi, rien conçu que ſes horribles ſyſtêmes; & après de prétendus eſſais qui n'avoient pour but que d'en impoſer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien ſavoir que mal faire.

Enfin, ſans vouloir ſuivre cette oppoſition dans toutes ſes branches &

pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit juſqu'à la bêtiſe, oſoit à peine montrer à ſes amis les productions de ſes loiſirs: le ſecond, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fiérement & publiquement les productions d'autrui ſur les choſes qu'il entendoit le moins. Le premier aima paſſionnément la muſique, en fit ſon occupation favorite & avec aſſez de ſuccès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections. Il paſſa une grande partie de ſa vie parmi les artiſtes & les amateurs, tantôt compoſant de la muſique dans tous les genres en diverſes occaſions, tantôt écrivant ſur cet Art, propoſant des vues nouvelles, donnant des leçons de compoſition, conſtatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il propoſoit, & toujours ſe montrant inſtruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ſes contemporains, dont pluſieurs étoient à la vérité plus verſés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit ſi bien ſaiſi l'enſemble & ſuivi la liaiſon. Le ſecond, inepte au point de s'être occupé de muſique pendant qua-

rante ans, ſans pouvoir l'apprendre, s'eſt réduit à l'occupation d'en copier faute d'en ſavoir faire; encore lui-même ne ſe trouve-t-il pas aſſez ſavant pour le métier qu'il a choiſi, ce qui ne l'empêche pas de ſe donner avec la plus ſtupide effronterie pour l'auteur de choſes qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & ſi vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obſcures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre queſtion.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de queſtion ſur le fait que vous venez d'expoſer. A cet égard

nous ſommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conſéquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne ſait faire ni muſique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela eſt inconteſtable: moi j'ajoute que celui qui ſe donne fauſſement pour l'auteur de cet Opéra, n'eſt pas même l'auteur des autres écrits qui portent ſon nom, & cela n'eſt gueres moins évident; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puiſqu'il ne ſait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un ſcélérat; & s'il n'en a pas fait la muſique, puiſqu'il ne ſait pas la muſique, il n'a pas fait non plus la lettre ſur la Muſique Françoiſe, encore moins le Dictionnaire de Muſique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme verſé dans cet Art & ſachant la compoſition.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis pas là-deſſus de votre ſentiment non plus que le public, & nous avons pour ſurcroît celui d'un grand Muſicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoiſſez-vous bien ce grand Muſicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la muſique Françoiſe, & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je ſoupçonne quelque choſe de tout cela ; mais il n'en eſt pas moins vrai que J. J. étant plus que perſonne ſon admirateur, donne lui-même du poids à ſon ſuffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de ſon talent, d'accord, je le ſuis auſſi ; mais quant à ſon ſuffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choſes avant de ſavoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puiſqu'il vous eſt ſuſpect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Muſicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour compoſer de la muſique, il faut

la

la ſavoir ſans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut ſur cet Art ſans y rien entendre, & que tel qui ſe mêle d'écrire fort doctement ſur la muſique, ſeroit bien embarraſſé de faire une bonne baſſe ſous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien auſſi de cela. Mais votre intention eſt-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à ſon Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y penſois.

ROUSSEAU.

Vous y penſiez! Cela étant, permettez-moi de grace encore une queſtion. Avez-vous lu ce livre?

LE FRANÇOIS.

Je ſerois bien fâché d'en avoir lu jamais une ſeule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je ſuis moins ſurpris que nous penſions vous & moi ſi différem-

ment ſur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui ne roulant que ſur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui ſavent un peu de muſique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raiſon, l'application, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compoſiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui juſqu'alors étoient reſtées confuſes dans la tête des Muſiciens & preſque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une ſi grande clarté, qu'on eſt étonné de l'obſcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui juſqu'alors avoient écrit ſur cette matiere. On ne me perſuadera jamais que cet article, ceux *d'expreſſion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *trio* (*), & grand nombre d'au-

(*) Tous les articles de muſique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'an-

tres répandus dans ce Dictionnaire, & qui ſurement ne ſont pillés de perſonne, ſoient l'ouvrage d'un ignorant en muſique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la compoſition, ſoit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la ſavoit pas.

Il eſt vrai que pluſieurs autres articles également importans ſont reſtés ſeulement indiqués, pour ne pas laiſſer le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans ſa préface. Mais ſeroit-il raiſonnable de le juger ſur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que ſur ceux où il a mis la

---

née 1749 & remis par M. Diderot l'année ſuivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ſes Elémens de muſique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems après une nouvelle édition de ſes Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit auſſi paru un Dictionnaire des beaux arts, où je reconnus pluſieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés ſi tendres pour mon Dictionnaire encore manuſcrit, qu'il offrit obligeamment au ſieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, ſur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

derniere main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raiſonnement. Je ſais ſeulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'eſtimation du public, que le Dictionnaire paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers qui paroiſſoient en faire cas avant qu'on les eût mieux inſtruits, mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe; l'enthouſiaſme du public pouſſé juſqu'au délire fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif que lorſ-

qu'on ſut que le divin J. J. ne ſavoit pas la muſique. Or, quoique vous en puiſſiez dire, de ce qu'un homme qui ne ſait pas la muſique n'a pu faire un prodige de l'Art univerſellement admiré, il ne s'enſuit pas, ſelon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins eſtimé.

ROUSSEAU.

Dans les choſes dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & ſur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaiſir plus modéré. Cet engoüement ſubit, quelle qu'en ait été la cauſe au moment où le ſoi-diſant Auteur étoit l'objet de la dériſion publique, n'a rien eu d'aſſez naturel pour faire autorité chez les gens ſenſés. Je vous ai dit ce que je penſois du Dictionnaire, & cela, non pas ſur l'opinion publique, ni ſur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant núlle application particuliere à l'Art, n'eſt là que pour la plaiſanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront

faire de meilleure muſique, quand les Artiſtes en ſauront profiter.

Quant au Devin, quoique je ſois bien sûr que perſonne ne ſent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je ſuis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoüé les place. Ce ne ſont point de celles que l'étude & le ſavoir produiſent, mais de celles qu'inſpirent le goût & la ſenſibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un ſavant Compoſiteur n'a point fait cette piece, ſi la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui ſupplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui paſſe, quant à la partie ſcientifique, les principes élémentaires de la compoſition; & non-ſeulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce ſens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un ſavant Compoſiteur pût ſe réſoudre à être auſſi ſimple. Il eſt vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a ſuivi un principe caché qui ſe fait ſentir ſans qu'on le remarque, & qui donne à ſes

chants un effet qu'on ne ſent dans aucune autre Muſique Françoiſe. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compoſiteurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, poſé ſeulement par l'Auteur de la lettre ſur la Muſique Françoiſe qui en a fait enſuite un article du Dictionnaire, & ſuivi ſeulement par l'Auteur du Devin eſt une grande preuve de plus que ces deux Auteurs ſont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi ſur l'Art, plutôt que la routine d'un profeſſeur qui le poſſede ſupérieurement. Ce qui peut faire honneur au Muſicien dans cette piece eſt le récitatif: il eſt bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en eſt neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille auſſi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif ſans les airs, que les airs ſans

le récitatif; mais je ſens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra priſable pour les gens de goût, c'eſt le parfait accord des paroles & de la muſique, c'eſt l'étroite liaiſon des parties qui le compoſent, c'eſt l'enſemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoiſſe en ce genre. Le Muſicien a par-tout penſé, ſenti, parlé comme le Poëte, l'expreſſion de l'un répond toujours ſi fidellement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils ſont toujours animés du même eſprit; & l'on me dit que cet accord ſi juſte & ſi rare réſulte d'un tas de pillages fortuitement raſſemblés? Monſieur, il y auroit cent fois plus d'art à compoſer un pareil tout de morceaux épars & découſus qu'à le créer ſoi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'eſt pas nouvelle; elle paroît même ſi ſolide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous ſi bien prouvés, ils ſont maintenant perſuadés que la piece entiere, paroles & muſique, eſt d'une autre main, & que le charlatan

a eu l'adreſſe de s'en emparer & l'impudence de ſe l'attribuer. Cela paroît même ſi bien établi que l'on n'en doute plus gueres ; car enfin il faut bien néceſſairement recourir à quelque explication ſemblable ; il faut bien que cet ouvrage qu'il eſt inconteſtablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit compoſé, on prouve aujourd'hui non moins victorieuſement qu'il n'y a point eu de vols partiels ; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui ſe l'attribue. Soit donc ; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires eſt égale pour mon objet. Mais enfin quel eſt-il donc ce véritable auteur ? Eſt-il François, Suiſſe, Italien, Chinois ?

LE FRANÇOIS.

C'eſt ce que j'ignore ; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergoleſe, comme un *Salve Regina*. . . . .

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'eſt pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergoleſe l'a fait de ſon vivant, & celui dont je parle en eſt un autre qu'il a fait vingt ans après ſa mort, & que J. J. s'approprioit en diſant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J.J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert, ſont & ſeront toujours tous de Pergoleſe dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui eſt vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un ſaint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui ſera néanmoins difficile, tout ſaint qu'il eſt, d'avoir auſſi fait faire le Devin du Village à Pergoleſe, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs ſans néceſſité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'eſt plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune phyſionomie nationale. Ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là? & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon ! vous voilà bien embarraſſé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il ſe ſera fait confier ſa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoiſonné. Cela eſt tout ſimple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles ſont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit du véritable Auteur de la piece, il me ſuffit que celui qui s'eſt dit l'être, ſoit par ſon ignorance & ſon incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raiſon qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue auſſi, ni la lettre ſur la Muſique Françoiſe, ni aucun des autres livres qui portent ſon nom & dans leſquels il eſt impoſſible de ne pas ſentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'aſſez de ta-

lens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de ſon effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-ſeulement n'eſt pas le ſien, mais auquel il n'entend abſolument rien; qu'un homme qui, ſelon vous, eut aſſez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour réſiſter à la démangeaiſon d'écrire ſi naturelle aux jeunes gens qui ſe ſentent quelque talent, pour laiſſer meurir vingt ans ſa tête dans le ſilence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ſes productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ſes grandes & ſublimes vues aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres auſſi lâches que puériles une réputation uſurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement? Ce ſont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui ſe parent ainſi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & penſante a ſenti le délire & l'attrait du travail d'eſprit, ne va pas ſervilement ſur la trace d'un autre pour ſe parer ainſi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de ſon propre fonds. Allez, Mon-

ſieur, celui qui a pu être aſſez vil & aſſez ſot pour s'attribuer le Devin du Village ſans l'avoir fait & même ſans ſavoir la muſique, n'a jamais fait une ligne du Diſcours ſur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'aſſocieront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme ſenſé. Que d'autres qui ne ſont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en ſuis fâché pour mon eſpece; elles devroient parler à toute ame ſenſible & douée de l'inſtinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendriſſent, me donnent la volonté ſincere d'être meilleur, ſont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres ſurlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-deſſus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien eſt le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je ſens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes ſentimens. Quoi! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de

toute droiture, de toute juſtice, de toute bonté, s'eſt captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miſeres humaines, à en montrer la ſource dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus ſociales qu'ils étouffent ſous un faux ſimulacre dans le progrès mal entendu des ſociétés, à conſulter toujours leur conſcience pour redreſſer les erreurs de leur raiſon, & à écouter dans le ſilence des paſſions cette voix intérieure que tous nos philoſophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien: il s'eſt fait ſifler d'eux & de tout ſon ſiecle pour avoir toujours ſoutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fuſſent méchans, que ſes vertus lui venoient de lui-même, que ſes vices lui venoient d'ailleurs: il a conſacré ſon plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduiſent dans nôtre ame les paſſions nuiſibles, à montrer que la bonne

éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes

dans mon esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits; il est hébêté de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels, que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux

yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chaſtes qui ſeuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des inſtrumens de plaiſir qui leur ſont auſſi mépriſables que néceſſaires, comme ces vaſes dont on ſe ſert tous les jours pour les plus indiſpenſables beſoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une ſeule des lettres de l'Héloïſe, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extaſes ſeroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monſieur, qu'il n'en eſt rien : ce n'eſt pas avec de l'eſprit & du jargon que ces choſes-là ſe trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ſes fins qu'à force de ruſe & d'aſtuce, aille étourdiment ſe livrer à l'impétuoſité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis ſans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papiſtes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, ſoldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philoſophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout eſt peint, tout

eſt démaſqué ſans jamais un mot d'aigreur ni de perſonnalité contre qui que ce ſoit, mais ſans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours ſuivi ſa fougue au point d'avoir tout ſoulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans ſa diſgrace, & tout cela ſans ſe ménager ni défenſeur ni appui, ſans s'embarraſſer même du ſuccès de ſes livres, ſans s'informer au moins de l'effet qu'ils produiſoient & de l'orage qu'ils attiroient ſur ſa tête, & ſans en concevoir le moindre ſouci quand le bruit commença d'en arriver juſqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie eſt-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un *miſérable* à qui l'on a ôté le nom de *ſcélérat* qu'on ne trouvoit pas encore aſſez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la baſſeſſe & l'indignité de ſon ame; vous voulez que ce reptile ait pris & ſoutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, conſacrant ſa plume à la vérité, ne quête point les ſuffrages du public & que le témoignage de ſon cœur met au-deſſus des jugemens des hommes?

Vous voulez que parmi tant de ſi beaux livres modernes, les ſeuls qui pénétrent juſqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendriſſent ſur les miſeres humaines, ſoient préciſément les jeux d'un déteſtable fourbe qui ſe moque de ſes lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'aſſurez, par de vrais ſages dans de ſi pures intentions, me glacent le cœur, le reſſerrent, & ne m'inſpirent avec des ſentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant eſprit de parti? Tenez, Monſieur, s'il n'eſt pas impoſſible que tout cela ſoit, il l'eſt du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne réſiſte point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu: mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'eſt que l'Emile, & ſur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre ſoit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïſe & ſur-tout la lettre ſur la mort de Julie ait été écrite par un ſcélérat, que celle à M. d'Alembert ſur les ſpectacles ſoit la production d'une

ame double, que le ſommaire du projet de paix perpétuelle ſoit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur ſoit ſorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaiſe tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monſieur, non Monſieur; le mien ne ſe prêtera jamais à cette abſurde & fauſſe perſuaſion. Mais je dis & je ſoutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne ſont pas le même homme. Voilà un ſentiment ſi bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'eſt pourtant une erreur ſans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres eſt qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la muſique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! Il en fait le ſemblant pour faire le pauvre quoiqu'il ſoit riche, & couvrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpece: des leçons d'Athéïſme, des éloges de la philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatires...

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis, ſans doute?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoiſſez pas la ruſe du drôle ! Il fait tout cela pour ſe mieux déguiſer. Il fait de violentes ſorties contre la préſente adminiſtration (en 1772) dont il n'a point à ſe plaindre, en faveur du Parlement qui l'a ſi indignement traité, & de l'auteur de toutes ſes miſeres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque inſtant ſa vanité ſe décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il conſacre avec ſoin tous ſes écrits à la poſtérité ſans même excepter Narciſſe, & ſans qu'il en manque une ſeule ligne.

ROUSSEAU.

C'eſt en effet une bien étonnante balourdiſe. Dans les livres qui portent ſon nom, je ne vois pas un orgueil auſſi bête.

LE FRANÇOIS.

En ſe nommant il ſe contraignoit ; à préſent

préſent qu'il ſe croit bien caché, il ne ſe gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raiſon, cela lui réuſſit ſi bien ! Mais, Monſieur, quel eſt donc le vrai but de ſes livres que cet homme ſi fin publie avec tant de myſtere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru ſi contraire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'eſt de ſe jouer du public & de faire parade de ſon éloquence, en prouvant ſucceſſivement le pour & le contre, & promenant ſes lecteurs du blanc au noir pour ſe moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détreſſe où il ſe trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être auſſi haineux que vous le faites, n'eſt gueres occupé de ſes ennemis ! Pour moi, ſans être vain ni vindicatif, je vous déclare que ſi j'étois à ſa place, & que je vouluſſe encore faire des livres, ce

ne ſeroit pas pour faire triompher mes perſécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il eſt réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'eſt une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'eſt pas de ceux qu'il avoue. Car aſſurément il faudroit le ſuppoſer bien ſtupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie ſi mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obſtiné, bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont ſur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos ſages, ſi vertueux, ſi juſtes, ſi ſupérieurs à toute partialité; parmi toutes nos dames ſi ſenſibles, ſi favorables à un Auteur qui peint ſi bien l'amour, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait fait la moindre réſiſtance aux argumens triomphans de nos Meſſieurs, perſonne qui ne ſe ſoit rendu avec empreſſement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on diſoit tant aimer, que ce même J. J. ſi fêté, mais ſi rogue & ſi haïſſable, étoit la honte &

l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'eſt ſi bien paſſionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la choſe ſeroit poſſible, vous ſeul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous propoſer une diſtinction neuve & imprévue, qui ne le ſeroit pas ſi elle avoit la moindre ſolidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, ſelon moi, ne dit pas grand'choſe, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur uſage, communiquées à nos Meſſieurs. Il eſt certain que ſi l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laiſſe pas d'arrêter, ou du moins d'embarraſſer encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce miſérable. Mais je ſerois auſſi fort ſurpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on ſe fût aviſé ſi tard de la propoſer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Meſſieurs ne laiſſent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils déteſtent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui

leur attirent ſouvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un ſeul mot de tout cela, & qu'il en eſt incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit ſi bien que ces écrits ſont de lui, que nos Meſſieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher, pour en extraire le poiſon.

ROUSSEAU.

Le poiſon !

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont ſéduit comme bien d'autres, & je ſuis peu ſurpris qu'à travers toute cette oſtentation de belle morale, vous n'ayez pas ſenti les doctrines pernicieuſes qu'il y répand ; mais je le ſerois fort qu'elles n'y fuſſent pas. Comment un tel ſerpent n'infecteroit-il pas de ſon venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monſieur, ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit; & même il s'y met tout à découvert dans nombre de paſſages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer; mais qui frappent maintenant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits, les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles! J'ai lu ces livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'eſt ce que je ne ſaurois faire : mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne

ouvertement l'aſſaſſinat ; & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien diſtraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi régulierement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le Syſtême criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'aſſaſſinat ; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt

fois la note dont vous parlez, ſans y voir autre choſe qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeſte, & je ne me ſerois jamais douté du ſens que vos Meſſieurs lui donnent, ſi je n'avois vu par haſard une lettre inſidieuſe qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce ſujet, & la réponſe qu'il a eu la foibleſſe d'y faire, & où il explique le ſens de cette note, qui n'avoit pas beſoin d'autre explication que d'être lue à ſa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après ſon cœur, eſt ſujet en ſe paſſionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains ſubtils & méthodiſtes qui, ſans s'animer ſur rien au monde, ne diſent jamais que ce qu'il leur eſt avantageux de dire, & qu'ils ſavent tourner ſans ſe commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce ſont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuſe ne ſuppoſe pas même que l'on puiſſe douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'expoſer à découvert. Nos Philoſophes ont bien ce qu'ils appellent leur

doctrine intérieure, mais ils ne l'enſeignent au public qu'en ſe cachant, & à leurs amis qu'en ſecret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute ſa véhémence, ſans ſonger aux priſes qu'il peut laiſſer au méchant qui le guette de ſang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puiſſe enfoncer le poignard. Mais liſez tous ces paſſages dans le ſens qu'ils préſentent naturellement à l'eſprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, liſez-les à leur place avec ce qui précéde & ce qui ſuit, conſultez la diſpoſition de cœur où ces lectures vous mettent; c'eſt cette diſpoſition qui vous éclairera ſur leur véritable ſens. Pour toute réponſe à ces ſiniſtres interprétateurs & pour leur juſte peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainſi par lambeaux pour les teindre de leur ve-

nin ; je doute qu'en finiſſant cette lecture, il s'en trouvât un ſeul aſſez impudent pour oſer renouveller ſon accuſation.

LE FRANÇOIS.

Je ſais qu'on blâme en général cette maniere d'iſoler & défigurer les paſſages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la paſſion d'un cenſeur injuſte ; mais par vos propres principes, nos Meſſieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'eſt encore moins dans des traits épars que dans toute la ſubſtance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poiſon que l'Auteur a pris ſoin d'y répandre : mais il y eſt fondu avec tant d'art, que ce n'eſt que par les plus ſubtiles analyſes qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le ſentir, il n'y eſt que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me ſuis point aviſé d'y en chercher, je puis

bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait ſon effet ſans être apperçu? Effet qui ne réſulte pas d'un tel ou d'un tel paſſage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela?

ROUSSEAU.

Rien, ſinon qu'ayant lu pluſieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a réſulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juſte, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me ſuis occupé de ces livres ſans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'eſt pas là l'effet que leur lecture a produit ſur nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'eſt pas la faute des livres: car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai

ſenti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je ſuis ſûr que cet effet qu'ils ont produit ſur moi ſera le même ſur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont ſenti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, ſont tous des hommes de la plus ſublime vertu & de grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une choſe; imbu des principes de ces grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais, mais ſincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoiſſance de cauſe, & de décider ſur cet article entr'eux d'un côté, eſcortés de tous leurs diſciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'euſſent ſi bien endoctriné. Pour cela, liſez vous-même les livres dont il s'agit, &

ſur les diſpoſitions où vous laiſſera leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eſt, je crois, le moyen le plus ſûr de porter ſur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! vous voulez m'impoſer le ſupplice de lire une immenſe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

ROUSSEAU.

Non, Monſieur, je veux que vous liſiez le vrai ſyſtême du cœur humain rédigé par un honnête homme, & publié ſous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit ſe réſoudre à lire ces livres, ſi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous ſeul, à

les trouver nuiſibles & dangereux ; ce qui prouve aſſez que ces livres ont été compoſés, non comme vous dites, par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais ſentimens maſqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur duquel ils ſurprennent, ſéduiſent, & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la ſorte à mettre en fait ſur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne ſaurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raiſons, & choiſir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une queſtion de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je ſerois obligé de croire, ſans aucune raiſon probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes ſeul à voir autrement que tout le monde ?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec juſteſſe, il faudroit auparavant ſavoir combien de gens dans cette affaire ne voyent, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui reſtent dans le ſilence, faute d'oſer ſe faire entendre, il y auroit peut-être moins de diſproportion que vous ne penſez. En réduiſant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me reſteroit encore une forte raiſon de ne pas préférer leur avis au mien. Car je ſuis ici parfaitement ſûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même aſſurance d'aucun de ceux qui, ſur cet article, diſent penſer autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raiſonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même auſſi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire

faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique ; car je vous avoue que le ſeul doute ſi ces livres ont été faits par ce miſérable, m'empêcheroit d'en ſupporter la lecture aiſément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne ſongez point à l'Auteur en les liſant, & ſans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impreſſions qu'elle en recevra. Vous vous aſſurerez ainſi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un ſcélérat qui couvoit de mauvais deſſeins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'eſpérez pas du moins que ce ſoit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou ſelon vous celui qui ſe donne pour tel, à l'examiner avec ſoin, & à démêler à travers ſon hypocriſie le fourbe adroit qu'elle a maſqué ſi long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'oſez-vous propoſer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voye! que je le hante! Moi qui m'indigne de reſpirer l'air qu'il reſpire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore! Rouſſeau vous a-t-il donc paru facile en liaiſons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci ſur mes pas, je ne m'en conſolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant ſa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuſe liſte de ſes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement ſacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond ſilence, & de ne lui jamais laiſſer connoître que vous ayez même aucun ſoupçon de tout ce que je vous ai dévoilé?

ROUSSEAU.

Comment? vous m'étonnez. Cet en-

gagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les ſecrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre juſqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'expoſaſſe à des diſcuſſions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les inſtructions néceſſaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le ſilence que vous m'avez impoſé, & je n'ai pu ſuppoſer que l'obligation de ce ſilence allât plus loin que ne le permettent la juſtice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer ſans violer votre foi, n'a quant à ſa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ſes vices & de ſes crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus ſa diffamation, le rendre autant qu'il eſt poſſible, odieux, mépriſable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de

myſtere & de commiſération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de ſe défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on ſait, & comment on le ſait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez impoſés, & maintenant qu'il vous plait de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me ſurprennent, & que je ne ſois curieux d'apprendre ſur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez ſur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaiſir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des ſentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démaſqué ce malheureux; ils étoient ſes amis, ils faiſoient profeſſion de l'être.

Séduits par un extérieur honnête & ſimple, par une humeur crue alors facile & douce, par la meſure de talens qu'il falloit pour ſentir les leurs, ſans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, ſe l'attacherent, & l'eurent bientôt ſubjugué; car il eſt certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme ſi ſimple & ſi doux, prenant tout d'un coup l'eſſor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions ſi bien fondées, ils ſe douterent bientôt qu'il y avoit là-deſſous quelque choſe qui n'alloit pas bien, que cet eſprit bouillant n'avoit pas ſi long-tems contenu ſon ardeur ſans myſtere, & dès-lors, perſuadés que cette apparente ſimplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme réſolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loiſir les meſures les plus ſures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils ſe concerterent donc pour éclairer toutes ſes allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même ſur la voie par la déclara-

tion d'une faute grave qu'il avoit commiſe, & dont il leur confia le ſecret ſans néceſſité, ſans utilité, non comme diſoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt, comme ils diſent très ſenſément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainſi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le myſtere obſcur de ſon caractere. Cette étourderie de ſa part fut ſans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à ſe démaſquer lui-même, ou du moins à leur fournir la priſe dont ils avoient beſoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils paſſerent aiſément de ſa confidence à celle des complices de ſa faute, deſquels ils ſe firent bientôt autant d'inſtrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adreſſe, un peu d'argent & de grandes promeſſes, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainſi par degrés à être inſtruits de ce qui le regardoit auſſi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces ſoins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient preſſenti ſi-

tôt que ces livres firent du bruit, ſavoir, que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monſtre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans maſquoit l'ame d'un ſcélérat ſous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choſes ſurprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi conſiſtoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien; cependant, quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit aſſez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir expoſer. Ils devoient, ils vouloient le démaſquer, mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un ſembloit pourtant ſuivre néceſſairement de l'autre. Comment le confondre ſans le punir? Com-

ment l'épargner ſans ſe rendre reſponſable de la continuation de ſes crimes : car pour du repentir, ils ſavoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils ſavoient ce qu'ils devoient à la juſtice, à la vérité, à la ſureté publique, mais ils ne ſavoient pas moins ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce ſcélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique ſans s'expoſer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commiſération pour lui, vouloient ſur-tout éviter le ſcandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût ſon bien-être & ſa conſervation. Ils concerterent donc ſoigneuſement leurs démarches, & réſolurent de graduer ſi bien le développement de leurs découvertes, que la connoiſſance ne s'en répandît dans le public qu'à meſure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en ſa faveur. Car ſon hypocriſie avoit alors le plus grand ſuccès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée, & qu'il paroiſſoit ſuivre avec aſſez de courage pour mettre ſa conduite d'accord avec ſes principes, ſon audacieuſe morale qu'il ſembloit pré-

cher par ſon exemple encore plus que par ſes livres, & ſur-tout ſon déſintéreſſement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces ſingularités qui ſuppoſoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les déſapprouvoient. On applaudiſſoit à ſes maximes ſans les admettre, & à ſon exemple ſans vouloir le ſuivre.

Comme ces diſpoſitions du public auroient pu l'empêcher de ſe rendre aiſément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes miſes dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; ſon imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchiſe, il la fallut déguiſer. Cela paroiſſoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu preſque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureuſement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renſeignemens ſuffiſans pour l'accuſer & le convaincre, ſans qu'il parût que ce fût lui qui les eût four-

nis, on eut la priſe néceſſaire pour commencer l'œuvre de ſa diffamation. Tout ſe trouvoit merveilleuſement diſpoſé pour cela. Dans ſes brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états: tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'oſoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & ſuffiſamment aggravé, tout le reſte devint facile. On put, ſans ſoupçon d'animoſité, ſe rendre l'écho de ſes amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & ſeulement pour l'acquit de leur conſcience; & voilà comment, dirigé par des gens inſtruits du caractere affreux de ce monſtre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés ſi long-tems, ne vit plus que du faſte où il avoit vu du courage, de la baſſeſſe où il avoit vu de la ſimplicité, de la forfanterie où il avoit vu du déſintéreſſement, & du ridicule où il avoit vu de la ſingularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choſes pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs myſteres

myſteres qu'on avoit à révéler, & pour le laiſſer vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une abſolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni ſéduire perſonne, & ne pouvant plus ſe donner des complices, il étoit hors d'état, ſurveillé comme il l'étoit par ſes amis & par leurs amis, de ſuivre ſes projets exécrables, & de faire aucun mal dans la ſociété. Dans cette ſituation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à ſa perſonne, & que pour le laiſſer même jouir d'une parfaite ſécurité, on ne lui laiſſeroit jamais connoître qu'on l'eût démaſqué. Cet engagement contracté avec toute la force poſſible a été rempli juſqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, ſans diſtinction de rang, d'âge, de ſexe, de caractere, & ſans aucune exception, pénétré d'admiration pour la généroſité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'eſt empreſſé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriſer par pitié pour ce malheureux: car vous de-

vez ſentir que là-deſſus ſa ſureté tient à ſon ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ſes crimes ſont connus, il ſe prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité ſeroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes ſont de ceux qu'il faut ou punir ſévérement, ou laiſſer dans l'obſcurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'eſt ſi nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-deſſus mes idées. Il y a même quelques points ſur leſquels j'aurois beſoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'eſt pas à craindre que cet homme une fois bien connu ſéduiſe perſonne, qu'il ſe donne des complices, qu'il faſſe aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ſes crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la ſorte, il ne ſervît d'enſeigne aux méchans pour former leurs aſſociations criminelles, & pour employer ſes fu-

neſtes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état ſocial eſt que le crime y faſſe des liens plus indiſſolubles que n'en fait la vertu. Les méchans ſe lient entr'eux plus fortement que les bons, & leurs liaiſons ſont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaiſons dépend le ſecret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à ſe ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis ſeulement par des affections libres qui peuvent changer ſans conſéquence, rompent & ſe ſéparent ſans crainte & ſans riſque dès qu'ils ceſſent de ſe convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les ſcélérats. Sa liberté, ſon impunité, dont vous faites un ſi grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, eſt un très-grand malheur public : ils ſont reſponſables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement ſelon vos propres récits. Eſt-il donc louable à des hom-

mes juſtes de favoriſer ainſi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agiſſoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais ſongez toujours qu'il s'agit d'un monſtre, l'horreur du genre-humain, auquel perſonne au monde ne peut ſe fier en aucune ſorte, & qui n'eſt pas même capable du pacte que les ſcélérats font entr'eux. C'eſt ſous cet aſpect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce ſoit par ſes trames. Déteſté des bons pour ſes œuvres, il l'eſt encore plus des méchans pour ſes livres : par un juſte châtiment de ſa damnable hypocriſie, les fripons qu'il démaſque pour ſe maſquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'eſt ſeulement pour le ſurprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'aſſocier à quelque mauvaiſe entrepriſe.

ROUSSEAU.

C'eſt en effet un méchant d'une eſ-

pece bien particuliere que celui qui ſe rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui perſonne au monde n'oſeroit propoſer une injuſtice.

LE FRANÇOIS.

Oui, ſans doute, d'une eſpece particuliere, & ſi particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'eſpere n'en reproduira plus un ſemblable. Ne croyez pourtant pas qu'on ſe repoſe avec une aveugle confiance ſur cette horreur univerſelle. Elle eſt un des principaux moyens employés par les ſages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuſer par des pratiques pernicieuſes de la liberté qu'on vouloit lui laiſſer, mais elle n'eſt pas le ſeul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le ſurveillant à tel point qu'il ne puiſſe dire un mot qui ne ſoit écrit, ni faire un pas qui ne ſoit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'inſtant qu'il eſt conçu. Ils ont fait en ſorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune ſociété réelle, qu'il vécût ſeul dans la foule, qu'il ne ſût rien de ce qui ſe fait, rien de ce qui ſe dit autour de lui, rien ſur-tout de

ce qui le regarde & l'intéreſſe le plus, qu'il ſe ſentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre veſtige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ſes regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus ſinguliere, la plus étonnante entrepriſe qui jamais ait été faite. Son plein ſuccès atteſte la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'eſt pas moins étonnant encore, eſt le zele avec lequel le public entier s'y prête, ſans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il eſt l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous ſentez bien néanmoins qu'un projet de cette eſpece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter ſans le concours du Gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agiſſoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les ſéditieux écrits reſpiroient l'auſtérité républicaine, & qui, dit-on, haïſſoit le Viſirat, mépriſoit les Viſirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fuſſent

juſtes, que les peuples fuſſent libres, & que tout obéît à la loi. L'adminiſtration ſe prêta donc aux manœuvres néceſſaires pour l'enlacer & le ſurveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la ſureté du coupable autant qu'à ſon aviliſſement, & ſous un air bruyant de protection, rendant ſa diffamation plus ſolemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute eſpece de crédit, de conſidération, d'eſtime, tout moyen d'abuſer de ſes pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démaſquer plus complétement, on n'a épargné ni ſoins, ni tems, ni dépenſe pour éclairer tous les momens de ſa vie, depuis ſa naiſſance juſqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans ſa jeuneſſe, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à ſa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été récompenſés de maniere ou d'autre, & pluſieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Meſſieurs. On a envoyé

des gens de confiance chargés de bonnes inſtructions & de beaucoup d'argent à Veniſe, à Turin, en Savoye, en Suiſſe, à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompenſé tous ceux qui travaillant avec ſuccès, ont laiſſé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de perſonnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien conſtater la ſcélérateſſe de J. J. avec un zele.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient ſurement pas eu dans le cas contraire pour le conſtater honnête homme. Tant l'averſion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il ſeroit bien curieux, bien intéreſſant de ſuivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a

fallu mettre en uſage pour en amener le ſuccès à ce point. Comme c'eſt ici un cas unique depuis que le monde exiſte, & d'où nait une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonſtances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit ſur les choſes néceſſaires à la vie, celle-ci tombe ſur tout ce qui peut la rendre ſupportable & douce, l'honneur, la juſtice, la vérité, la ſociété, l'attachement, l'eſtime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci ſans la donner la rend deſirable, & ne laiſſe la vie que pour en faire un ſupplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de ſavoir pourquoi cette omiſſion, ou comment on y a ſuppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accuſation formelle & l'audition du coupable ſont néceſſaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces

formes quand le délit eſt bien prouvé. La négation de l'accuſé (car il nie toujours pour échapper au ſupplice), ne fait rien contre les preuves & n'empêche point ſa condamnation. Ainſi, cette formalité, ſouvent inutile, l'eſt ſur-tout dans le cas préſent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités ſeroient toujours néceſſaires pour punir, elles ne le ſont pas du moins pour faire grace, la ſeule choſe dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la juſtice, on eût voulu traiter le miſérable comme il le méritoit, il ne falloit que le ſaiſir, le punir, & tout étoit fait. On ſe fût épargné des embarras, des ſoins, des frais immenſes, & ce tiſſu de piéges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la généroſité de ceux qui l'ont démaſqué, leur tendre commiſération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'aſſurer de lui ſans attenter à ſa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il ſe plaindre? Pour le laiſſer

vivre parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Meſſieurs ſavent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs ſemblables pour comploter avec eux leurs mauvais deſſeins ; mais on les empêche de ſe lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puiſſent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le ſeul plaiſir de nuire ; n'eſpérez pas le tenir par un intérêt commun. C'eſt très-gratuitement qu'il ſe plaît au crime ; ce n'eſt point ſon intérêt qu'il y cherche ; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ſes camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'expoſer ſa vie. En faiſant ſon hiſtoire, on éloigne de lui les plus ſcélérats par la terreur. L'effet de cette méthode eſt ſi grand & ſi ſûr que depuis qu'on le ſurveille & qu'on éclaire tous ſes ſecrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter ſur lui l'appât d'une mauvaiſe action, & ce n'eſt jamais qu'au leurre de quelque bonne

œuvre qu'on parvient à le ſurprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes ſe touchent! Qui croiroit qu'un excès de ſcélérateſſe pût ainſi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Meſſieurs au monde qui puſſent trouver un ſi bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'eſt le myſtere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le perſonnage à tout le monde, ſans que jamais ce portrait paſſât ſous ſes yeux. Il falloit inſtruire l'univers de ſes crimes, mais de telle façon que ce fût un myſtere ignoré de lui ſeul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, ſans qu'il crût être vu de perſonne. En un mot, c'étoit un ſecret dont le public entier devoit être dépoſitaire, ſans qu'il parvint jamais à celui qui en étoit le ſujet. Cela eût été difficile, peut-être impoſſible à exécuter avec tout autre: mais les projets fondés ſur des principes généraux, échouent ſouvent. En les appropriant tellement à

l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus ſûre. C'eſt ce qu'on a fait auſſi habilement qu'heureuſement avec notre homme. On ſavoit qu'étranger & ſeul, il étoit ſans appui, ſans parens, ſans aſſiſtance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que ſon humeur ſauvage tendoit d'elle-même à l'iſoler; on n'a fait pour l'iſoler tout-à-fait que ſuivre ſa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le ſéqueſtrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En pouſſant la bonté juſqu'à lui laiſſer une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuſer? Ne falloit-il pas, en le laiſſant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un ſerpent ſe gliſſer dans la place publique ſans crier à chacun de ſe garder du ſerpent? N'étoit-ce pas ſur-tout une obligation particuliere pour les ſages qui ont eu l'adreſſe d'écarter le maſque dont il ſe couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ſes déguiſemens, tel qu'ils le montrent depuis-lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire

le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'aſyle qu'on lui préparoit à ſon inſçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obſtiné de choiſir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à perſonne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi ſe plaint-il aujourd'hui ? Ne le laiſſe-t-on pas tranquille dans ſon opprobre ? Il peut ſe vautrer à ſon aiſe dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il eſt vrai ; mais qu'importe ? quelles bleſſures lui font-elles ? N'eſt-il pas fait pour les ſouffrir, & quand chaque paſſant lui cracheroit au viſage, quel mal après tout, cela lui feroit-il ? Mais ce monſtre d'ingratitude ne ſent rien, ne ſait gré de rien, & tous les ménage-

(*) Choiſir un Anglois pour mon dépoſitaire & mon confident, ſeroit, ce me ſemble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penſer & dire de ſa nation. On l'a trop abuſée ſur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuſer quelquefois ſur le ſien (†).

(†) *M. Rouſſeau étoit ſi bien revenu de ſes préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant ſa mort, il donna commiſſion à l'Editeur de lui chercher un aſyle dans ce pays pour y finir ſes jours.*

Note de l'Editeur.

mens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter ſa férocité. En prenant le plus grand ſoin de lui ôter tous ſes amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eſt ſa coupable défiance qui ſeule le rend miſérable. Sans elle il ſeroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auſſi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eſt vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empreſſement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, ſans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content!

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien ſurpris! Ces Grands-là ne penſoient pas ſans doute, comme ce Seigneur Eſpagnol, dont vous ſavez la réponſe

à Charles-quint qui lui demandoit un de ſes châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas eſt bien différent; vous oubliez qu'ici c'eſt une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hoſpitalité envers le Connétable fût une auſſi bonne œuvre que l'aſyle offert à un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le Connétable ſavoit bien qu'il étoit rebelle à ſon Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne ſait donc pas qu'il eſt un ſcélérat ?

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Tryc depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'eſt pas conſéquente à l'empreſſement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un aſyle charmant dans ſes terres, par une belle lettre qu'on eut même grand ſoin de faire courir dans tout Paris.

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien, ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même. De cette ſorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obſéde ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite, que rien de ce qui ſe rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on ſait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement; c'eſt-à-dire, de mouches venimeuſes, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir les barboteuſes de nos Meſſieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs

vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure eſt devenu tout d'un coup un Xénocrate pour nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ſes forfaits, c'en ſeroit ſurement le plus irrémiſſible.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monſieur Rouſſeau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en uſe une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là!

Je n'ai pas beſoin de vous dire que toutes ſes lettres ſont ouvertes, qu'on retient ſoigneuſement toutes celles dont il pourroit tirer quelque inſtruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour ſonder ſes diſpoſitions par ſes réponſes, que pour lui ſuppoſer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correſpondances dont on puiſſe un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une ſolitude plus affreuſe que les cavernes & les bois,

où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténebres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé & traité comme un pestiféré: tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

en éludant ſes queſtions d'un ton ſi rude & ſi mépriſant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand ſoin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ſes côtés une garde ou un ſergent qui parle ainſi fort clairement de lui ſans rien dire. On l'a montré, ſignalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux ſavoyards, dans tous les ſpectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le ſeul deſir manifeſté de trouver une choſe telle qu'elle ſoit, eſt pour lui l'infaillible moyen de la faire diſparoître. A ſon arrivée à Paris il cherchoit douze chanſonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout diſparut, tout fut anéanti dès l'inſtant, ſans qu'il en ait pu recouvrer jamais un ſeul exemplaire. On eſt parvenu à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immenſe toujours ſous les yeux de la populace qui le voit avec

horreur. Veut-il paſſer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations? On ne paſſera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il ſe faire décroter? Les décroteurs, ſur-tout ceux du Temple & du Palais-royal lui refuſeront avec mépris leurs ſervices. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? Ceux qui diſtribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le paſſer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuſer net, s'il ſe préſente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la choſe, mais pour le faire remarquer, connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions eſt le parti qu'ils ont ſu tirer pour leur objet de l'uſage annuel de brûler en cérémonie un ſuiſſe de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroiſſoit ſi barbare & ſi ridicule en ce ſiecle philoſophe, que, déjà négligée, on alloit la ſupprimer tout-à-fait, ſi nos Meſſieurs ne ſe fuſſent aviſés de la renouveller bien précieuſement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner ſa figure & ſon vêtement à [illegible] de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luiſant, & en le faiſant

promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône, & vous comprenez bien....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame! quelle charité! Le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ſerois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reſte par malheur quelque perſonne de confiance qui n'ait pas encore les inſtructions & les ſentimens néceſſaires pour ſuivre à ſon égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, ſe feignant dans la détreſſe, implorent ſon ſecours ou ſes conſeils pour s'en tirer. Il cauſe avec eux, il les conſole, il les recommande aux perſonnes ſur leſquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne ſauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'eſtimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Meſſieurs, ils ſont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre auſſi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais ſoit qu'il pénétre enfin ce manege, ſoit qu'en effet il ne lui reſte plus perſonne, ces tentatives ſont ſans ſuccès depuis quelque tems. Il refuſe conſtamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on ſe propoſe en le faiſant

paſſer

paſſer pour un homme inſenſible & dur. Car encore une fois rien n'eſt mieux pour éluder ſes pernicieux deſſeins que de le rendre tellement haïſſable à tous, que dès qu'il deſire une choſe c'en ſoit aſſez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intéreſſe en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiſſent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée, le jouet du genre-humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh! ſans doute. Voilà le grand, le vrai but des ſoins généreux de nos Meſſieurs. Et graces à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

ROUSSEAU.

Mais ne me diſiez-vous pas au con-

traire que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Meſſieurs, qu'en l'empêchant de ſuivre ſes volontés & d'accomplir ſes mauvais deſſeins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui eſt néceſſaire, & nulle part ce dont il peut abuſer. On veut qu'il ſoit raſſaſié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuſes & dériſoires (*), des reſpects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans ſon Iſle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puiſqu'il aime tant les diſtinctions, il a lieu d'être content, on a ſoin qu'elles ne lui manquent pas, &

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya ſa Muſique à mon lever,

on le ſert de ſon goût en le faiſant par-tout montrer au doigt. Oui, Monſieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il eſt poſſible à un méchant ſans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à ſon bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'eſt un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les paſſans. On craint ſur-tout le poiſon de ſa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laiſſe aucun moyen de défendre ſon honneur, parce que cela lui ſeroit inutile, que ſous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oſer diffamer perſonne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'eſt aſſuré, l'on n'a pas oublié les libraires, ſur-tout ceux dont il s'eſt autrefois ſervi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Baſtille ſous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loiſir ſur le compte de J. J. (*). On a re-

(*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis,

commandé à tout ce qui l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre liſible, en ſorte qu'il ne put trouver ſous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute ſa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle eſt encore parvenu à écrire ſes mémoires qu'il appelle ſes confeſſions, & que nous appellons ſes menſonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas ſongé: mais ſi l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à ſon aiſe, on l'empêche au moins de faire circuler ſon venin: car aucun

---

lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magiſtrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occaſion. Je penſois bien différemment, & jamais, en écrivant ſoit à eux, ſoit à lui, je ne ceſſai de les preſſer tous d'abandonner ma cauſe & de remettre à de meilleurs tems la défenſe de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent déſormais attendre des gens puiſſans la juſtice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en ſont venus juſques-là?

chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut ſortir de ſes mains, ſans tomber à l'inſtant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ſes diſcours, rien n'en eſt perdu. Le premier ſoin de ceux qui l'entourent, eſt de s'attacher à le faire jaſer; ce qui n'eſt pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fauſſes nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroiſſant acquieſcer à tout ce qu'il dit. C'eſt alors ſur-tout qu'on tient un regiſtre exact des indiſcretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de ſang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne puiſſe tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce ſoit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ſes premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réſerve de ceux qui influent ſur ſon ſort, de ſorte qu'il lui eſt impoſſible de parvenir à ſavoir ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils font, s'ils

ſont à Paris ou abſens, ni même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui ſeroient de ſa part de nouveaux crimes s'il s'aviſoit de les répéter. En province on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs ſont parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe, perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un, perſonne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu

peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui ſoit impoſſible de s'y dérober ; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre choſe, à le déprimer autant que le deſiroient ſes amis.

ROUSSEAU.

Comment, ſes amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'eſt un nom qu'aiment à prendre toujours nos Meſſieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur ſollicitude pour ſon bonheur, &, ce qui eſt très-bien trouvé, pour le faire accuſer d'ingratitude, en ſe montrant ſi peu ſenſible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque choſe que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai

dit, pour qu'on pût le laiſſer libre ſans danger, que ſa diffamation fût univerſelle (*). Il ne ſuffiſoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendit parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages auſſi bien que dans les plus élevés; & cela préſentoit plus de difficulté; non-ſeulement parce que l'affectation de le tympaniſer ainſi à ſon inſçu pouvoit ſcandaliſer les ſimples, mais ſur-tout à cauſe de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclairciſſement, toute inſtruction, tout moyen de défenſe & de juſtification, toute occaſion de faire expliquer

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui ſe fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela paſſe toute croyance, & qu'en le voyant & en reſſentant continuellement les triſtes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainſi ſeul parmi ces forcenés, ſans aucune conſolation de perſonne, ſans néanmoins perdre ni courage, ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défenſe un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

perſonne, de remonter à la ſource des lumieres qu'on a ſur ſon compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter ſur la diſcrétion de la populace, que ſur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéreſſer cette populace, à ce myſtere, ſans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui eſt de faire le fier ſur les dons, & de ne vouloir pas qu'on lui faſſe l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi ſerions aſſez capables d'une pareille arrogance : qu'en penſez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicateſſe eſt permiſe à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il ſoit riche, de quel droit oſe-t-il rejetter les menues charités de nos Meſſieurs ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les ſiennes. Quoi qu'il en ſoit, s'il fait le gueux, il re-

çoit donc ou demande l'aumône ? car voilà tout ce qui diſtingue le gueux du pauvre, qui n'eſt pas plus riche que lui, mais qui ſe contente de ce qu'il a, & ne demande rien à perſonne.

LE FRANÇOIS.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette inſolemment d'abord; mais il céde à la fin tout doucement quand on s'obſtine.

ROUSSEAU.

Il n'eſt donc pas ſi arrogant que vous diſiez d'abord, & retournant votre queſtion, je demande à mon tour pourquoi ils s'obſtinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puiſqu'ils ſavent ſi bien qu'il eſt riche?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce ſeroit, j'en conviens, outrager un honnête homme : mais c'eſt le ſort que mérite un pareil ſcélérat d'être avili par tous les moyens poſſibles, & c'eſt une occaſion de mieux manifeſter ſon ingratitude, par celle qu'il témoigne à ſes bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoiſſance?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'eſt l'aumône qui la mérite. Car, comme diſent très-bien nos Meſſieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que ſoit l'intention de celui qui donne, même par force, il reſte toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoiſſance. Pour éluder donc la brutale ruſticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à ſon inſçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens & ſur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainſi ſans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ſes forfaits ſe joigne le mépris pour ſa miſere & le reſpect pour ſes bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il ſe pourvoit des denrées néceſſaires à ſa ſubſiſtance, & l'on a ſoin qu'au même prix on les lui fourniſſe de meilleure qualité, & par

conſéquent plus cheres (*). Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas beſoin, puiſqu'il eſt riche : mais pour le même argent il eſt mieux ſervi, ſa baſſeſſe & la généroſité de nos Meſſieurs circulent ainſi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & mépriſable, en paroiſſant ne ſonger qu'à ſon bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il eſt difficile que le miſérable ne s'apperçoive pas de ce petit manege, & tant mieux : car s'il ſe fâche, cela prouve de plus en plus ſon ingratitude, & s'il change de marchands

---

(*) *Voici une explication que la vérité ſemble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroiſſoient en M. Rouſſeau vers la fin de ſes jours, faiſoient craindre à ſa femme qu'il ne ſuccombât, faute d'une nourriture ſaine. Elle ſe décida alors, avec l'aveu d'une perſonne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieuſement ſon mari, ſur le prix qu'on la faiſoit payer ſa petite proviſion de bouche. Voici le fait ; & c'eſt ainſi que cet infortuné voyoit partout la confirmation de ſes malheurs. Ses adverſaires s'y ſont pris bien adroitement, en pouſſant à bout ſa ſenſibilité : c'étoit ſeulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque priſe ſur ſa grande ame.

Note de l'Editeur.

on répete auſſi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner ſe répand encore plus rapidement. Ainſi plus il ſe débat dans ſes lacs, & plus il les reſſerre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monſieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur ſi droit, ſe peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, ſans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Meſſieurs l'aiment, ils veulent le conſerver à tout prix ; il eſt naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas ſur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur ſyſtême, injuſte peut-être en lui-même, eſt rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit ſuſpecte ; car on ne va point au bien par le mal,

ni à la vertu par la fraude. Mais puiſque vous m'aſſurez que J. J. eſt riche, comment le public accorde-t-il ces choſes-là? Car enfin rien ne doit lui ſembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche ſcélérat?

LE FRANÇOIS.

Oh le public ne rapproche pas ainſi les idées qu'on a l'adreſſe de lui montrer ſéparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le fruſtrer du produit de ſon labeur, en ſe diſant qu'il n'en a pas beſoin. Il le voit pauvre pour inſulter à ſa miſere & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'inſtant le montre plus odieux ou plus mépriſable, quoiqu'incompatible avec les autres aſpects ſous leſquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il eſt certain qu'à moins d'être de la plus brute inſenſibilité, il doit être auſſi pénétré que ſurpris de cette aſſociation d'attentions & d'outrages dont il ſent à chaque inſtant les effets. Mais

quand, pour l'unique plaiſir de rendre ſa diffamation plus complete, on lui paſſe journellement tous ſes crimes, qui peut être ſurpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre inceſſamment de nouveaux ? C'eſt une objection que je vous ai déjà faite & que je répete, parce que vous l'avez éludée ſans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les meſures qu'on a priſes, il va toujours ſon train comme auparavant, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte des ſurveillans dont il ſe voit entouré. Lui qui prit jadis là-deſſus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il paſſa pour un honnête homme, je vois qu'il n'uſe de la liberté qu'on lui laiſſe, que pour aſſouvir ſans gêne ſa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il eſt bien sûr qu'aucun n'échappe à ſes ſurveillans, & qu'on lui laiſſe tranquillement conſommer. Eſt-ce donc une vertu ſi méritoire à vos Meſſieurs d'abandonner ainſi les honnêtes gens à la furie d'un ſcélérat, pour l'unique plaiſir de compter tran-

quillement ſes crimes, qu'il leur ſeroit ſi aiſé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont ſans doute auſſi leurs raiſons ; cela ſuffit-il pour les juſtifier ? ſinguliére bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'eſt pas ſeulement en être témoin, c'eſt en être complice. D'ailleurs, ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près avec tant de vigilance & d'activité ? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer, comme ſi on n'en ſavoit rien ? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes pour la laiſſer en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que

vos Meſſieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre choſe que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc ſi raiſonnable, ſi bien entendue, & digne de perſonnages ſi vertueux?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choſes que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere ſatisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ſes crimes, ſans ſe faire un grand ſcrupule de cette charge qui dans le fond importe aſſez peu, car puiſqu'un homme coupable d'un crime eſt capable de cent, tous ceux dont on l'accuſe ſont tout au moins dans ſa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impoſtures à de pareilles accuſations.

Je vois que la baſe du ſyſtême que l'on ſuit à ſon égard eſt le devoir qu'on s'eſt impoſé qu'il fût bien démaſqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoiſſance de ſes accuſateurs & toute

lumiere certaine des choſes dont il eſt accuſé. Cette double néceſſité eſt fondée ſur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop ſcandaleuſe, & qui ne ſouffre pas qu'il ſoit convaincu ſans être puni. Or voulez-vous qu'on le puniſſe ſans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce ſeroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commiſération qu'on veut ſuivre à ſon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la ſureté publique eſt, premiérement de le ſurveiller ſi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le ſache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & ſur le reſte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil ſcélérat. Il eſt clair qu'ainſi bien avertis, ceux qui s'expoſent à ſes attentats, ne doivent, s'ils y ſuccombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'eſt un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puiſque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'eſt pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui

paſſent dans un bois où l'on ſait qu'il y a des voleurs, ſans que cela faſſe une raiſon valable pour laiſſer ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, ſurtout, quand pour les contenir il ſuffit de le vouloir. Mais quelle excuſe peuvent avoir vos Meſſieurs, qui ont ſoin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émiſſaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de ſe familiariſer avec lui, & dont ſans doute il a ſoin de faire ſes premieres victimes?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire ſans s'embarraſſer des riſques, il ne leur en arrive aucun mal. Les perſonnes ſur leſquelles il aime aſſouvir ſa furie ſont celles pour leſquelles il a de l'eſtime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner ſa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvriſſent au ſien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans leſquels il ſemble encore chercher les conſolations qui lui manquent. C'eſt ceux-là qu'il choiſit pour les expédier

par préférence ; le lien de l'amitié lui peſe; il ne voit avec plaiſir que ſes ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas diſputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien ſingulier perſonnage, qui n'empoiſonne que ſes amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ſes ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'eſt comment il ſe trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monſtre, dont l'abord ſeul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Meſſieurs, & faite pour l'eſpionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends ſans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le ſouffrir, il ne doit pas lui, miſanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, ſe rendre difficile ſur les liaiſons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empreſſement les coquins qui lui reſſemblent, pour les engager dans ſes damnables complots,

Eux de leur côté, dans l'eſpoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expoſer, par l'avantage qu'ils en eſpérent, au riſque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à ſe faufiler avec lui, voilà, Monſieur, ce qui me paſſe. Que lui diſent-ils donc? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perſonnage? Un auſſi grand ſcélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ſes fins, ſouffre toutes ſortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, ſans les ſentir ou ſans en faire ſemblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'inſulte & de mépris d'une part, de baſſeſſe & de menſonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en ſont plus eſtimables de ſe ſacrifier ainſi pour le bien public. Approcher de ce miſérable eſt une œuvre méritoire, quand elle mene à quelque nouvelle découverte ſur ſon caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige, & ne ſauroit être aſſez at-

teité. Vous comprenez que perſonne ne l'approche pour avoir avec lui quelque ſociété réelle, mais ſeulement pour tâcher de le ſurprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour ſon portrait, quelque nouveau fait pour ſon hiſtoire, quelque indiſcrétion dont on puiſſe faire uſage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaiſir de le perſifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, ſans qu'il oſe ou puiſſe répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'eſt un plaiſir qu'on peut ſavourer ſans riſque ; car s'il ſe fâche, il s'accuſe lui-même, & s'il ne ſe fâche pas, en lui diſant ainſi ſes vérités indirectement, on ſe dédommage de la contrainte où l'on eſt forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne ſais ſi ces plaiſirs-là ſont fort doux, pour moi, je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois aſſez du même avis, puiſque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monſieur, à ce compte, cet homme chargé de

tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'eſt-il pas complétement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre ? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue ? Elle ne ſeroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit, après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs, quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes ?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, ſi vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digreſſions.

Vous connoiſſez aſſez ma deſtinée pour ſavoir qu'elle ne m'a gueres laiſſé goûter les proſpérités de la vie: je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même; vous ſavez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils ſont ſi avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaiſirs dans l'obſcurité: mais je n'en ſuis ſorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, ſe ſont appliqués à me rendre inſupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus ſans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je ſuis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture,

droiture, ni vérité, ni aucun de ces ſentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & ſans leſquels toute ſociété n'eſt que tromperie & menſonge, je me ſuis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penſer que je n'étois pas ſeul, que je ne converſois pas avec un être inſenſible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit meſurée, & que toutes les miſeres de ma vie n'étoient que des proviſions de dédommagemens & de jouiſſances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philoſophie des heureux du ſiecle; elle n'eſt pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus conſolante dans l'adverſité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puiſois des ſentimens ſi conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y ſentois tant de rapport avec mes propres diſpoſitions que, ſeul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'hiſtorien du cœur humain. Je reconnoiſſois dans ſes écrits l'homme que je

retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouiſſance & le bonheur que tous les autres vont chercher ſi loin d'eux.

Son exemple m'étoit ſur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les ſentimens que j'avois conſervé ſeul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à ſymboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faiſoient prendre en dégoût les inſtitutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois perſonne penſer comme moi; je me trouvois ſeul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes ſentimens. Cet état ſolitaire étoit triſte; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dériſion des eſprits-forts. Je trouvai ſes principes ſi conformes à mes ſentimens, je les voyois naître de méditations ſi profondes, je les voyois appuyés de ſi fortes raiſons que je ceſſai de craindre comme on me le crioit ſans ceſſe qu'ils ne fuſſent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce ſiecle où la philoſophie ne fait que détruire, cet Auteur ſeul édifioit avec ſolidité.

Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la paſſion qui les avoit dictés, & le but perſonnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le ſeul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & ſimplicité de cœur. Lui ſeul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à diſtinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantaſtique que nos inſtitutions & nos préjugés lui ont ſubſtitué: lui ſeul en un mot me parut dans ſa véhemence inſpiré par le ſeul amour du bien public ſans vue ſecrete & ſans intérêt perſonnel. Je trouvois d'ailleurs ſa vie & ſes maximes ſi bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penſeur qui les médita ſi long-tems, d'un écrivain qui mépriſant l'eſprit de parti & ne voulant former ni ſuivre aucune ſecte, ne pouvoit avoir dans ſes recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faiſois un plan de vie dont ſon commerce auroit fait le charme, & moi à qui la ſociété des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fauſſe appare-

ce ſans réalité, ſans vérité, ſans attachement, ſans aucun véritable accord de ſentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empreſſement, je me livrois à l'eſpoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié ſincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & raviſſantes contemplations qui ſont la meilleure jouiſſance de cette vie & la ſeule conſolation ſolide qu'on trouve dans l'adverſité.

J'étois plein de ces ſentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu reſſerrer mon cœur & en chaſſer les douces illuſions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela ſentir à combien de céleſtes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du ſort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma miſere; vous m'ôtez toutes les eſpérances qui me la faiſoient ſupporter. Un ſeul homme penſant comme moi nourriſſoit ma confiance,

un ſeul homme vraiment vertueux me faiſoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout eſpérer d'elle; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laiſſez ſeul ſur la terre englouti dans un gouffre de maux, ſans qu'il me reſte la moindre lueur d'eſpoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choſes le dédommagement de tout ce que j'ai ſouffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverſerent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais ſenties. Lorſqu'entrant enſuite dans le détail des manœuvres ſyſtématiques dont ce malheureux homme eſt l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à ſon égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidellement ſuivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma ſurpriſe plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres ſi cauteleuſes, ſi pleines de ruſe & d'aſtuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un ſyſtême, la haute opi-

nion que vous vouliez m'en donner ; & lorſque vous les combliez d'éloges, je ſentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'auſſi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques auſſi baſſes, comment la fauſſeté, la trahiſon, le menſonge pouvoient être devenus des inſtrumens de bienfaiſance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuſes ſont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins ſur tous les ſoupçons que ces machinations pouvoient m'inſpirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroiſſoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miſéricorde, & que voulant épargner à un ſcélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le ſcandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en deſirer une pareille, ni lui-même

d'en abuſer. Voyant ainſi tout le monde s'empreſſer à l'envi de le raſſaſier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le mépriſois davantage d'acheter ſi lâchement l'impunité au prix d'un pareil deſtin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le diſois après vous en gémiſſant. L'angoiſſe de mon cœur n'empêchoit pas ma raiſon d'être ſubjuguée, & de cet aſſentiment que j'étois forcé de vous donner, réſultoit la ſituation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les conſolations, toutes les reſſources, toutes les eſpérances qui lui rendoient ſes maux ſupportables.

Un trait de lumiere eſt venu me rendre tout cela dans un inſtant. Quand j'ai penſé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme ſi indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un ſeul mot renverſé toutes vos preuves, & ſi je n'ai pas vu l'impoſture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement diſparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez dé-

montré, je ne vois plus qu'un problême insoluble, un mystere effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner, & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent, bien que la chose soit possible & facile, quand on prend des

meſures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand ſoin l'accuſation, l'accuſateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues ſuſpectes, perdent toute leur force ſur mon eſprit. N'oſer les ſoumettre à l'épreuve qui les confirme, c'eſt me faire préſumer qu'elles ne la ſoutiendroient pas. Ce grand principe, baſe & ſceau de toute juſtice, ſans lequel la ſociété humaine crouleroit par ſes fondemens, eſt ſi ſacré, ſi inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en aſſaſſiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'aſſaſſin ſans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales & ſans exception dans les tribunaux quoique ſouvent ſuperflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omiſſion de ces formalités peut-elle changer la nature des choſes, faire que ce qui eſt démontré ceſſe de l'être, rendre obſcur ce qui eſt évident, &, dans l'exemple

que vous venez de propoſer, le délit ſeroit-il moins avéré, le prévenu ſeroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand ſur la ſeule notoriété du fait on l'auroit roué ſans tous ces interrogatoires d'uſage, en ſeroit-on moins sûr d'avoir puni juſtement un aſſaſſin? Enfin toutes ces formes établies pour conſtater les délits ordinaires ſont-elles néceſſaires à l'égard d'un monſtre dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Eſt-ce vous qui parlez ainſi? Si je le croyois, je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Diſcutons de ſang-froid avec vos Meſſieurs ces queſtions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre ſocial la conſervation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle eſt cette grace, il faudroit voir d'abord ſi c'en eſt ici le cas

& comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace ſuppoſe celui de punir, & par conſéquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement dequoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient ſuperflue où regne l'évidence; & moi je penſe, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut réſulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer ſur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raiſon en eſt que pour faire ſortir aux yeux des hommes la vérité du ſein des paſſions, il faut que ces paſſions s'entrechoquent, ſe combattent, & que celle qui accuſe trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raiſon ſeule & la juſtice rompent l'équilibre & faſſent pencher la balance. Quand un homme ſe fait le délateur d'un autre, il eſt probable, il eſt preſque sûr qu'il eſt mû par quelque paſſion ſecrete qu'il a grand ſoin de déguiſer. Mais quelque raiſon qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours eſt-il certain que du moment qu'il accuſe, il eſt animé du vif deſir de montrer l'ac-

cuſé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas paſſer pour calomniateur; & comme d'ailleurs il a pris à loiſir toutes ſes meſures, qu'il s'eſt donné tout le tems d'arranger ſes machines & de concerter ſes moyens & ſes preuves, le moins qu'on puiſſe faire pour ſe garantir de ſurpriſe eſt de les expoſer à l'examen & aux réponſes de l'accuſé, qui ſeul a un intérêt ſuffiſant pour les examiner avec toute l'attention poſſible, & qui ſeul encore peut donner tous les éclairciſſemens néceſſaires pour en bien juger. C'eſt par une ſemblable raiſon que la dépoſition des témoins, en quelque nombre qu'ils puiſſent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts oppoſés, doit naturellement ſortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité, c'en eſt du moins le meilleur moyen qui ſoit en ſa puiſſance. Mais ſi l'un de ces intérêts agit ſeul avec toute ſa force & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre reſtera-t-il dans la balance? Le juge, que je veux ſuppoſer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la juſtice, qui commu-

nément n'inſpire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins sûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que ſeroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion, je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne cherchant que des moyens plauſibles de juſtifier ſa partialité à ſes propres yeux?

Cette ſeconde ſuppoſition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe: mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les ſuccès paſſés bleſſent l'amour-propre de ceux

qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul eſpoir d'offuſquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réuſſir. Dès qu'un homme a eu le malheur de ſe diſtinguer à certain point, à moins qu'il ne ſe faſſe craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter ſur l'équité des autres à ſon égard, & ce ſera beaucoup ſi ceux-mêmes qui ſont plus célebres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout ſeuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raiſon. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponſe dont elle ſoit contente, & je me tais. En attendant voici ma concluſion. Il eſt toujours injuſte & téméraire de juger un accuſé tel qu'il ſoit ſans vouloir l'entendre; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-ſeulement le juge ſans l'entendre, mais ſe cache de lui pour le juger, quelque prétexte ſpécieux qu'il allégue & fût-il vraiment juſte & ver-

tueux, fût-il un ange ſur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité ſans qu'il s'en doute eſt cachée au fond de ſon cœur.

Etranger, ſans parens, ſans appui, ſeul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. eſt dans la pire poſition où l'on puiſſe être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens ſans appel qui le condamnent à l'infamie, qui eſt-ce qui a pris ſa défenſe & parlé pour lui, qui eſt-ce qui s'eſt donné la peine d'examiner l'accuſation, les accuſateurs, les preuves, avec ce zele & ce ſoin que peut ſeul inſpirer l'intérêt de ſoi-même ou de ſon plus intime ami?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez ſi fort être le ſien, n'avez-vous pas été réduit au ſilence par les preuves dont j'étois armé?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres néceſſaires pour les apprécier & diſtinguer à travers tant de trames obſcures les fauſſes couleurs qu'on a pu leur donner? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître à

Puis-je deviner les éclairciſſemens, les objections, les ſolutions que pourroit donner l'accuſé ſur des faits dont lui ſeul eſt aſſez inſtruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour ſur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me ſuis rendu, non parce que j'étois réduit au ſilence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais ſi vous étiez iſolé ſur la terre, ſans défenſe & ſans défenſeur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit ſans peine me prouver de vous en ſecret ce que vous m'avez prouvé de lui, ſans que j'euſſe rien non plus à répondre. En ſeroit-ce aſſez pour vous juger ſans appel & ſans vouloir vous écouter ?

Monſieur, c'eſt ici depuis que le monde exiſte la premiere fois qu'on a violé ſi ouvertement, ſi publiquement la premiere & la plus ſainte des loix ſociales, celle ſans laquelle il n'y a plus de ſureté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puiſſe dire, il eſt faux qu'une violation ſi criminelle puiſſe avoir jamais pour motif l'intérêt

de l'accuſé; il n'y a que celui des accuſateurs & même un intérêt très-preſſant qui puiſſe les y déterminer, & il n'y a que la paſſion des juges qui puiſſe les faire paſſer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne ſouffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injuſtes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon ſens qui, ſur les meſures priſes avec tant d'inquiétude & de ſoin pour cacher à l'accuſé l'accuſation, les témoins, les preuves, ne ſente que tout cela ne peut, dans aucun cas poſſible, s'expliquer raiſonnablement que par l'impoſture de l'accuſateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre? Et moi je vous demande en réponſe quel eſt l'homme, quel eſt le juge aſſez hardi pour oſer condamner à mort un accuſé convaincu ſelon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funeſtes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés ſelon toutes les formes, & ſur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande con-

fiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre. Je réponds que votre ſuppoſition eſt impoſſible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime conſiſte eſſentiellement dans la conviction de l'accuſé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fauſſe, illuſoire, & cauſer le ſupplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raiſons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accuſé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, atteſté par un témoignage publique & unanime ſe défendit par un *alibi* bien ſingulier. Il ſoutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en perſonne occupé à ſe défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accuſation toute ſemblable. Ce fait non moins parfaitement atteſté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont aſſurément on ne ſe ſeroit pas aviſé ſans cela,

On découvrit enfin que les délits attribués à cet accuſé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais ſi ſemblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit conſtamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert ſi, ſur cette prétendue notoriété, on ſe fût preſſé d'expédier cet homme ſans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet uſage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 11 Octobre 1774. " Un malheureux, diſent les „ lettres de Londres, alloit ſubir le „ dernier ſupplice, & il étoit déjà ſur „ l'échafaud, quand un ſpectateur per„ çant la foule cria de ſuſpendre l'exé„ cution & ſe déclara l'auteur du crime „ pour lequel cet infortuné avoit été „ condamné, ajoutant que ſa conſ„ cience troublée (cet homme appa„ remment n'étoit pas philoſophe) ne „ lui permettoit pas en ce moment de „ ſauver ſa vie aux dépens de l'inno„ cent „. Après une nouvelle inſtruction de l'affaire, le condamné, conti-

nue l'article, " a été renvoyé abſous; „ & le Roi a cru devoir faire grace au „ coupable en faveur de ſa généro- „ ſité „. Vous n'avez pas beſoin, je crois, de mes réflexions ſur cette nouvelle inſtruction de l'affaire, & ſur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez ſans doute ouï parler de cet autre jugement, où, ſur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accuſé, le douzieme aima mieux s'expoſer à mourir de faim avec ſes collegues que de joindre ſa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la ſuite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroiſſoit évidemment coupable. Ces exemples ſont plus fréquens en Angleterre où les procédures criminelles ſe font publiquement, au lieu qu'en France où tout ſe paſſe dans le plus effrayant myſtere, les foibles ſont livrés ſans ſcandale aux vengeances des puiſſans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falſifiées pour le tromper, reſtent, ainſi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un ſecret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en eſt un de cette eſpece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la meſſe de la Pie que j'entends ſonner à St. Euſtache me ſemble un avertiſſement bien ſolemnel aux juges & à tous leshommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriſer moins la foibleſſe, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs ſemblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en faſſe commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la ſingularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans ſon eſpece, qu'on les diſpute, qu'on les nie enfin ſi l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins poſſibles, peuvent être auſſi ſinguliers dans la leur? Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'impoſture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le

condamne ſans avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ſe garantir des piéges du menſonge & des illuſions de l'erreur ? Quel eſt le juge barbare qui, refuſant à l'accuſé la déclaration de ſon crime, le dépouille du droit ſacré d'être entendu dans ſa défenſe, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu ſi l'évidence eſt telle qu'on la ſuppoſe, très-ſouvent ne ſuffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'impoſture & de verſer le ſang innocent, même après avoir entendu l'accuſé. Oſez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions ſuperflues pour la ſureté de l'innocence ? Eh qui ne ſait, au contraire, que loin de s'y ſoucier de ſavoir ſi un accuſé eſt innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour ſa défenſe tous les moyens qui ne lui ſont pas formellement accordés par la loi, tellement que ſi, dans quelque cas ſingulier il ſe trouve une circonſtance eſſentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'eſt au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par ſon ſupplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte

le plus les juges, eſt d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laiſſer échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique perſuadés de ſon innocence, ils ſe hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la juſtification d'un accuſé comme d'une perte réelle; avides de ſang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promiſe, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonſtances fortuites; mais quelle foule d'infortunés ſont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, ſans que l'innocence étouffée ſous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par haſard long-tems après la mort des accuſés, & lorſque perſonne ne prend plus d'intérêt à leur ſort. Tout nous montre ou nous fait ſentir l'inſuffiſance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accuſés, déjà punis avant le

jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui ſouvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme ſi les formes établies & trop ſouvent inutiles étoient encore ſuperflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre! Allez, Monſieur, cette queſtion n'avoit pas beſoin de ma part d'aucune réponſe, & ſi, quand vous la faiſiez elle eût été ſérieuſe, les murmures de votre cœur y auroient aſſez répondu.

Mais ſi jamais cette forme ſi ſacrée & ſi néceſſaire pouvoit être omiſe à l'égard de quelque ſcélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à ſe défendre, que puis-je penſer de la voir écartée avec tant de ſollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indiſpenſable, de celui d'un homme accuſé tout-d'un-coup d'être un monſtre abominable, après avoir joui quarante ans de l'eſtime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Eſt-il naturel, eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte de choiſir

ſeul

ſeul pour refuſer de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on ſe permettroit de négliger pour d'autres une auſſi ſainte formalité? Je ne puis vous cacher qu'une ſécurité ſi cruelle & ſi téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaiſir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légére & dédaigneuſe facon de juger un homme alors ſi univerſellement eſtimé, perſonne ne l'eût pu croire, & ſi le public regardoit de ſang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange perſuaſion, il ſeroit étonné lui-même de voir les ſentiers tortueux & ténébreux par leſquels on l'a conduit inſenſiblement juſques-là ſans qu'il s'en ſoit apperçu.

Vous dites que les précautions preſcrites par le bon ſens & l'équité avec les hommes ordinaires ſont ſuperflues avec un pareil monſtre, qu'ayant foulé aux pieds toute juſtice & toute humanité, il eſt indigne qu'on s'aſſujettiſſe en ſa faveur aux regles qu'elles inſpirent, que la multitude & l'énormité de ſes crimes eſt telle que la conviction de chacun en particulier entraî-

neroit dans des diſcuſſions immenſes que l'évidence de tous rend ſuperflues.

Quoi! parce que vous me forgez un monſtre tel qu'il n'en exiſta jamais, vous voulez vous diſpenſer de la preuve qui met le ſceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'abſurdité d'un fait lui ſervît de preuve, & qu'il ſuffit pour en établir la vérité de montrer qu'il eſt incroyable? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'impoſture, ſi pour avoir droit de juger définitivement un homme à ſon inſçu & en ſe cachant de lui, il ſuffit de multiplier, de charger les accuſations, de les rendre noires juſqu'à faire horreur, en ſorte que moins elles ſeront vraiſemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne ſoit capable de cent; mais ce que je ſais mieux encore, c'eſt qu'un homme accuſé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entaſſer les accuſations n'eſt pas convaincre, & n'en ſauroit diſpenſer. La même raiſon qui ſelon vous rend ſa conviction ſuperflue, en eſt une de plus ſelon moi pour la rendre indiſpenſable. Pour ſauver l'embar-

ras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes; c'eſt celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres ſans preuves; mais jamais l'accuſation de cent mille autres ne ſuppléera dans mon eſprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raiſon : mais prenez mieux ma penſée & celle de nos Meſſieurs. Ce n'eſt pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à ſon caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, ſuivi, examiné avec le plus de ſoin s'accordent ſur cet article, & le reconnoiſſent unanimement pour être, comme diſoit très-bien ſon vertueux patron Monſieur Hume, la honte de l'eſpece humaine & un monſtre de méchanceté. L'exacte & réguliere diſcuſſion des faits devient ſuperflue quand il n'en réſulte que ce qu'on ſait déjà ſans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il

n'en ſeroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans ſon cœur. Je ne vois rien là que de juſte. L'horreur & l'averſion des hommes eſt due au méchant qu'ils laiſſent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette diſtinction nouvelle. Pour le juger par ſon caractere indépendamment des faits, il faudroit que je compriſſe comment indépendamment de ces mêmes faits on a ſi ſubitement & ſi ſurement reconnu ce caractere. Quand je ſonge que ce monſtre a vécu quarante ans généralement eſtimé & bien voulu, ſans qu'on ſe ſoit douté de ſon mauvais naturel, ſans que perſonne ait eu le moindre ſoupçon de ſes crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choſes ont pu devenir ſi évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pû l'être ſans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même perſonne, elle a dû

nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle, que jadis on le jugeoit équitablement & sans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec passion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens, si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-tems abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences &

n'y regardoient pas de ſi près. Mais depuis qu'on s'eſt mis à l'épier avec plus de ſoin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout ſon faſte moral a diſparu, ſon affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'eſtimoient parce qu'ils étoient ſes dupes, rougiſſent aujourd'hui de leur ancienne bêtiſe, & ne comprennent pas comment d'auſſi groſſiers artifices ont pu les abuſer ſi long-tems. On voit avec la derniere clarté que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illuſion s'eſt diſſipée, il eſt le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà dequoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur ſur ſon compte, & qu'on n'y ſoit plus aujourd'hui, c'eſt ce qui ne me paroît pas auſſi clair qu'à vous. Il eſt plus difficile que vous ne ſemblez le croire de voir exactement tel qu'il eſt un homme dont on a d'avance une opinion décidée ſoit en bien ſoit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'eſt formée de lui. Chacun voit & admet

tout ce qui confirme ſon jugement, rejette ou explique à ſa mode tout ce qui le contrarie. Tous ſes mouvemens, ſes regards, ſes geſtes ſont interprétés ſelon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choſes que mille autres diſent ou font, & qu'on dit ou fait ſoi-même indifféremment, prennent un ſens myſtérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'eſt le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout ſelon le préjugé qu'on a, & l'on ne ſe conſole de l'erreur où l'on penſe avoir été, qu'en ſe perſuadant que c'eſt faute d'attention non de pénétration qu'on y eſt tombé. Tout cela eſt ſi vrai, que ſi deux hommes ont d'un troiſieme des opinions oppoſées, cette même oppoſition régnera dans les obſervations qu'ils feront ſur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations ſubtiles, prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux differemment af-

fectés nous fait des impreſſions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuſer encore en concluant qu'on ſe trompoit autrefois tandis que c'eſt peut-être aujourd'hui qu'on ſe trompe. Tout ceci ſeroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que ſeroit-ce ſi le preſtige des paſſions s'y joignoit encore ? ſi de charitables interpretes toujours alertes alloient ſans ceſſe au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ſes propres obſervations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoiſonner ? On ſait à quel point la haine faſcine les yeux. Qui eſt-ce qui ſait voir des vertus dans l'objet de ſon averſion, qui eſt-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à ſe juſtifier ſes propres ſentimens ; c'eſt encore une diſpoſition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïſſable ce qu'on hait, & s'il eſt vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'eſt bien plus encore que l'homme paſſionné voit ce qu'il deſire. La différence eſt donc ici que voyant jadis J. J. ſans intérêt, on le jugeoit ſans partialité, & qu'aujourd'hui la

prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raiſon doit-il donner plus d'autorité ?

S'il eſt impoſſible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoiſſance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence réſulte de la méthode qu'on a priſe pour juger J. J. ; ſi l'on a évité à deſſein les vrais moyens de porter ſur ſon compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'enſuit que ſa condamnation ſi hautement, ſi fiérement prononcée eſt non-ſeulement arrogante & téméraire, mais violemment ſuſpecte de la plus noire iniquité ; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandeſtinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puiſque la grace d'un criminel n'eſt que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainſi la clémence dont vos Meſſieurs ſe vantent à ſon égard, quand même ils uſeroient envers lui d'une bienfaiſance réelle, eſt trompeuſe & fauſſe, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mé-

rité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grace & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. Traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant? S'il se pouvoit

que nous euſſions à ſubir vous ou moi le dernier ſupplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la paſſer ainſi ? Non ſans doute ; il n'y a point de tourment, point de ſupplice que nous ne préféraſſions à celui-là, & la plus douloureuſe fin de nos maux nous paroîtroit deſirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoiſſes. Eh ! quelle idée ont donc vos Meſſieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un ſupplice ? Non, non, quoiqu'ils en puiſſent dire, ce n'eſt point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en penſe pas ainſi ; puiſqu'au milieu de tout ſon opprobre, il ne laiſſe pas de vivre & de ſe porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des ſentimens d'un ſcélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à ſa place. L'infamie n'eſt douloureuſe qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles, inſenſibles à la honte y ſont dans leur élément. Le

mépris n'affecte gueres celui qui s'en ſent digne : c'eſt un jugement auquel ſon propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité ſtoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté ſur celui qui les endure. Ainſi ce n'eſt pas ſur ce ſang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'eſt par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le ſang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable diſſimulation, la profonde hypocriſie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection preſque incroyable dont vous faites ici ſon élément naturel. Comment, Monſieur, un homme ſi haut, ſi fier, ſi orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, ſelon vous, ſe contenir & garder quarante ans le ſilence pour étonner l'Europe de la vigueur de ſa plume ; un homme qui met à un ſi haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout ſacrifié à une fauſſe affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de ſa gloire, éblouir

tous ſes contemporains de l'éclat de ſes talens & de ſes vertus, fouler à ſes pieds tous les préjugés, braver toutes les puiſſances, & ſe faire admirer par ſon intrépidité. Ce même homme à préſent inſenſible à tant d'indignités, s'abreuve à longs-traits d'ignominie & ſe repoſe mollement dans la fange comme dans ſon élément naturel! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute inſenſibilité peut exiſter dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'aſyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il eſt poſſible, il faut les ſentir injuſtes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de ſon cœur inacceſſible à l'opprobre. Alors on peut ſe conſoler de l'erreur ou de l'injuſtice des hommes: car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne ſont pas pour celui qui les reçoit, & dans le ſecond ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il eſt vil & qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils

& méchans eux-mêmes ils haïſſent ceux qui ne le ſont pas.

Mais la force qu'une ame ſaine emploie à ſupporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font eſſuyer. On auroit tort de leur tenir compte des reſſources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à ſa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire ſonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux ſyſtême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un raffinement de cruauté pour accabler un infortuné de miſeres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de généroſité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'eſt pas pénétré de reconnoiſſance des ſoins qu'on prend pour l'accabler & le livrer ſans aucune défenſe aux lâches aſſaſſins qui le poignardent ſans riſque, en ſe cachant à ſes regards.

Voilà donc en quoi conſiſte cette grace prétendue dont vos Meſſieurs font tant de bruit. Cette grace n'en ſeroit pas une, même pour un coupa-

ble, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en ſoit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de réſiſtance & d'effrayantes menaces, eſt venu fiérement à Paris provoquer par ſa préſence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoiſſant parfaitement ſon innocence ; qu'elle en ſoit une pour cet homme dédaigneux qui cache ſi peu ſon mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obſédent & tiennent ſa deſtinée en leurs mains ; voilà, Monſieur, ce que je ne comprendrai jamais ; & quand il ſeroit tel qu'ils le diſent, encore falloit-il ſavoir de lui s'il conſentoit à conſerver ſa vie & ſa liberté à cet indigne prix ; car une grace ainſi que tout autre don n'eſt légitime qu'avec le conſentement, du moins préſumé, de celui qui la reçoit, & je vous demande ſi la conduite & les diſcours de J. J. laiſſent préſumer de lui ce conſentement. Or tout don fait par force n'eſt pas un don, c'eſt un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'eſt indignement abuſer du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus

cruel que le châtiment. Je ſuppoſe ici l'accuſé coupable ; que ſeroit cette grace ſi je le ſuppoſois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il eſt coupable, on en eſt certain puiſqu'il eſt méchant. Voyez comment vous me ballotez ! Vous m'avez ci-devant donné ſes crimes pour preuve de ſa méchanceté, & vous me donnez à préſent ſa méchanceté pour preuve de ſes crimes. C'eſt par les faits qu'on a découvert ſon caractere, & vous m'alléguez ſon caractere pour éluder la réguliere diſcuſſion des faits. Un tel monſtre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on reſpecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas beſoin d'entendre un ſcélérat auſſi déteſtable, ſes œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monſtre que vous m'avez peint ne mérite, s'il exiſte, aucune des précautions établies autant pour la ſureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien conſtater ſon exiſtence, pour s'aſſurer parfaitement que ce que vous appellez ſes œuvres ſont bien ſes œuvres.

C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'eſt préciſément ce qu'ont oublié vos Meſſieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait ſouffrir ſeroit doux pour un coupable, il eſt affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le ſouffre, eſt donc un ſophiſme auſſi cruel qu'inſenſé. Convenez de plus, que ce monſtre, tel qu'il leur a plû de nous le forger, eſt un perſonnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confuſément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre, leur diſproportion, leur incompatibilité ne ſauroient former un ſeul tout, & l'extravagance de cet aſſemblage, qui ſeule eſt une raiſon d'en nier l'exiſtence, en eſt une pour vous de l'admettre ſans daigner la conſtater. Cet homme eſt trop coupable pour mériter d'être entendu; il eſt trop hors de la nature pour qu'on puiſſe douter qu'il exiſte. Que penſez-vous de ce raiſonnement? C'eſt pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Meſſieurs.

Vous m'aſſurez que c'eſt par leur

grande bonté, par leur exceſſive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de ſe voir démaſqué. Mais une pareille généroſité reſſemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me ſemble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juſte & ſévere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'eſt une trop bizarre bienveillance que celle qui faiſant porter à ſon malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la deriſion, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de ſa deſtinée ſont telles que non-ſeulement, graces au Ciel je m'en ſens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monſtre qui fait horreur? Comment peut-on ſe pénétrer d'une pitié ſi tendre pour un être auſſi malfaiſant, auſſi cruel, auſſi ſanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de ſollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de ſa furie, & de peur de le chagri-

ner, lui aider preſque à faire du monde un vaſte tombeau? .... Comment Monſieur, un traître, un voleur, un empoiſonneur, un aſſaſſin! ..... J'ignore s'il peut exiſter un ſentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel ſentiment me paroîtroit un goût puniſſable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que ſon ſemblable qui le puiſſe aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce ſeroit, quoique vous en puiſſiez dire, une vertu de l'épargner, ſi dans cet acte de clémence on ſe propoſoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à ſuivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la queſtion, & ce n'eſt pas-là ce que vous diſiez ci-devant: mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Suppoſons que le premier qui a découvert les crimes de ce miſérable & ſon caractere affreux ſe ſoit cru obligé, comme il l'étoit ſans contredit, non-

ſeulement à le démaſquer aux yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant ſon reſpect pour d'anciennes liaiſons ne lui ait pas permis de vouloir être l'inſtrument de ſa perte, n'a-t-il pas dû, cela poſé, ſe conduire exactement comme il l'a fait, mettre à ſa dénonciation la condition de la grace du ſcélérat, & le ménager tellement en le démaſquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conſervât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre ſuppoſition renferme des choſes contradictoires ſur leſquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette ſuppoſition même je me ſerois conduit & vous auſſi, j'en ſuis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le ſcélérat ſans me montrer & le confondre, vu ſur-tout les liaiſons antérieures que vous ſuppoſez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accuſateur de prévenir préalablement le coupable de ce que ſon devoir l'obligeoit à faire à ſon

égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne penſez pas là-deſſus comme J. J.

C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ſes maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui ne ſe fait ſcrupule de rien, ne s'en faſſe aucun de la trahiſon : mais il le ſeroit fort que d'honnêtes-gens ſe cruſſent autoriſés par ſon exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en ſuivant avec lui ſes propres maximes, pour l'empêcher d'en abuſer ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ſes propres maximes ! Y penſez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! ſi l'on peut, ſi l'on doit ſuivre avec les gens leurs propres ma-

ximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoiſonner les empoiſonneurs, aſſaſſiner les aſſaſſins, être ſcélérat à l'envi avec ceux qui le ſont, & ſi l'on n'eſt plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens, ce devoir ne mettra perſonne en grands frais de vertu dans le ſiecle où nous ſommes. Il eſt digne du ſcélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahiſon; mais je ſuis fâché pour vos Meſſieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu ſuivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reſte, je ne me ſouviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte ſi contraire à tous les autres?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand eſt-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où eſt-ce qu'il l'a fait imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eſt une eſpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & preſque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Meſſieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choſes qu'ils ajuſtent enſuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers eſt-il employé dans cette piece ? Eſt-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇOIS.

Non ; c'eſt une jeune fille qui ſe croyant trahie par ſon amant, le dit dans

dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé ? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement ? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même ? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne ? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les tems, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne varient point ; & je ne

puis penſer que celui qui ne ſe croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le ſoit jamais avec qui que ce ſoit.

Mais ſans inſiſter ſur ce point davantage, allons plus loin. Paſſons au dénonciateur d'être un lâche & un traître ſans néanmoins être un impoſteur, & aux juges d'être menteurs & diſſimulés ſans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder ſeroit auſſi juſte & permiſe qu'elle eſt inſidieuſe & perfide, quelle en ſeroit l'utilité dans cette occaſion pour la fin que vous alléguez? Où donc eſt la néceſſité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui ſeul, avec tant de machines & d'artifices, ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus ſure, la plus juſte, la plus raiſonnable & la plus naturelle de s'aſſurer de lui, ſans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui ſe voit confondu? C'eſt la punition qui naît le mieux de la choſe, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les

ſuretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui ſeule prévient deux grands ſcandales, ſavoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Meſſieurs alléguent néanmoins pour raiſon de leurs procédés frauduleux le ſoin d'éviter le ſcandale. Mais ſi le ſcandale conſiſte eſſentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulgant parmi tout le reſte des hommes qui n'en ſavoient rien. L'air de myſtere & de réſerve qu'on met à cette publication ne ſert qu'à l'accélérer. Sans doute le public eſt toujours fidelle aux ſecrets qu'on lui confie; ils ne ſortent jamais de ſon ſein. Mais il eſt riſible qu'en diſant ce ſecret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-ſoigneuſement au ſeul qui, s'il eſt coupable, le ſait néceſſairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le ſcandale, & faire de ce badin myſtere un acte de bienfaiſance & de généroſité. Pour moi, avec une ſi tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choiſi de le confondre ſans le diffamer, plutôt que de le diffamer ſans le confondre, & il faut

certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raiſons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Suppoſons qu'au lieu d'aller creuſant ſous ſes pas tous ces tortueux ſouterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du ſcandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laiſſer tranquillement continuer & conſommer ſes crimes en ſe contentant de les voir & de les compter ſans en empêcher aucun ; ſuppoſons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on ſe fût ouvertement & directement adreſſé à lui-même & à lui ſeul, qu'en lui préſentant en face ſon accuſateur armé de toutes ſes preuves, on lui eût dit: " miſéra-
„ ble qui fais l'honnête homme & qui
„ n'es qu'un ſcélérat, te voilà dé-
„ maſqué, te voilà connu ; voilà tes
„ faits, en voilà les preuves, qu'as tu
„ à répondre „ ? Il eût nié, direz-vous, & qu'importe? Que font les négations contre les démonſtrations? Il fût reſté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant ſon

dénonciateur : " remercie cet homme
„ généreux que ſa conſcience a forcé
„ de t'accuſer & que ſa bonté porte
„ à te protéger. Par ſon interceſſion
„ l'on veut bien te laiſſer vivre & te
„ laiſſer libre ; tu ne ſeras même dé-
„ maſqué aux yeux du public qu'au-
„ tant que ta conduite rendra ce ſoin
„ néceſſaire pour prévenir la conti-
„ nuation de tes forfaits. Songe que
„ des yeux perçans ſont ſans ceſſe
„ ouverts ſur toi, que le glaive puniſ-
„ ſeur pend ſur ta tête, & qu'à ton
„ premier crime tu ne lui peux échap-
„ per „. Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple, plus ſure & plus droite pour allier à ſon égard la juſtice, la prudence & la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainſi l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement, ou ſelon vous ſi bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge ; ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe

tenir ſans ceſſe enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumiere du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double ſcandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime auſſi funeſte qu'inſenſée que vos Meſſieurs ſemblent vouloir établir par ſon exemple, ſavoir que pourvu qu'on ait de l'eſprit & qu'on faſſe de beaux livres, on peut ſe livrer à toutes ſortes de crimes impunément.

Voilà le ſeul vrai parti qu'on avoit à prendre ſi l'on vouloit abſolument ménager un pareil miſérable. Mais pour moi je vous déclare que je ſuis auſſi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laiſſer libre nonobſtant le péril, je ne dis pas un monſtre affreux tel qu'on nous le repréſente, mais un malfaiteur tel qu'il ſoit. Je ne trouve dans cette eſpece de grace ni raiſon, ni humanité, ni ſûreté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont ſe vantent vos Meſſieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chaſſer ſucceſſivement de tous les

asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sureté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il de-

manda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raiſon de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus ſolitaires retraites, chaſſé ſucceſſivement du ſein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer ſans ceſſe avec des peines & des dépenſes exceſſives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un aſyle ſans plus ſavoir où, & sûr d'avance de n'être laiſſé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il deſirât de finir ſes malheureux jours dans une paiſible captivité, plutôt que de ſe voir dans ſa vieilleſſe pourſuivi, chaſſé, balloté ſans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poſer ſa tête & d'un aſyle où il pût reſpirer, juſqu'à ce qu'à force de courſes & de dépenſes on l'eût réduit à périr de miſere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ſes perſécuteurs ardens à en venir là pour le raſſaſier enfin d'ignominie à leur aiſe. Pourquoi n'a-t-

on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile qu'il proposoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur ? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desirée ? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui ? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont son séjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet ? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preu-

ves que celles qui ſuffiſent pour les plus completes démonſtrations, & c'eſt préciſément ces mémes choſes abſurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus néceſſaire, & qui met le ſceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aiſe un être tel qu'il n'en exiſta jamais, un monſtre hors de la nature, hors de la vraiſemblance, hors de la poſſibilité, & formé de parties inalliables, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ſes crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laiſſé de déguiſer ſi bien depuis ſa naiſſance juſqu'au déclin de ſes ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ſes malheurs il étouffe ou contient ſi bien qu'on n'en voit pas le moindre ſigne. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui paſſoit ſa vie à aller eſcroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans

qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même perſonnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu eſtimé, bien voulu de tout le monde, l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant que l'amour de la vertu & le zele de la vérité ſont l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur, ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois ſi fiers, ſi touchans, ſi modeſtes ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignomie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation, de ſa perſonne & de toute ſa deſtinée

comme des modeles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur & de bienfaisance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus dépriſé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de misere en misere, & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en se voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit, l'environner de souterrains & de piéges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais savoir la raison de rien, apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune ex-

plication, trouver, ſaiſir aucun agreſſeur, & qu'à chaque inſtant atteint des plus cruelles morſures, il ſentit dans ceux qui l'entourent la flexibilité des ſerpens auſſi bien que leur venin.

Vous avez fondé le ſyſtême qu'on ſuit à ſon égard ſur des devoirs dont je n'ai nulle idée, ſur des vertus qui me font horreur, ſur des principes qui renverſent dans mon eſprit tous ceux de la juſtice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par ſe mettre chacun un bon maſque bien attaché, qui s'arment de fer juſqu'aux dents, qui ſurprennent enſuite leur ennemi, le ſaiſiſſent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puiſſe remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & paſſent enfin leur noble vie à le maſſacrer doucement, de peur que mourant de ſes bleſſures il ne ceſſe trop tôt de les ſentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monſieur, votre équité, votre droiture, & ſentez en votre conſcience quelle ſorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en

conviens, autant que cela ſe pouvoit par la méthode que vous avez ſuivie, que l'homme ainſi terraſſé eſt un monſtre abominable; mais quand cela ſeroit auſſi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à ſon égard, ſeroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves ſont d'une grande force; mais il eſt faux que cette force aille pour moi juſqu'à l'évidence, puiſqu'en fait de délits & de crimes, cette évidence dépend eſſentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de ſoin pour qu'il n'y ait pas à cette omiſſion, quelque puiſſant motif qu'on nous cache & qu'il importeroit de ſavoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, ſi je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans ſelon moi.

Le premier eſt dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le miniſtere public: mais pour que des particuliers &

qui pis eſt des amis aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenſes, aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à raſſembler tant de preuves, à leur donner tant de force ſans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque paſſion bien vive qui, tant qu'ils s'obſtineront à la cacher me rendra ſuſpect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'eſt qu'elles prouvent trop, c'eſt qu'elles prouvent des choſes qui naturellement ne ſauroient exiſter. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous ſavez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'abſurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon eſprit d'acquieſcer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde à ce que vous m'aſſurez, trouve ſi claires, ne ſont à mes yeux gueres moins abſurdes & ont le ridicule de plus. Vos Meſſieurs ſemblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de perſuader en affirmant, la facilité de

faire tout croire les ont ſéduits. Aveuglés par leur paſſion, ils ont entaſſé faits ſur faits, crimes ſur crimes ſans précaution, ſans meſure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand ſoin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre ſous peine de tout rejetter. Il a donc fallu chercher mille ſubtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit ſous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puiſſe faire imaginer.

Un troiſieme défaut de ces invincibles preuves eſt dans la maniere de les adminiſtrer avec tant de myſtere & de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainſi les ténebres & ne marche pas ſi timidement. C'eſt une maxime en juriſprudence (*) qu'on préſume le dol dans celui qui ſuit au lieu de la droite route des voies obliques & clandeſtines. C'en eſt

(*) Dolus præſumitur in eo qui recta via non incedit, ſed per anfractus & diverticula. *Mevoch. in Præſump.*

une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ſes preuves eſt préſumé ſoutenir une mauvaiſe cauſe. Ces deux maximes conviennent ſi bien au ſyſtême de vos Meſſieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui ſi je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accuſé en ſon abſence n'eſt jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en ſe cachant ſi ſoigneuſement de lui prouve plus contre l'accuſateur que contre l'accuſé, & par cela ſeul l'accuſation revêtue de toutes ſes preuves clandeſtines doit être préſumée une impoſture.

Enfin le grand vice de tout ce ſyſtême eſt que fondé ſur le menſonge ou ſur la vérité le ſuccès n'en ſeroit pas moins aſſuré d'une façon que de l'autre. Suppoſez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, iſolé, trompé, trahi, ſeul ſur la terre, entouré d'ennemis puiſſans, ruſés, maſqués, implacables, qui ſans obſtacle de la part de perſonne dreſ-

(†) Judicium ſubterfugiens & probationes occultans malam cauſam fovere præſumitur. *Ibid.*

ſent à loiſir leurs machines autour de lui ; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, préciſément parce qu'il prouve trop.

Monſieur, quand les Géometres marchant de démonſtration en démonſtration parviennent à quelque abſurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent ſur leurs pas, &, sûrs qu'il s'eſt gliſſé dans leurs principes ou dans leurs raiſonnemens quelque paralogiſme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laiſſant là leur démonſtration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'abſurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues abſurdités vous tombez dans une autre, ſinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous juſtifiez un ſeul homme dont la con-

damnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout eſt d'accord, tout le public, tout le monde ſans exception a donné ſon aſſentiment au plan qui vous paroît ſi répréhenſible; tout ſe prête avec zele à ſon exécution : perſonne ne l'a déſapprouvé, perſonne n'a commis la moindre indiſcrétion qui pût le faire échouer, perſonne n'a donné le moindre indice, la moindre lumiere à l'accuſé qui pût le mettre en état de ſe défendre; il n'a pu tirer d'aucune bouche un ſeul mot d'éclairciſſement ſur les charges atroces dont on l'accable à l'envi; tout s'empreſſe à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne ſait à quoi chacun ſe livre avec plus d'ardeur de le diffamer abſent ou de le perſifler préſent. Il faudroit donc conclure de vos raiſonnemens qu'il ne ſe trouve pas dans toute la génération préſente un ſeul honnête homme, pas un ſeul ami de la vérité. Admettez-vous cette conſéquence?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaiſe! Si j'étois tenté de

l'admettre, ce ne ſeroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la ſincere équité. Mais je connois auſſi ce que peuvent ſur les meilleurs cœurs les préjugés & les paſſions & combien leurs illuſions ſont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît ſolide & forte. Elle s'eſt préſentée à mon eſprit long-tems avant que vous me la fiſſiez; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à réſoudre, & vous doit embarraſſer du moins autant que moi: car enfin ſi le public n'eſt pas tout compoſé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un ſeul homme, il eſt encore moins compoſé ſans exception d'hommes bienfaiſans, généreux, francs de jalouſie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices ſont-ils donc tellement éteints ſur la terre, qu'il n'en reſte pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu? C'eſt pourtant ce qu'il faudroit admettre ſi ce ſyſtême de ſecret & de ténebres qu'on ſuit ſi fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaiſance & de charité. Laiſſons à part vos Meſſieurs qui ſont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour

lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils déteſtent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on sait de lui? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsédent, leur dire insolemment: *Parlez haut, traîtres que vous êtes; me voilà. Qu'avez-vous à dire?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime gé-

néralement tous ſes ennemis, ſans qu'un ſeul démente un moment cette univerſelle manſuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'eſt pas trop aimante, ce concours de patience & de généroſité eſt du moins auſſi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la ſuppoſition.

La ſolution de ces difficultés doit ſe chercher, ſelon moi, dans quelque intermédiaire qui ne ſuppoſe dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque diſpoſition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement diſpoſés à cette fin. Mais en attendant que mes propres obſervations me fourniſſent là-deſſus quelque explication raiſonnable, permettez-moi de vous faire une queſtion qui s'y rapporte. Suppoſant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'ame infernale & le monſtre que vous voyez en lui, ſe trouvât au contraire un homme ſimple, ſenſible & bon, que ſon innocence univerſellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant

d'indignité vous forçât de lui rendre votre eſtime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en sûr. Je ſens qu'en l'eſtimant & lui rendant juſtice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ſes crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injuſtice envers lui. Je me reproche cette diſpoſition, j'en rougis ; mais je la ſens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en temps & lieu ; il me ſuffit pour le moment de vous y laiſſer réfléchir. Au reſte, conſolez-vous de cette diſpoſition qui n'eſt qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous eſt commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence

que vous ſerez le ſeul peut-être qui ait le courage & la franchiſe de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai beſoin d'éclairciſſemens & d'obſervations faites par moi-même. Alors ſeulement je pourrai vous propoſer ma penſée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'eſt à quoi je ſuis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah! vous voilà donc enfin revenu à ma propoſition que vous avez ſi dédaigneuſement rejettée? Vous voilà donc diſpoſé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une diſtance trop courte à votre gré?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher? Non, jamais du ſcélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à ſa place. Que j'aille chercher un ſcélérat déteſtable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'eſt une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais

mais que dans le doute ſi ce prétendu ſcélérat n'eſt point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en penſe, c'eſt un des plus beaux devoirs que ſe puiſſe impoſer un cœur juſte, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'eſtime & de contentement de moi-même, que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif oppoſé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conſerver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiſer cet ours preſque inabordable? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en ſi grande averſion. Encore ſera-ce un bonheur ſi elles vous réuſſiſſent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent ſans meſure & ſans ſcrupule, & à qui elles n'attirent de ſa part que des bruſqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Eſt-ce à tort? Parlons franchement.

Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere il ſeroit par cela ſeul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du ſyſtême qu'on ſuit avec lui, je ſuis peu ſurpris qu'il repouſſe avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accuſent bien à tort d'être défiant; car la défiance ſuppoſe du doute, & il n'en ſauroit avoir à leur égard : & que peut-il penſer de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il eſt regardé dans le monde & qui ne peut échapper au ſien, il doit pénétrer aiſément les motifs dans l'empreſſement qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur deſſein n'eſt ni de ſe lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais ſeulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni beſoin ni deſſein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cautéleuſes de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche ſeroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous ſera moins aiſé, peut-être,

que vous ne penſez, de vous faire diſtinguer de ceux qui l'abordent à mauvaiſe intention. Vous n'avez point la reſſource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous ſavez de ſes œuvres criminelles & de ſon caractere atroce. C'eſt un ſecret inviolable qui près de lui doit reſter à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réſerve, il l'imitera, & par cela ſeul, ſe tenant en garde contre vous, il ne ſe laiſſera voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il eſt en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me ſuppoſer ſeul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui ſans lui inſpirer plus de confiance l'ont vu tous, & ſi clairement à ce qu'ils vous diſent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il eſt ſi facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré ſa défiance & ſon hypocriſie, malgré ſes efforts pour ſe cacher, pourquoi, plein du deſir de l'apprécier, ſerai-je le ſeul à n'y pouvoir parvenir,

ſur-tout avec une diſpoſition ſi favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Eſt-il étonnant que l'ayant ſi décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonſpect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il eſt.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'avez-vous pas auſſi vos idées? Vous le deſirez innocent, j'en ſuis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le ſens contraire: vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas eſt fort différent. Oui, je le deſire innocent, & de tout mon cœur; ſans doute je ſerois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche: mais ce ſeroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y ſeroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Meſſieurs ne ſont pas dans des diſpoſitions ſi favorables à la

vérité. Je vois que leur projet eſt une ancienne & grande entrepriſe qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert rejailliroit ſur eux toute entiere, & ils ne ſeroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainſi ſoit pour la ſureté de leurs perſonnes, ſoit pour le repos de leurs conſciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un ſcélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre choſe.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque ſolide réponſe aux preuves dont vous avez été ſi frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Suppoſons que vous trouviez un honnête homme où la raiſon, le bon ſens, & tout le monde vous montrent un ſcélérat, que s'enſuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous ſeul eſt dépourvu de ſens? Laquelle de ces deux ſuppoſitions vous paroit la plus naturelle, & à laquelle enfin vous entiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas ſi néceſſaire qu'à vous. Il eſt une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'eſt de ſuppoſer une ligue dont l'objet eſt la diffamation de J. J. qu'elle a pris ſoin d'iſoler pour cet effet. Et que dis-je, ſuppoſer? Par quelque motif que cette ligue ſe ſoit formée, elle exiſte. Sur votre propre rapport elle ſembleroit univerſelle. Elle eſt du moins grande, puiſſante, nombreuſe; elle agit de concert & dans le plus profond ſecret pour tout ce qui n'y entre pas & ſurtout pour l'infortuné qui en eſt l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni ſecours, ni ami, ni appui, ni conſeil, ni lumieres; tout n'eſt autour de lui que piéges, menſonges, trahiſons, ténebres. Il eſt abſolument ſeul & n'a que lui ſeul pour reſſource, il ne doit attendre ni aide ni aſſiſtance de qui que ce ſoit ſur la terre. Une poſition ſi ſinguliere eſt unique depuis l'exiſtence du genre-humain. Pour juger ſainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui ſe rapporte à lui, les formes ordinaires ſur leſquelles s'établiſſent les

jugemens humains ne peuvent plus ſuffire. Il me faudroit, quand même l'accuſé pourroit parler & ſe défendre, des ſuretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoiſſances, les inſtrumens & les moyens néceſſaires pour pouvoir ſe juſtifier s'il eſt innocent. Car enfin, ſi, quoique fauſſement accuſé, il ignore toutes les trames dont il eſt enlacé, tous les pieges dont on l'entoure, ſi les ſeuls défenſeurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zele ſont choiſis pour le trahir, ſi les témoins qui pourroient dépoſer pour lui ſe taiſent, ſi ceux qui parlent ſont gagnés pour le charger, ſi l'on fabrique de fauſſes pieces pour le noircir, ſi l'on cache ou détruit celles qui le juſtifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*; ſa négation ſera ſans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en ſera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choſes, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laiſſe à l'accuſé tous les moyens poſſibles de ſe défendre,

de confondre les faux témoins, de manifeſter l'impoſture, & qu'on ne préſume pas cette odieuſe ligue de pluſieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue exiſte, rien n'eſt plus conſtant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela ſeul non-ſeulement tous les avantages qu'ont les accuſés pour leur défenſe ſont ôtés à celui-ci: mais les accuſateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même; il eſt pleinement à leur diſcrétion; maîtres abſolus d'établir les faits comme il leur plaît ſans avoir aucune contradiction à craindre, ils ſont ſeuls juges de la validité de leurs propres pieces; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis ne craignent rien de leurs menſonges: ils ſont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique; ils ſont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monſieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui ſous les chefs de la ligue, c'eſt-à-dire, depuis qu'elle s'eſt formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en eſt d'antérieurs, dequoi je doute,

je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & ſur-tout après avoir entendu les réponſes de l'accuſé.

Par exemple, pour juger de ſa conduite à Veniſe, je n'irai pas conſulter ſottement ce qu'on en dit, & ſi vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Veniſe, à la cour, chez les Miniſtres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoiſſance de cette affaire avant le miniſtere du Duc de C***., avant l'ambaſſade de l'Abbé de B***. à Veniſe & avant le voyage du Conſul Le B***. à Paris. Plus ce qu'on en a penſé depuis eſt différent de ce qu'on en penſoit alors, & mieux je rechercherai les cauſes d'un changement ſi tardif & ſi extraordinaire. De même pour me décider ſur ſes pillages en muſique, ce ne ſera ni à M. d'A***., ni à ſes ſuppôts, ni à tous vos Meſſieurs que je m'adreſſerai, mais je ferai rechercher ſur les lieux par des perſonnes non ſuſpectes, c'eſt-à-dire, qui ne ſoient pas de leur connoiſſance, s'il y a des preuves authentiques que

ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, dequoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne con-

tremine leurs ſourdes opérations ? A quel point ne pourroit-on point tromper le public ſi tous ceux qui le dirigent, ſoit par la force, ſoit par l'autorité, ſoit par l'opinion s'accordoient pour l'abuſer par de ſourdes menées dont il ſeroit hors d'état de pénétrer le ſecret ? Qui eſt-ce qui a déterminé juſqu'où des conjurés puiſſans, nombreux & bien unis, comme ils le ſont toujours pour le crime peuvent faſciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas ſe connoître ſe concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des impoſteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puiſſant intrigant ſe conduiront ſur le même plan, tiendront le même langage, préſenteront ſous le même aſpect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ſes ennemis. Que vos Meſſieurs au lieu d'être tels ſoient ſes amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiſſent ainſi que par bonté, par généroſité, par compaſſion pour lui, ſoit ; je n'entends point leur diſputer ici ces nouvelles vertus : mais il réſulte

toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raiſonnement que ſi-tôt qu'une ligue exiſte, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuſes pour s'aſſurer que cette ligue n'abuſe pas de l'avantage immenſe de ſe concerter, & par-là d'en impoſer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout ſe paſſe entre gens qui ſe prouvent entr'eux ſans réſiſtance & ſans contradiction ce qu'ils ſont bien aiſes de croire, que donnant enſuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils deſirent amener à leur ſentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indiſpenſable des réponſes de l'accuſé, on lui dérobe avec le plus grand ſoin la connoiſſance de l'accuſation, de l'accuſateur, des preuves & même de la ligue. C'eſt faire cent fois pis qu'à l'Inquiſition : car ſi l'on y force le prévenu de s'accuſer lui-même, du moins on ne refuſe pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il eſt accuſé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquiſition veut bien que l'accuſé ſe défende s'il

peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puiſſe.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez expoſés vous-même, doit vous faire ſentir comment le public ſans être dépourvu de bon ſens, mais ſéduit par mille preſtiges peut tomber dans une erreur involontaire & preſque excuſable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment auſſi avec un intérêt plus ſincere à ce même homme & plus de ſoin à l'étudier ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée

en cachette le forçoit de faire à l'inſtant le plongeon ? Suppoſons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reſte, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monſtre eſt un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenſer de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des inſenſés ? Le public, qui ne voit des choſes que l'apparence, trompé par elle eſt excuſable ; mais ceux qui ſe diſent plus ſages que lui en adoptant ſon erreur ne le ſont pas.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons que je vous expoſe, je me ſens digne, même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à perſonne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'exiſte point, ou n'eſt pas du moins où vous le voyez. La ſeule patrie de J. J. qui eſt la mienne ſuffiroit pour m'aſſurer qu'il n'eſt point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette eſpece ; ce n'eſt ni chez les Proteſtans ni dans les Républiques qu'ils ſont connus. Les crimes dont il eſt accuſé ſont des crimes d'eſclaves, qui n'approcheront ja-

mais des ames libres; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me perſuader ſeulement que Geneve a pu produire un empoiſonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroiſſent ne ſauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les inſtructions néceſſaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illuſoires & m'en impoſer par une fauſſe apparence de vérité, je vous avoue pourtant derechef que ſans me convaincre elles m'inquiétent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur réſiſter. Je deſirerois ſans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fuſſent fauſſes, & que l'homme dont elles me font un monſtre n'en fût pas un : mais je deſire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laiſſer ſéduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille ſituation (*) pour parve-

(*) Pour excuſer le public autant qu'il ſe peut, je ſuppoſe par-tout ſon erreur preſque

nir, s'il eſt poſſible, à démêler la vérité? C'eſt de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement ſur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. eſt tel que l'ont peint vos Meſſieurs, & s'il a été ſi aiſément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne ſerai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zele & de bonne foi, & un être auſſi méchant, auſſi difforme, auſſi depravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la réſolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les ſecrets deſirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la meſure

---

invincible; mais moi qui ſais dans ma conſcience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je ſuis ſûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juſte découvriroit l'impoſture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas poſſible que jamais le menſonge uſurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

de bon ſens & de jugement que je puis avoir reçue, ſans me rapporter ſur ce point à l'autorité de perſonne. Je pourrai me tromper ſans doute, parce que je ſuis homme ; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, ſi néanmoins il m'arrive, le conſolant témoignage que mes paſſions, ni ma volonté ne ſont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma réſolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme ; car, à ce que vous m'avez fait entendre, ſon accès n'eſt pas aiſé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les ſeuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens ſont, je le répete, de s'inſinuer à force d'adreſſe, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler ſans ceſſe, de lui parler avec tranſport de ſes talens, de ſes livres, & même de ſes vertus, car ici le menſonge & la fauſſeté ſont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* ſur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime aſſez bien dans un autre ſens l'idée des ſentimens

qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques ſi recherchées de nos Meſſieurs leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réuſſit pas, on ne ſe rebute point de ſon froid accueil, on compte pour rien ſes rebuffades; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte on y reſte juſqu'à ce qu'elle ſe rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans ſon repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré. S'il

(*) En m'écrivant c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens qui vous ſont dûs, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particuliere, avec autant d'eſtime que de reſpect*, &c. Ces Meſſieurs ſont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traîtreuſement.

oſoit vous en chaſſer de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il aſſaſſine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'aſſure, d'autre voie pour s'inſinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas beſoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ſes œuvres ; c'en eſt aſſez & même trop.

ROUSSEAU.

Que penſez-vous de ceux qui, tout auſſi décidés que vous ſur ſon compte, ne laiſſent pas de le fréquenter, de l'obſéder, & de vouloir s'introduire à toute force dans ſa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content

de la réponſe que j'ai déjà faite à cette queſtion.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois auſſi. J'ai donc mes raiſons pour y revenir. Preſque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les ſentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous ſeriez au déſeſpoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injuſtice, encore plus la trahiſon. Vous m'avez dit des choſes qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refuſiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refuſé de lire ſes livres ; je me raviſe ainſi que vous, & pour cauſe. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

FIN du premier Dialogue.

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monſieur, vous l'avez vu?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monſieur, vous l'avez lu?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus preſſé. Je vous ai laiſſé tout le tems de bien étudier notre homme. Je ſais que vous l'avez vu par vous même, & tout à votre aiſe. Ainſi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ſerez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penſer de cet étrange perſonnage?

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penſer n'eſt pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en penſe, c'eſt ce que je ferai volontiers, ſi cela vous ſuffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler ſelon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, ſelon moi, ce n'eſt pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin penſant comme tout le monde!

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être: car, toujours ſelon moi, c'eſt beaucoup moins encore un déteſtable ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin qu'eſt-ce donc? Car

vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais foible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractere moral. Le reste ne peut se dire en abrégé; car cet homme ne ressemble à nul autre que je connoisse; il demande une analyse à part & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyse, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'est au con-

traire votre J. J. qui eſt cet homme nouveau. Le mien eſt l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'euſſiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge de quarante ans. Juſques-là tous ceux qui l'ont connu, ſans en excepter vos Meſſieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'eſt ſi vous voulez un homme que je reſſuſcite, mais que je ne crée aſſurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuſer encore en cela, & de reſſuſciter ſeulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé ſur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit eſt qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant ſur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel ſans fournir la preuve que vous

vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous penſez qu'ils ſe trompoient autrefois ; moi je crois que c'eſt aujourd'hui qu'ils ſe trompent. Je ne vois point à votre opinion de raiſon ſolide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids ; c'eſt qu'alors il n'y avoit point de ligue, & qu'il en exiſte une aujourd'hui ; c'eſt qu'alors perſonne n'avoit intérêt à déguiſer la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oſeroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit ſavoir ſeroit un homme perdu, que pour faire ſa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir ſur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans ſa jeuneſſe ſont sûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant ſur ſon compte le langage qui convient à vos Meſſieurs. D'où je conclus que qui cherche en ſincérité de cœur la vérité doit remonter, pour *la* connoître, aux tems où perſonne n'avoit intérêt à la déguiſer. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis ſur cet homme font autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens

en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponſe, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de ſoutenir ici mon ſentiment, ni de vous le faire adopter, & je ſerai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le ſentiment contraire. Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'eſt ce que vous demandez, & c'eſt tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous ſaurez ſur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, ſur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre, & voici ſa réponſe.

LE FRANÇOIS.

Comment! Il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'inſtant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui eſt particulier! Voyons

donc cette lettre qui lui a fait faire un ſi grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'eſt pas bien recherchée ; comme vous allez voir.

Il lit.

" J'ai beſoin de vous voir, de vous
„ connoître, & ce beſoin eſt fondé
„ ſur l'amour de la juſtice & de la vé-
„ rité. On dit que vous rebutez les
„ nouveaux viſages. Je ne dirai pas ſi
„ vous avez tort ou raiſon : mais ſi vous
„ êtes l'homme de vos livres, ouvrez-
„ moi votre porte avec confiance ; je
„ vous en conjure pour moi ; je vous
„ le conſeille pour vous. Si vous ne
„ l'êtes pas, vous pouvez encore m'ad-
„ mettre ſans crainte ; je ne vous im-
„ porunerai pas long-tems „.

Réponſe.

" Vous êtes le premier que le motif
„ qui vous amene ait conduit ici : car
„ de tant de gens qui ont la curioſité
„ de me voir, pas un n'a celle de me
„ connoître ; tous croyent me connoi-

„ tre assez. Venez donc pour la rareté
„ du fait. Mais que me voulez-vous,
„ & pourquoi me parler de mes livres?
„ Si les ayant lus ils ont pu vous laiſ-
„ ſer en doute ſur les ſentimens de
„ l'Auteur, ne venez pas : en ce cas
„ je ne ſuis pas votre homme, car vous
„ ne ſauriez être le mien „.

La conformité de cette réponſe avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordaſſe, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui, ſi vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de reſſemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Criſpin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver ſur ſon viſage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertiſſois de me tenir en garde contre une premiere impreſſion ſi puiſſante toujours ſur moi, & de ſuſpendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inſpirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du

féroce ou doucereux aſpect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une phyſionomie ouverte & ſimple qui promettoit & inſpiroit de la confiance & de la ſenſibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette phyſionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent ſe plaignent de ſon air froid & de ſon accueil repouſſant, dont heureuſement ils ne s'embarraſſent gueres.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inſpirent. Mais ce n'eſt point-là ſon abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez eſt pour moi la preuve qu'il ne ſe contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fauſſeté ſur ſon viſage non plus que dans ſon cœur.

J. J. n'eſt aſſurément pas un bel homme. Il eſt petit & s'apetiſſe encore en baiſſant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents hor-

ribles ; ſes traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée ; ni le regard, ni le ſon de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne ſont du monſtre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ſes traits comme de ſes livres ?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très-bien enſemble & me paroîtroit aſſez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans ſa jeuneſſe lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je penſe que ſi ſous ſa phyſionomie la nature a caché l'ame d'un ſcélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends ; vous voilà livré en ſa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez ſi bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le ſeul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raiſonnable, eſt bien moins pour lui que contre ſes bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépenſe & de ſoin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au phyſique, on le connoîtra ſurement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-deſſous d'un de ces portraits :

Hommes ſavans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits ſi doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain ſoit tout nouveau; car il eſt aſſez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de ſix ans qu'il eſt fait;

l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante perſonnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le ſecret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette hiſtoire de portraits des ſingularités qui m'ont porté à la ſuivre, & j'y ai trouvé, ſurtout pour celui d'Angleterre, des circonſtances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Meſſieurs ſans oublier les Dames, devient, on ne ſait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ſes ſoins eſt de faire faire par Ramſay ſon ami particulier le portrait de ſon ami public J. J. Il deſiroit ce portrait auſſi ardemment qu'un amant bien épris deſire celui de ſa maîtreſſe. A force d'importunités il arrache le conſentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien ſombre, & là, pour le peindre aſſis, on le fait

tenir debout, courbé, appuyé d'une de ſes mains ſur une table bien baſſe, dans une attitude où ſes muſcles fortement tendus alterent les traits de ſon viſage. De toutes ces précautions devoit réſulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la reſſemblance ſi jamais vous voyez l'original. Pendant le ſéjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par-tout, ſans qu'il lui ait été poſſible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que ſon portrait d'Angleterre eſt annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & ſur-tout de reſſemblance. Il parvient enfin, non ſans peine, à le voir : il frémit, & dit ce qu'il en penſe. Tout le monde ſe moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la choſe la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puiſſe faire ſuſpecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les ſoins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à ſon ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Penſez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, ſur un pareil expoſé! J'avoue au contraire que ce fait ſeul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choſes; mais qui m'aſſurera qu'il eſt vrai?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queſtion préſente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auſſi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait ſoit difforme ou peu reſſemblant, c'eſt la choſe du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célebres, ſans que de ces groſſieres gravures on tire aucune conſéquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées ſont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiſtes diſtingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les prône pas

avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres ; on les laiſſe pourrir ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procede avec lui, méritent un examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins, (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puiſſans,

toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui diſpoſent de l'adminiſtration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroiſſent accidentels & fortuits ne ſont que de ſucceſſifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la ſuite a déjà ſa place dans le tableau, & ne doit avoir ſon effet qu'au moment marqué. Tout cela ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir ſous des noms différens. Selon vous c'eſt un ſyſtême de bienfaiſance envers un ſcélérat; ſelon lui c'eſt un complot d'impoſture contre un innocent; ſelon moi, c'eſt une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'exiſtence puiſque vous-même y êtes entré.

Il penſe que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de ſa diffamation, pour faciliter le ſuccés de cette entrepriſe alors difficile, on réſolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject, ridicule & mépriſable. Vos Meſſieurs, qui n'oublient rien,

n'oublierent pas ſa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire diſparoître la gravure qui avoit été faite ſur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après ſon départ pour l'Angleterre, ſur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la deſiroit; mais la figure en étoit hideuſe à tel point que pour ne pas ſe découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de ſupprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, & n'épargnant aucun ſoin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Meſſieurs, l'admiration de Paris & de Londres, juſqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original auſſi noir que la gravure, on en vint au ſecond article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on

avoit d'abord peint on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit eſcroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'eſt alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réſerve juſqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine baſſe & riſible de la figure répondit à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'eſt encore alors que parut un petit médaillon en plâtre ſur le coſtume de la gravure Angloiſe, mais dont on avoit eu ſoin de changer l'air terrible & fier en un ſouris traître & ſardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il eſt certain que depuis lors vos Meſſieurs ſe ſont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dériſion; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils diſent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on ſe tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on mépriſe.

Voilà l'idée que l'hiſtoire de ces différens portraits a fait naître à J. J.: mais toutes ces graduations préparées

de ſi loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits aſſez naturels d'une imagination frappée par tant de myſteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejetter à préſent ces idées, laiſſons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé juſqu'à lui, mais que de difficultés me reſtoient à vaincre dans la maniere dont je me propoſois de l'examiner ! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un ſeul; non qu'en effet ils ſoient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abuſois toujours. Donnant trop d'attention à leurs diſcours & pas aſſez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce ſiecle de philoſophie & de beaux diſcours me les faiſoit prendre pour autant de ſages & juger de leurs vertus par leurs ſentences. Que ſi quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils deſtinoient

à cette fin, lorſqu'ils montoient ſur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; ſans ſonger dans ma bêtiſe que ſouvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour maſquer dans le cours de leur vie un tiſſu de baſſeſſes & d'iniquités. Je voyois preſque tous ceux qui ſe piquent de fineſſe & de pénétration s'abuſer en ſens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le ſien. Je les voyois ſaiſir avidement en l'air un trait, un geſte, un mot inconſidéré, & l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur ſagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un ſens ſubtil qui n'exiſtoit ſouvent que dans leur eſprit. Eh quel eſt l'homme d'eſprit qui ne dit jamais de ſottiſe? Quel eſt l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhenſible que ſon cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un regiſtre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commiſes, & qu'on ſupprimât ſoigneuſement tout le reſte, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes, les geſtes les plus indifférens, les diſcours les plus ſenſés, tout dans un

obſervateur qui ſe paſſionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il ſe complaît; quand il détache chaque mot ou chaque fait de ſa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme ſi cruellement, ſi légérement, ſi univerſellement jugé. Sans m'arrêter à de vains diſcours qui peuvent tromper, ou à des ſignes paſſagers plus incertains encore, mais ſi commodes à la légéreté & à la malignité, je réſolus de l'étudier par ſes inclinations, ſes mœurs, ſes goûts, ſes penchans, ſes habitudes, de ſuivre les détails de ſa vie, le cours de ſon humeur, la pente de ſes affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit poſſible en dedans de lui-même, en un mot, de l'obſerver moins par des ſignes équivoques & rapides que par ſa conſtante maniere d'être; ſeule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme & des paſſions qu'il peut cacher au fond de ſon cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obſtacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je ſavois qu'irrité des perfides em-

preſſemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repouſſer tous les nouveaux venus; je ſavois qu'il jugeoit, & ce me ſemble avec aſſez de raiſon, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réſervé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces myſteres ne le diſpoſeroient pas à la familiarité dont j'avois beſoin pour mon deſſein. Je ne vis de remede à cela que de lui laiſſer voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le ſilence qui m'étoit impoſé, & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car ſi, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon deſſein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curioſité & commençoit par ſe mettre en garde, c'étoit dans mon eſprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de ſemblable, je fus auſſi touché que ſurpris non de l'accueil que cette idée m'attira de ſa part, car il n'y mit aucun empreſſement oſtenſible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans ſon cœur.

ſes regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des careſſes. Je le vis à ſon aiſe avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me diſtingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obſédoient, je compris qu'il n'avoit pas un inſtant pris le change ſur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'obſerver, ce deſſein commun dût donner à tous une allure aſſez ſemblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la diſtinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le ſeul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla ſans peine m'attira ſa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement diſtingué des autres par de plus affectueuſes démonſtrations & par un attendriſſement pouſſé juſqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui ſans réſerve & lui lire ſes confeſſions. Il lui permit même de l'arrêter dans ſa lecture pour

prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant preſque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec ſoin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuſer & ſe charger lui-même. Voilà comment ſe font les remarques de ces Meſſieurs. Et moi auſſi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des réſultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchiſe j'avois l'occaſion la plus rare & la plus ſûre de bien connoître un homme, qui eſt de l'étudier à loiſir dans ſa vie privée & vivant pour ainſi dire avec lui-même : car il ſe livra ſans réſerve & me rendit auſſi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans ſa retraite, mon premier ſoin fut de m'informer des raiſons qui l'y tenoient confiné. Je ſavois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la ſolitude : mais je ſavois auſſi que dans des ſociétés peu nombreuſes, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre

pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans ſa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il ſe gênoit autrefois parce qu'on ne le connoiſſoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à ſe contraindre, il ſe livre tout-à-fait à ſon horrible miſanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteſte; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans ſon cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroit pas auſſi clair qu'à vous, & ce diſcours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïſſent, mais non pas que c'eſt lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, ſe refuſer durement à leurs avances ? Comment donc expliquez-vous cela ?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite eſt un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il les fuit comme dans les ſables d'Afrique où ſont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres & les tigres cherchent les hommes ; s'enſuit-il de-là que les hommes ſont méchans, farouches, & que les tigres ſont ſociables & humains ? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laiſſent pas de le rechercher, il ne ferme point ſa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ſes anciennes connoiſſances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu ſe refuſer durement qu'à des avances tyranniques, inſolentes & malhonnêtes, qui décéloient clai-

rement l'intention de ceux qui les faiſoient. Cette maniere ouverte & généreuſe de repouſſer la perfidie & la trahiſon ne fut jamais l'allure des méchans. S'il reſſembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de ſe dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, &, leur rendant fourberie pour fourberie, trahiſon pour trahiſon, il ſe ſerviroit de leurs propres armes pour ſe défendre & ſe venger d'eux; mais loin qu'on l'ait jamais accuſé d'avoir tracaſſé dans les ſociétés où il a vécu, ni brouillé ſes amis entr'eux, ni deſſervi perſonne avec qui il fut en liaiſon, le ſeul reproche qu'aient pu lui faire ſes ſoi-diſans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, ſi-tôt que les trouvant faux & perfides il a ceſſé de les eſtimer.

Non, Monſieur, le vrai miſanthrope, ſi un être auſſi contradictoire pouvoit exiſter (1), ne fuiroit point dans la ſoli-

(1) Timon n'étoit point naturellement miſanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans ſon fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté: c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

tude ; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit ſeul ? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne ſont point dans les déſerts, ils ſont dans le monde. C'eſt-là qu'ils intriguent & travaillent pour ſatisfaire leur paſſion & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que ſoit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repouſſer ceux qui le pouſſent, pour écarter ceux qui ſont devant lui, pour fendre la preſſe & faire ſon chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de ſe tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds eſt donc un méchant, à votre compte, les autres plus forts, plus durs, plus ardens à percer ſont les bons ? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un diſcours publié par le Philoſophe D***. préciſément dans le tems que ſon ami J. J. s'étoit retiré dans la ſolitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui ſoit ſeul.* Juſqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des ſignes les moins équivoques d'une ame paiſible

paiſible & ſaine exempte d'ambition, d'envie, & de toutes les ardentes paſſions filles de l'amour-propre, qui naiſſent & fermentent dans la ſociété. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paiſible & doux, jadis ſi univerſellement admiré, tranſformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de Sages reſpectés & Deſcartes lui-même, changés dans un inſtant en autant de miſanthropes affreux & de ſcélérats. Le Philoſophe D***. étoit ſeul, peut-être, en écrivant cette ſentence, mais je doute qu'il eût été ſeul à la méditer, & il prit grand ſoin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours ſeul! il ne ſe feroit gueres de mal.

Je crois bien que des ſolitaires qui le ſont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils ſont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en eſt pas chargé comme eux. Mais les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains, hoſpitaliers, careſſans. Ce n'eſt pas parce qu'ils haïſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la

paix qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent alors délicieuſement, & cela ſe voit. Elle eſt pour eux ce qu'eſt le commerce des femmes pour ceux qui ne paſſent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y paſſent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profeſſion.

Je ne comprends pas comment un homme de bon ſens peut adopter un ſeul moment la ſentence du Philoſophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en eſt pas moins abſurde & fauſſe. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'eſt pas poſſible que le méchant aime à vivre ſeul & vis-à-vis de lui-même ? Il s'y ſentiroit en trop mauvaiſe compagnie, il y ſeroit trop mal à ſon aiſe, il ne s'y ſupporteroit pas long-tems, ou bien, ſa paſſion dominante y reſtant toujours oiſive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la ſociété qui l'a fait naître & où l'on eſt à chaque inſtant forcé de ſe comparer; il languit & meurt faute

d'aliment dans la ſolitude. *Quiconque ſe ſuffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce ſoit.* Cette maxime eſt moins éclatante, & moins arrogante, mais plus ſenſée & plus juſte que celle du Philoſophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager perſonne. Ne nous laiſſons pas éblouir par l'éclat ſententieux dont ſouvent l'erreur & le menſonge ſe couvrent : ce n'eſt pas la foule qui fait la ſociété, & c'eſt en vain que les corps ſe rapprochent lorſque les cœurs ſe repouſſent. L'homme vraiment ſociable eſt plus difficile en liaiſons qu'un autre, celles qui ne conſiſtent qu'en fauſſes apparences ne ſauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans ſans penſer à eux, que de les voir & les haïr ; il aime mieux fuir ſon ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre ſociété que celle des cœurs, n'ira pas chercher la ſienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penſer & ſe conduire avant la ligue dont il eſt l'objet ; jugez ſi maintenant qu'elle exiſte & qu'elle tend de toutes parts ſes piéges autour de lui, il doit trouver du plaiſir à vivre avec ſes perſécuteurs, à

ſe voir l'objet de leur dériſion, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides careſſes, à travers leſquelles ils font malignement percer l'air inſultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuſes. Le mépris, l'indignation, la colere ne ſauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des ſentimens ſi pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent ſa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en ſa faveur avant d'avoir appris ſur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des ſolitaires, cela peut être vrai de quelques hommes ſinguliers qui s'étoient fait de fauſſes idées de la ſageſſe: mais au moins ils donnoient des ſignes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philoſophes que vous citez ont illuſtré leur ſolitude, prouvent aſſez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuſe, & qu'ils n'y paſſoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'eſt à quoi, ce me ſemble, il n'y paſſa pas non plus uniquement le ſien. La lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, Héloïſe, Emile, le Contrat Social, les Eſſais ſur la Paix perpétuelle & ſur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins eſtimables qui n'ont point paru, ſont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun Philoſophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en ſi peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous ſavez ce que penſent ou ce que diſent nos Meſſieurs de ces livres; mais avez-vous oublié qu'ils ne ſont pas de lui, & que c'eſt vous-même qui me l'avez perſuadé?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus.

Mais ſi nous continuons à paſſer ainſi d'un ſujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de ſuite le fil de mes obſervations, avant de paſſer aux concluſions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner ſi nos liaiſons ne lui faiſoient rien changer dans ſa maniere de vivre; & j'eus bientôt toute la certitude poſſible que non-ſeulement il n'y changeoit rien pour moi; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choiſir, il avoit pu ſuivre en liberté ſon penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant ſe cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maiſons dans l'intention d'y reprendre ſes plus anciennes liaiſons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il ceſſa de faire des viſites, & reprenant dans la Capitale la vie ſolitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea ſon tems entre l'occupation journaliere

dont il s'étoit fait une reſſource, & les promenades champêtres dont il faiſoit ſon unique amuſement. Je lui demandai la raiſon de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération préſente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ſes ſoins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, eſpérant qu'au moins parmi ſes anciennes connoiſſances il ſe trouveroit quelqu'un moins diſſimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit beſoin pour percer cette obſcurité : qu'après bien des ſoins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahiſons, duplicité, menſonge, & que tous en s'empreſſant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroiſſoient ſi contens de ſa diffamation, y contribuoient de ſi bon cœur, lui faiſoient des careſſes ſi fardées, le louoient d'un ton ſi peu ſenſible à ſon cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec ſi peu d'eſtime & de conſidération, qu'ennuyé de ces démonſtrations moqueuſes & menſonge-

res, & indigné d'être ainſi le jouet de ſes prétendus amis, il ceſſa de les voir, ſe retira ſans leur cacher ſon dédain, & après avoir cherché long-tems ſans ſuccès un homme, éteignit ſa lanterne & ſe renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'eſt dans cet état de retraite abſolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifeſter à mes yeux ſon intérieur, en garde contre tout jugement précipité, réſolu de le juger non ſur quelques mots épars, ni ſur quelques circonſtances particulieres, mais ſur le concours de ſes diſcours, de ſes actions, de ſes habitudes, & ſur cette conſtante maniere d'être, qui ſeule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de ſuite, plus de perſévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la juſtice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes déciſions de l'amour-propre, n'en inſpire au commun des hommes. Il fallut, par conſéquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer ſur rien, juſqu'à

ce que j'euſſe aſſemblé des matériaux ſuffiſans pour fonder un jugement ſolide qui ne fût l'ouvrage ni de la paſſion ni du préjugé.

Je ne fus pas ſurpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à baſſeſſe d'ame ; elle pouvoit venir d'une cauſe toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne falloit pour en découvrir la cauſe, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raiſon ; ſi c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je ſus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la muſique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit ſérieuſement ou par jeu, & puis à ſavoir au juſte quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de ſoin. Il falloit connoître exactement ſes reſſources & l'état de ſa fortune, vérifier ce que vous m'a-

viez dit de ſon aiſance, examiner ſa maniere de vivre, entrer dans le détail de ſon petit ménage, comparer ſa dépenſe & ſon revenu, en un mot connoître ſa ſituation préſente autrement que par ſon dire & le dire contradictoire de vos Meſſieurs. C'eſt à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaiſoit, quoiqu'il n'y réuſsît pas trop bien. Je cherchai la cauſe de ce bizarre plaiſir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de ſon naturel & de ſon humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occaſion je commençai à pénétrer. Il aſſocioit ce travail à un amuſement dans lequel je le ſuivis avec une égale attention. Ses longs ſéjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de ſe livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de ſuccès ; ſoit que ſa mémoire défaillante commençât à lui refuſer tout ſervice ; ſoit, comme je crus le remarquer, qu'il ſe fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à claſſer & caractériſer les genres & les eſpeces. Il employoit un tems & des

ſoins incroyables à deſſécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conſerver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de ſorte que, collant avec ſoin ces fragmens ſur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin ſur cet amuſement, devenu trop fatigant pour ſon âge, trop coûteux pour ſa bourſe, & qui lui prenoit un tems néceſſaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaiſons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour ſon cœur : il y trouvoit un ſupplément aux attachemens dont il avoit beſoin ; mais il eût laiſſé le ſupplément pour la choſe, s'il en avoit eu le choix, & il ne ſe réduiſit à converſer avec les plantes qu'après de vains efforts pour converſer avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la ſociété des végétaux pour celle des hommes, au premier eſpoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté dans les détails de ſa vie domeſ-

tique, je m'y ſuis particuliérement attaché, perſuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus ſures que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'eſt dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue ſe laiſſe voir tel qu'il eſt; quand le reſſort de l'attention ſur ſoi ſe relâche, & qu'oubliant le reſte du monde on ſe livre à l'impulſion du moment. Cette méthode eſt ſure, mais longue & pénible: elle demande une patience & une aſſiduité que peut ſoutenir le ſeul vrai zele de la juſtice & de la vérité, & dont on ſe diſpenſe aiſément en ſubſtituant quelque remarque fortuite & rapide aux obſervations lentes mais ſolides que donne un examen égal & ſuivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du déſordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté; s'il étoit ſobre ou diſſolu, ſenſuel ou groſſier, ſi ſes goûts étoient dépravés ou ſains, s'il étoit ſombre ou gai dans ſes repas, dominé par l'habitude ou ſujet aux fantaiſies, chiche ou prodigue dans ſon ménage, entier, impérieux, tyran

dans ſa petite ſphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les diſſentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & ſouffrant pour la paix les choſes les plus contraires à ſon goût & à ſa volonté : comment il ſupporte l'adverſité, le mépris, la haine publique : quelles ſortes d'affections lui ſont habituelles ; quels genres de peine ou de plaiſir alterent le plus ſon humeur. Je l'ai ſuivi dans ſa plus conſtante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il ſe fâche & comment il s'appaiſe, s'il exhale ou contient ſa colere, s'il eſt rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiſer ; s'il aggrave ou répare ſes torts, s'il ſait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il eſt doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier ; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à ſe concentrer en lui-même, ſi ſon cœur s'ouvre aiſément ou ſe ferme aux careſſes, s'il eſt toujours prudent, circonſpect, maître de lui-même, ou ſi ſe laiſſant do-

miner par ſes mouvemens, il montre indiſcrétement chaque ſentiment dont il eſt ému. Je l'ai pris dans les ſituations d'eſprit les plus diverſes, les plus contraires qu'il m'a été poſſible de ſaiſir ; tantôt calme & tantôt agité, dans un tranſport de colere & dans une effuſion d'attendriſſement ; dans la triſteſſe & l'abattement de cœur ; dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter ; dans la gaîté d'un repas un peu prolongé ; dans ces circonſtances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de ſe déguiſer, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En ſuivant tous les détails de ſa vie, je n'ai point négligé ſes diſcours, ſes maximes, ſes opinions ; je n'ai rien omis pour bien connoître ſes vrais ſentimens ſur les matieres qu'il traite dans ſes écrits. Je l'ai ſondé ſur la nature de l'ame, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la moralité de la vie humaine, ſur le vrai bonheur, ſur ce qu'il penſe de la doctrine à la mode & de ſes auteurs, enfin ſur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais ſentimens d'un homme ſur l'uſage de cette vie & ſur ſa deſti-

nation, ſes vrais principes de conduite. J'ai ſoigneuſement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil iraſcible au point d'en avoir fait un monſtre, doit avoir de fortes & fréquentes exploſions difficiles à contenir & impoſſibles à déguiſer aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, ſur-tout dans la poſition cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus ſouvent, par les ſujets favoris de ſes entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impreſſions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ſes ennemis ou ſes rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de triſteſſe dont l'affectent leurs proſpérités ou leurs revers, on peut à la longue le

pénétrer & lire dans ſon ame, ſur-tout lorſqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ſes premiers mouvemens, (ſi tant eſt néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puiſſent compatir enſemble dans un même cœur). Mais c'eſt ſur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs ſe contiennent le moins & ſe décelent le mieux: c'eſt auſſi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis ſouvent & vu mettre par d'autres ſur ce chapitre en divers tems & à diverſes occaſions: j'ai ſondé ce qu'il penſoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à ſa jouiſſance, & ce qu'il eſtimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere eſtimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'hiſtoire des réputations naiſſantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faiſoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des ſuccès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il ſupportoit pour ſa part les dures cenſures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains

de ce ſiecle. Enfin je l'ai examiné par tous les ſens où mes regards ont pu pénétrer, & ſans chercher à rien interpréter ſelon mon deſir, mais éclairant mes obſervations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un inſtant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du deſtin de ma vie à ne pas me tromper dans ma concluſion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choſes ; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu ?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu eſt meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me ſuffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre ſur mon rapport ; car il a beſoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même ſur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne ſont que des choſes bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce ſont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma

bouche, & pour les faire avec bienſéance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monſieur! eſpérez-vous me donner ainſi le change? rempliſſez-vous ainſi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conſeil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes, & après avoir ébranlé la perſuaſion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laiſſer les doutes que vous avez fait naître ſi vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous eſt aiſé d'en ſortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conſeil que vous dites m'avoir donné. Il eſt malheureux pour J. J. que Rouſſeau ne puiſſe dire tout ce qu'il ſait de lui. Ces déclarations ſont déſormais impoſſibles parce qu'elles ſeroient inutiles, & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée ſommaire de mes obſerva-

tions ? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos Meſſieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur eſt cruel, féroce & dur juſqu'à la dépravation ; le mien eſt doux & compatiſſant juſqu'à la foibleſſe. Le leur eſt intraitable, inflexible & toujours repouſſant ; le mien eſt facile & mou, ne pouvant réſiſter aux careſſes qu'il croit ſinceres, & ſe laiſſant ſubjuguer, quand on ſait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'eſtime pas. Le ſeul miſanthrope, farouche, déteſte les hommes ; le mien humain juſqu'à l'excès & trop ſenſible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils ſe font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne ſonge qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du ſien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laiſſât en paix dans ſon coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, eſt tourmenté de l'exiſtence de ſes ſemblables, & voudroit voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant ſans ſe comparer n'eſt pas plus ſuſceptible de

vanité que de modeſtie, content de ſentir ce qu'il eſt, il ne cherche point quelle eſt ſa place parmi les hommes, & je ſuis ſûr que de ſa vie il ne lui entra dans l'eſprit de ſe meſurer avec un autre pour ſavoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruſe & d'art pour en impoſer, voile ſes vices avec la plus grande adreſſe & cache ſa méchanceté ſous une candeur apparente; le mien emporté, violent même dans ſes premiers momens plus rapides que l'éclair, paſſe ſa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs: au ſurplus ſans prudence, ſans préſence d'eſprit, & d'une balourdiſe incroyable, il offenſe quand il veut plaire, & dans ſa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui ſert & qui lui nuit ſans même en ſentir la différence. Enfin le leur eſt un eſprit diabolique, aigu, pénétrant; le mien ne penſant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & ſouvent n'entendant les choſes les plus communes qu'en y rêvant à ſon aiſe & ſeul, peut à peine paſſer pour un homme d'eſprit.

N'eſt-il pas vrai que ſi je multipliois ces oppoſitions, comme je le pourrois

faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais atteſté par ma propre conſcience. Cette maniere ſimple, mais peu croyable de démentir les aſſertions bruyantes des gens paſſionnés ; par les obſervations paiſibles mais ſures d'un homme impartial, ſeroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la ſituation de J. J. à certains égards eſt même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond ; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait ſupporter. Or tout cela ne peut bien ſe dire ; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais eſſayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route auſſi droite & moins traverſée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire ſentir tout-d'un-coup par une impreſſion ſimple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne ſaurois vous perſuader en procédant graduellement, ſans attaquer ſans ceſſe par des négations dures les tran-

chantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tout, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes & tout ce qu'on connoît de lui, non-seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance & de tous les tems; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractere dérive le plus pleinement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature: l'éducation ne l'a que bien peu mo-

difié. Si dès ſa naiſſance ſes facultés & ſes forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans ſon âge mûr, & maintenant après ſoixante ans de peines & de miſeres, le tems, l'adverſité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que ſon corps vieillit & ſe caſſe, ſon cœur reſte jeune toujours; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes paſſions de ſon jeune âge, & juſqu'à la fin de ſa vie il ne ceſſera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné ſa forme morale a des ſingularités, qui pour être démêlées, demandent une attention plus ſuivie que le coup-d'œil ſuffiſant qu'on jette ſur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'eſt par ſon extérieur vulgaire & par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus ſingulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à meſure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus ſurpris au premier abord de le trouver ſi différent de ce que je me l'étois figuré ſur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire

de la bêtiſe de ſes entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, ſententieux comme des oracles, ſubjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs déciſions. Celui-ci ne diſant gueres que des choſes communes, & les diſant ſans préciſion, ſans fineſſe, & ſans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, ſoit de la peine d'entendre; ſouvent même n'entendant point, ſi-tôt qu'on dit des choſes un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par haſard quelque mot heureuſement trouvé, il en eſt ſi aiſe, que pour avoir quelque choſe à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la converſation, non pour un penſeur plein d'idées vives & neuves, penſant avec force & s'exprimant avec juſteſſe, mais pour un écolier embarraſſé du choix de ſes termes, & ſubjugué par la ſuffiſance des gens qui en ſavent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de

de ſon ſiecle, ſembloit en toute choſe moins diſpoſé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choſes triviales & plates, j'aurois pu croire qu'il faiſoit l'imbécille pour dépayſer les eſpions dont il ſe ſent entouré; mais quels que ſoient les gens qui l'écoutent, loin d'uſer avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconſidérés qui donnent ſur lui de grandes priſes, non qu'au fond ces propos ſoient répréhenſibles, mais parce qu'il eſt poſſible de leur donner un mauvais ſens, qui, ſans lui être venu dans l'eſprit, ne manque pas de ſe préſenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai preſque toujours trouvé peſant à penſer, mal-adroit à dire, ſe fatigant ſans ceſſe à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaiſe maniere de les exprimer. J'ajoute en paſſant que ſi dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois tiré ſur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ſes livres. Car ſi, ſelon

vous, déchiffrant ſi mal la muſique, il n'en avoit pu compoſer, à plus forte raiſon ſachant ſi mal parler, il n'avoit pu ſi bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme aſſez adroit, pour avoir trompé quarante ans par de fauſſes apparences tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'eſt pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la phyſionomie effacée ſemble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la ſtupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, ſi-tôt qu'une matiere intéreſſante pour lui le tire de ſa léthargie. On voit ſa phyſionomie éteinte s'animer, ſe vivifier, devenir parlante, expreſſive, & promettre de l'eſprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ſes yeux à ſon âge, dans ſa jeuneſſe ils ont dû lancer des éclairs. A ſon geſte impétueux, à ſa contenance agitée on voit que ſon ſang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de ſa bouche, & point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui, ſans être plus expreſſifs qu'à l'ordinaire, ſont ſeulement plus inconſidérés. Il éleve beaucoup la voix; mais

ce qu'il dit devient plus bruyant ſans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expreſſion ; mais ce n'étoit jamais au moment d'une exploſion ſubite ; c'étoit ſeulement lorſque cette exploſion ayant précédé, avoit déjà produit ſon premier effet. Alors cette émotion prolongée agiſſant avec plus de regle, ſembloit agir avec plus de force & lui ſuggéroit des expreſſions vigoureuſes pleines du ſentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand ſon ſujet échauffoit ſon cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment ſa plume devoit mieux que ſa langue parler le langage des paſſions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'eſt pas ſi contraire que vous penſez aux idées qu'on m'a données de ſon caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez ſont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus ſures enſeignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il ſuit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoiſes regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air ſont des prodiges de modeſtie & d'humilité ? Oh malheureuſe nation où toutes les idées de l'aimable & du bon ſont renverſées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds !

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laiſſons ce nouveau paradoxe ſur lequel on peut diſputer, & revenons à la ſenſibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui ſe déduit de vos obſervations. D'une profonde indifférence ſur tout ce qui ne touche pas ſon petit individu, il ne s'anime jamais que pour ſon propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intenſité de ſon amour-propre doit en effet l'agiter juſqu'au tranſport, & ce n'eſt que quand cette agi-

tation ſe modere qu'il commence d'exhaler ſa bile & ſa rage, qui dans les premiers momens ſe concentre avec force autour de ſon cœur.

ROUSSEAU.

Mes obſervations, dont vous tirez ce réſultat m'en fourniſſent un tout contraire. Il eſt certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les queſtions un peu fines qui ſe préſentent, & qu'il ne ſuffit pas, pour qu'une diſcuſſion l'intéreſſe, que l'eſprit puiſſe y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre ſa pareſſe à parler & l'émouvoir dans la converſation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil., mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer fût ſon intérêt propre, celui de ſon individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, ſoit qu'on le cajole par des flatteries, ſoit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montroit pas qu'il fît un grand cas de tous ces diſcours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions ſur ſon compte : mais l'intérêt plus grand,

plus noble qui l'anime & le paſſionne eſt celui de la juſtice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de ſang-froid toute doctrine qu'il crut nuiſible au bien public. Son embarras de parler peut ſouvent l'empêcher de ſe commettre, lui & la bonne cauſe, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui ſavent habiller en termes ſéduiſans & magnifiques leur cruelle philoſophie : mais il eſt aiſé de voir alors l'effort qu'il fait pour ſe taire, & combien ſon cœur ſouffre à laiſſer propager des erreurs qu'il croit funeſtes au genre-humain. Défenſeur indiſcret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu ſouvent rompre impétueuſement en viſiere au puiſſant oppreſſeur qui, ſans paroître offenſé de ſon audace, s'apprêtoit ſous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de ſorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en ſecret des noirceurs paroît un ſage qui ſe poſſede ; & voilà comment, jugeant toujours ſur les apparences, les hommes le plus ſouvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu ſe paſſionner de même, &

ſouvent juſqu'aux larmes pour les choſes bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force, de grace ou de vérité, digne d'émouvoir une ame ſenſible. Mais, ſur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui ſeul au monde, c'eſt un égal attachement pour les productions de ſes plus cruels ennemis, & même pour celles qui dépoſoient contre ſes propres idées, lorſqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher ſon cœur, les goûtant avec le même plaiſir, les louant avec le même zele que ſi ſon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que ſi l'Auteur eût été ſon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les ſuffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur eſt que tout cela n'eſt jamais réglé par la prudence, & qu'il ſe livre impétueuſement au mouvement dont il eſt agité ſans en prévoir l'effet & les ſuites, ou ſans s'en ſoucier. S'animer modérément n'eſt pas une choſe en ſa puiſſance. Il faut qu'il ſoit de flamme

ou de glace ; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroit peu ; qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit, les dévoroit elles-mêmes ; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt, & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phyſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour réſultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paroiſſent contraires : un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions, & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'aſſurer de leur réalité, & c'eſt auſſi tout ce que j'ai

fait. Mais ce réſultat, pour paroître à vos yeux dans tout ſon jour a beſoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai ſouvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de ſenſibilité, & tirer de-là l'évidente conſéquence qu'il étoit un monſtre. C'eſt ſur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches ſur l'ame*, où, à la faveur de je ne ſais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puiſque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la ſenſibilité dans l'homme eſt la ſeule cauſe de ſes vices & de ſes crimes, & qu'il eſt méchant en raiſon de cette ſenſibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même ſenſibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans diſputer ſur la doctrine impartiale du philoſophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *ſenſibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque inſtant des idées ſi vagues & ſouvent contradictoires.

La ſenſibilité eſt le principe de toute

action. Un être, quoiqu'animé, qui ne ſentiroit rien, n'agiroit point : car où ſeroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même eſt ſenſible, puiſqu'il agit. Tous les hommes ſont donc ſenſibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une ſenſibilité phyſique & organique, qui, purement paſſive, paroît n'avoir pour fin que la conſervation de notre corps & celle de notre eſpece par les directions du plaiſir & de la douleur. Il y a une autre ſenſibilité que j'appelle active & morale, qui n'eſt autre choſe que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous ſont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoiſſance, ſemble offrir dans les ames une analogie aſſez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force eſt en raiſon des rapports que nous ſentons entre nous & les autres êtres, &, ſelon la nature de ces rapports, elle agit tantôt poſitivement par attraction, tantôt négativement par répulſion, comme un aimant par ſes pôles. L'action poſitive ou attirante eſt l'œuvre ſimple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le ſen-

timent de notre être; la négative ou repouſſante qui comprime & rétrécit celui d'autrui eſt une combinaiſon que la réflexion produit. De la premiere naiſſent toutes les paſſions aimantes & douces, de la ſeconde toutes les paſſions haineuſes & cruelles. Veuillez, Monſieur, vous rappeller ici, avec les diſtinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de ſoi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agiſſent ſur le cœur humain. La ſenſibilité poſitive dérive immédiatement de l'amour de ſoi. Il eſt très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre ſon être & ſes jouiſſances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il ſent devoir être un bien pour lui : ceci eſt une pure affaire de ſentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais ſi-tôt que cet amour abſolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la ſenſibilité négative; parce qu'auſſi-tôt qu'on prend l'habitude de ſe meſurer avec d'autres, & de ſe tranſporter hors de ſoi pour s'aſſigner la premiere & meilleure place, il eſt impoſſible de ne pas prendre en averſion tout ce qui nous ſurpaſſe, tout ce qui nous ra-

baiſſe, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque choſe nous empêche d'être tout. L'amour-propre eſt toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne ſe peut : il s'irrite des préférences qu'il ſent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a ſur nous, ſans s'appaiſer par ceux dont il ſe ſent dédommagé. Le ſentiment de l'infériorité à un ſeul égard empoiſonne alors celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi diſpoſer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette diſpoſition à ſe comparer, qui change une paſſion naturelle & bonne en une autre paſſion factice & mauvaiſe ; je vous répondrai qu'elle vient des relations ſociales, du progrès des idées, & de la culture de l'eſprit. Tant qu'occupé des ſeuls beſoins abſolus on ſe borne à rechercher ce qui nous eſt vraiment utile, on ne jette gueres ſur d'autres un regard oiſeux. Mais à me-

ſure que la ſociété ſe reſſerre par le lien des beſoins mutuels, à meſure que l'eſprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embraſſe plus d'objets, ſaiſit plus de rapports, examine, compare; dans ces fréquentes comparaiſons, il n'oublie ni lui-même, ni ſes ſemblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de ſe meſurer ainſi l'on ne ceſſe plus, & le cœur ne ſait plus s'occuper déſormais qu'à mettre tout le monde au-deſſous de nous. Auſſi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théorie, que les gens d'eſprit & ſur-tout les gens de lettres ſont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intenſité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'eſt plus commun que des ſots pétris d'amour-propre. Cela n'eſt vrai qu'en diſtinguant. Fort ſouvent les ſots ſont vains, mais rarement ils ſont jaloux, parce que ſe croyant bonnement à la premiere place, ils ſont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'eſprit n'a gueres le même bonheur; il ſent parfaitement, & ce qui lui manque,

& l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir ſur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le ſent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclairciſſemens m'ont paru néceſſaires pour jetter du jour ſur ces imputations de ſenſibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches, ſans que les uns ni les autres ſachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il eſt des genres de ſenſibilité de natures différentes & même contraires, qui ne ſauroient s'allier enſemble dans un même individu. Paſſons maintenant à l'application.

Jean-Jaques m'a paru doué de la ſenſibilité phyſique à un aſſez haut degré. Il dépend beaucoup de ſes ſens & il en dépendroit bien davantage ſi la ſenſibilité morale n'y faiſoit ſouvent diverſion; & c'eſt même encore ſouvent par celle-ci, que l'autre l'affecte ſi vivement. De beaux ſons, un beau ciel, un beau payſage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard; tout cela ne réagit ſi fort ſur ſes ſens, qu'après avoir percé par quelque côté juſqu'à ſon cœur. Je

l'ai vu faire deux lieues par jour durant preſque tout un printems pour aller écouter à Berci le roſſignol à ſon aiſe ; il falloit l'eau , la verdure, la ſolitude & les bois pour rendre le chant de cet oiſeau touchant à ſon oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ſes yeux, s'il n'y voyoit les ſoins de la mere commune qui ſe plaît à parer le ſéjour de ſes enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ſes ſenſations les tempere, & ôtant à celles qui ſont purement matérielles l'attrait ſéducteur des autres, fait que toutes agiſſent ſur lui plus modérément. Ainſi ſa ſenſualité, quoique vive, n'eſt jamais fougueuſe, & ſentant moins les privations que les jouiſſances, il pourroit ſe dire en un ſens plutôt tempérant que ſobre. Cependant l'abſtinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il poſſéde, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'eſt ſeulement après avoir deſiré, & il n'attend pas pour ceſſer que le deſir ceſſe, il ſuffit qu'il ſoit attiédi. Ses goûts ſont ſains, délicats même mais non pas rafinés. Le bon vin, les bons

mêts lui plaiſent fort, mais il aime par préférence ceux qui ſont ſimples, communs, ſans apprêt, mais choiſis dans leur eſpece, & ne fait aucun cas en aucune choſe du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ſes feſtins ſont d'un plat unique & toujours le même, juſqu'à ce qu'il ſoit achevé. En un mot, il eſt ſenſuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas aſſez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le ſont. Cependant ils ſuivent dans toute ſa ſimplicité l'inſtinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme ſenſuel eſt l'homme de la nature ; l'homme réfléchi eſt celui de l'opinion ; c'eſt celui-ci qui eſt dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il eſt vrai qu'il faut borner ce mot de ſenſualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui ſe font une vanité de l'être, ou

qui, pour vouloir paſſer les limites du plaiſir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouiſſance que ceux de l'excluſion, dédaignent les plaiſirs dont tout homme a le choix, & ſe bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. eſclave de ſes ſens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les ſenſations, & pour qu'un objet lui faſſe impreſſion, il faut qu'à la ſimple ſenſation ſe joigne un ſentiment diſtinct de plaiſir ou de peine, qui l'attire ou qui le repouſſe. Il en eſt de même des idées qui peuvent frapper ſon cerveau; ſi l'impreſſion n'en pénétre juſqu'à ſon cœur, elle eſt nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut reſter dans ſa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais ſur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune ſorte, ni de plus mauvais obſervateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faiſoit que ſentir vivement. Mais celui qui ne fait voir que les objets qui

le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que ſoit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'eſt que de pure curioſité, ſoit dans les arts, ſoit dans le monde, ſoit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune ſorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un ſeul moment. Tout cela tient encore à cette pareſſe de penſer, qui déjà trop contrariée pour ſon propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'eſt auſſi par-là qu'il faut expliquer ces diſtractions continuelles, qui dans les converſations ordinaires l'empêchent d'entendre preſque rien de ce qui ſe dit, & vont quelquefois juſqu'à la ſtupidité. Ces diſtractions ne viennent pas de ce qu'il penſe à autre choſe, mais de ce qu'il ne penſe à rien, & qu'il ne peut ſupporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de ſavoir: il paroît diſtrait ſans l'être & n'eſt exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdiſes qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus

odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif ſur lui-même pour les déguiſer aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaiſans, ſont toujours en garde & ne donnent aucune priſe ſur eux par leurs diſcours. On eſt bien moins ſoigneux de cacher le mal quand on ſent le bien qui le rachete, & qu'on ne riſque rien à ſe montrer tel qu'on eſt. Quel eſt l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui ſe mettant toujours à découvert, ne diſe & ne faſſe jamais de choſes répréhenſibles? L'homme ruſé qui ne ſe montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des impoſteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne fait pas mettre ſon prix en montre, & que ſa mal-adreſſe y met inceſſamment ſes défauts. Tels ſont en lui les effets bons & mauvais de la ſenſibilité phyſique.

Quant à la ſenſibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant ſubjugué, mais c'eſt ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit poſitivement, qui vient

de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le beſoin d'attacher ſon cœur, ſatisfait avec plus d'empreſſement que de choix, a cauſé tous les malheurs de ſa vie; mais quoiqu'il s'anime aſſez fréquemment & ſouvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonſtrations affectées & convulſives, de ces ſingeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas: elles ſont naturelles & ſimples comme ſon caractere; il eſt parmi tous ces énergumenes de ſenſibilité, comme une belle femme ſans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des viſages fardés. Pour la ſenſibilité répulſive qui s'exalte dans la ſociété, (& dont je diſtingue l'impreſſion vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des veſtiges que par le côté qui tient à l'inſtinct moral; c'eſt-à-dire, que la haine de l'injuſtice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuſte & le méchant, mais ſans qu'il ſe mêle à cette averſion rien de perſonnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'hom-

me de lettres ne ſe fait ſentir en lui. Jamais ſentiment de haine & de jalouſie contre aucun homme ne prit racine au fond de ſon cœur. Jamais on ne l'ouït dépriſer ni rabaiſſer les hommes célebres pour nuire à leur réputation. De ſa vie il n'a tenté, même dans ſes courts ſuccès, de ſe faire ni parti, ni proſélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les ſociétés où il a vécu il a toujours laiſſé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur eſprit épargnoit de la peine au ſien; tellement que dans aucune de ces ſociétés on ne s'eſt jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les inſtrumens de ſes crimes; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne ſuſſent point qu'il a fait des livres, je ſuis ſûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux ſe fait conſtamment ſentir dans tous ſes écrits comme dans ſes diſcours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ſes en-

nemis. Quand il en parle, c'eſt avec une fierté ſans dédain, avec une plaiſanterie ſans fiel, avec des reproches ſans amertumes, avec une franchiſe ſans malignité. Et de même, il ne parle de ſes rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités ſous leſquels aucun venin ne ſe cache; ce qu'on ne dira ſurement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur & même pour tout homme ſenſible, c'eſt la tolérance la plus parfaite en fait de ſentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout eſprit de parti, même en ſa faveur; voulant dire en liberté ſon avis & ſes raiſons quand la choſe le demande, & même quand ſon cœur s'échauffe y mettant de la paſſion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas ſon ſentiment, qu'il ne ſouffre qu'on le lui veuille ôter, & laiſſant à chacun la même liberté de penſer qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui ſeul.

Enfin l'eſpece de ſenſibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu ſages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux

brûlés, ni des monſtres: elle en fait ſeulement des hommes inconſéquens & ſouvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, uniſſant comme celui-ci un cœur vif & un eſprit lent, ils commencent par ne ſuivre que leurs penchans & finiſſent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raiſon plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette oppoſition entre les premiers élémens de ſa conſtitution, ſe fait ſentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute ſa conduite. Il y a peu de ſuite dans ſes actions, parce que ſes mouvemens naturels & ſes projets réfléchis ne le menant jamais ſur la même ligne, les premiers le détournent à chaque inſtant de la route qu'il s'eſt tracée, & qu'en agiſſant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne ſoit capable; mais il ſe laſſe bien vîte, & retombe auſſi-tôt dans ſon inertie: c'eſt en vain que les actions nobles & belles ſont quelques inſtans dans ſon courage, la pareſſe & la timidité qui ſuccédent bientôt le retiennent, l'anéantiſſent, & voilà comment avec des ſentimens quel-

quefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par ſa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond ſa conduite & ſes mœurs? Etudiez bien ſes inclinations & ſes goûts : cette connoiſſance vous donnera l'autre parfaitement ; car jamais homme ne ſe conduiſit moins ſur des principes & des regles, & ne ſuivit plus aveuglément ſes penchans. Prudence, raiſon, précaution, prévoyance; tout cela ne ſont pour lui que des mots ſans effet. Quand il eſt tenté, il ſuccombe ; quand il ne l'eſt pas, il reſte dans ſa langueur. Par-là vous voyez que ſa conduite doit être inégale & ſautillante, quelques inſtans impétueuſe, & preſque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, ſon activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choſes le tire, & s'il n'étoit pouſſé que par ſon plus conſtant deſir, il reſteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exiſta d'être plus ſenſible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la ſolitude. Il ſe plaiſoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il ſe plaiſoit encore

core plus avec lui-même. Il chériſſoit leur ſociété; mais il avoit quelquefois beſoin de ſe recueillir, & peut-être, eût-il encore mieux aimé vivre toujours ſeul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinſon, m'a fait juger qu'il ne ſe fût pas cru ſi malheureux que lui, confiné dans ſon Iſle déſerte. Pour un homme ſenſible; ſans ambition, & ſans vanité, il eſt moins cruel & moins difficile de vivre ſeul dans un déſert que ſeul parmi ſes ſemblables. Du reſte quoique cette inclination pour la vie retirée & ſolitaire n'ait certainement rien de méchant & de miſanthrope, elle eſt néanmoins ſi ſinguliere, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui ſeul, & qu'il en falloit abſolument démêler la cauſe préciſe, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la meſure des ſociétés ordinaires où régne une familiarité apparente & une réſerve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impoſſibilité de flatter ſon langage & de cacher les mouvemens de ſon cœur mettoit de ſon côté un déſavantage énorme vis-à-vis du reſte des hommes,

qui, ſachant cacher ce qu'ils ſentent & ce qu'ils ſont, ſe montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a miſe, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de ſa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie, dont il fut la victime, une fois ſentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la ſociété humaine, qu'a-t-il ſubſtitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ſes inconvéniens? Je ſais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils ſe reſſerrent & ſe compriment dans la foule, qu'ils ſe dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effuſion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuſe qui fait la véritable jouiſſance de l'amitié ne peut gueres ſe former & ſe nourrir que dans la retraite: mais je ſais auſſi qu'une ſolitude abſolue eſt un état triſte & contraire à la nature: les ſentimens affectueux nourriſſent l'ame, la communi-

cation des idées avive l'eſprit. Notre plus douce exiſtence eſt relative & collective, & notre vrai *moi* n'eſt pas tout entier en nous. Enfin telle eſt la conſtitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de ſoi ſans le concours d'autrui. Le ſolitaire J. J. devroit donc être ſombre, taciturne, & vivre toujours mécontent. C'eſt en effet ainſi qu'il paroît dans tous ſes portraits, & c'eſt ainſi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ſes malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute ſa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même ſi-tôt qu'il s'eſt mis à ſon aiſe avec moi. J'ai ſur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'eſprit ſi gai, ſi ſerein, que quand on l'avoit laiſſé ſeul & tranquille, ou au retour de ſa promenade ſolitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accoſtât. Sa converſation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme ſeroit celle d'un homme qui ſort d'avoir du plaiſir. De quoi s'occupoit-il donc ainſi ſeul, lui qui, devenu la

riſée & l'horreur de ſes contemporains, ne voit dans ſa triſte deſtinée que des ſujets de larmes & de deſeſpoir ?

O providence ! ô nature ! tréſor du pauvre, reſſource de l'infortuné ; celui qui ſent, qui connoit vos ſaintes loix & s'y confie, celui dont le cœur eſt en paix & dont le corps ne ſouffre pas, graces à vous n'eſt point tout entier en proie à l'adverſité. Malgré tous les complots des hommes, tous les ſuccès des méchans, il ne peut être abſolument miſérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'eſpérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'inſtant même : d'heureuſes fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui ſeul eſt ſolidement heureux, puiſque les biens terreſtres peuvent à chaque inſtant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque ſait en jouir. Il les poſſede ſans riſque & ſans crainte ; la fortune & les hommes ne ſauroient l'en dépouiller.

Foible reſſource, allez-vous dire, que des viſions contre une grande adverſité ! Eh Monſieur, ces viſions ont

plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puiſqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai ſentiment de bonheur, & que ceux qui les poſſedent ſont également forcés de ſe jetter dans l'avenir faute de trouver dans le préſent des jouiſſances qui les ſatisfaſſent.

Si l'on vous diſoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, paſſe régulièrement cinq ou ſix heures par jour dans des ſociétés délicieuſes, compoſées d'hommes juſtes, vrais, gais, aimables, ſimples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes & ſages, pleines de ſentimens & de graces, modeſtes ſans grimace, badines ſans étourderie, n'uſant de l'aſcendant de leur ſexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choſes & le zele de la vertu: que ce mortel connu, eſtimé, chéri dans ces ſociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compoſe dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à ſon choix des amis sûrs, des maîtreſ-

ſes fidelles, de tendres & ſolides amies, qui valent peut-être encore mieux. Penſez-vous que la moitié de chaque jour ainſi paſſée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le ſouvenir toujours préſent d'une ſi douce vie & l'eſpoir aſſuré de ſon prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reſte du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même eſpace plus de momens auſſi doux ? Pour moi, je penſe & vous penſerez, je m'aſſure, que cet homme pourroit ſe flatter malgré ſes peines de paſſer de cette maniere une vie auſſi pleine de bonheur & de jouiſſance que tel autre mortel que ce ſoit. Hé bien, Monſieur, tel eſt l'état de J. J. au milieu de ſes afflictions & de ſes fictions, de ce J. J. ſi cruellement, ſi obſtinément, ſi indignement noirci, flétri, diffamé, & qu'avec des ſoucis, des ſoins, des frais énormes, ſes adroits, ſes puiſſans perſécuteurs travaillent depuis ſi long-tems ſans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs ſuccès il leur échappe, & ſe réfugiant dans les régions éthérées, il

y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le pourſuivront juſques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à ſon triſte cortege ne connoiſſent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertiſſent l'uſage de cette faculté conſolatrice, au lieu de s'en ſervir pour adoucir le ſentiment de leurs maux, ils ne s'en ſervent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les bleſſent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout quelque ſujet de peine, ils gardent toujours quelque ſouvenir attriſtant; & quand enſuite ils méditent dans la ſolitude ſur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés rempliſſent leur imagination de mille objets funeſtes. Les concurrences, les préférences, les jalouſies, les rivalités, les offenſes, les vengeances, les mécontentemens de toute eſpece, l'ambition, les deſirs, les projets, les moyens, les obſtacles rempliſſent de penſées inquiétantes les heures de leurs courts loiſirs; & ſi quelque image agréable oſe y paroître avec l'eſpérance, elle en eſt effacée ou obſcurcie par cent images pénibles que

le doute du ſuccès vient bientôt y ſubſtituer.

Mais celui qui, franchiſſant l'étroite priſon de l'intérêt perſonnel & des petites paſſions terreſtres, s'éleve ſur les aîles de l'imagination au-deſſus des vapeurs de notre atmoſphere, celui qui ſans épuiſer ſa force & ſes facultés à lutter contre la fortune & la deſtinée, ſait s'élancer dans les régions éthérées, y planer & s'y ſoutenir par de ſublimes contemplations, peut de-là braver les coups du ſort & des inſenſés jugemens des hommes. Il eſt au-deſſus de leurs atteintes, il n'a pas beſoin de leur ſuffrage pour être ſage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel eſt en nous l'empire de l'imagination & telle en eſt l'influence, que d'elle naiſſent non-ſeulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'eſt principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel pareſſeux doivent inſpirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une

paſſion très-vive, pour peu qu'il ſoit ſecondé par l'imagination. C'eſt ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé à J. J. qui leur reſſemble à bien des égards. Trop ſoumis à ſes ſens pour pouvoir dans les jeux de la ſienne en ſecouer le joug, il ne s'éleveroit pas ſans peine à des méditations purement abſtraites, & ne s'y ſoutiendroit pas long-tems. Mais cette foibleſſe d'entendement lui eſt peut-être plus avantageuſe que ne ſeroit une tête plus philoſophique. Le concours des objets ſenſibles rend ſes méditations moins ſéches, plus douces, plus illuſoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, ſe peint à ſes yeux des couleurs les plus vives, ſe peuple pour ſon uſage d'êtres ſelon ſon cœur ; & lequel eſt le plus conſolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui raviſſent, & tranſportent celui qui s'y livre au ſein de la félicité ? Il raiſonne moins, il eſt vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouiſſance, & ſi-tôt qu'il eſt ſeul il eſt heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle ſoit épuiſe & fatigue à la longue, elle a beſoin de délaſſement. On le trouve en laiſſant repoſer ſa tête & livrant uniquement ſes ſens à l'impreſſion des objets extérieurs. Le plus indifférent ſpectacle a ſa douceur par le relâche qu'il nous procure, & pour peu que l'impreſſion ne ſoit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite ſuffit pour nous préſerver d'un engourdiſſement léthargique, & nourrir en nous le plaiſir d'exiſter ſans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems ſi peu attentif aux objets qui l'entourent a ſouvent grand beſoin de ce repos & le goûte alors avec une ſenſualité d'enfant dont nos ſages ne ſe doutent gueres. Il n'apperçoit rien ſinon quelque mouvement à ſon oreille ou devant ſes yeux, mais c'en eſt aſſez pour lui. Non-ſeulement une parade de foire, une revue, un exercice, une proceſſion l'amuſe; mais la grue, le cabeſtan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui paſſe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui

court, l'oiſeau qui vole, attachent ſes regards. Il s'arrête même à des ſpectacles ſans mouvement, pour peu que la variété y ſupplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts ſur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil ſtupide, tout cela l'arrête & l'amuſe quand ſon imagination fatiguée a beſoin de repos. Mais nos modernes ſages qui le ſuivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conſéquences à leur mode ſur les motifs de ſon attention & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour aſſez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de ſavoir ce qui l'occupoit ſi fort, mais aſſez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interpoſer entre l'objet & lui, attendirent avec une riſible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis enſuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regar-

dant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monſieur, une grande découverte & dont je me ſuis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres ſingularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ſes vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres aſſez de ſuite dans ſes idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans ſa chambre de fortes & promptes réſolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de ſa volonté s'épuiſe à réſoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout ſuit en lui d'une premiere inconſéquence. La même oppoſition qu'offrent les élémens de ſa conſtitution ſe retrouve dans ſes inclinations, dans ſes mœurs & dans ſa conduite. Il eſt actif, ardent, laborieux, infatigable; il eſt indolent, pareſſeux, ſans vigueur; il eſt fier, audacieux, téméraire; il eſt craintif, timide, embarraſſé; il eſt froid, dédaigneux, rebutant juſqu'à

la dureté; il eſt doux, careſſant, facile juſqu'à la foibleſſe, & ne ſait pas ſe défendre de faire ou ſouffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il paſſe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité ſans même remarquer ce paſſage ni ſe ſouvenir de ce qu'il étoit l'inſtant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs cauſes primitives, il eſt lâche & mou tant que la ſeule raiſon l'excite, il devient tout de feu ſi-tôt qu'il eſt animé par quelque paſſion. Vous me direz que c'eſt comme cela que ſont tous les hommes. Je penſe tout le contraire, & vous ne penſeriez pas ainſi vous-même ſi j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raiſon* qui dans le fond ſignifie ici la même choſe: car qu'eſt-ce que la raiſon pratique, ſi ce n'eſt le ſacrifice d'un bien préſent & paſſager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus ſolides, & qu'eſt-ce que l'intérêt ſi ce n'eſt l'augmentation & l'extenſion continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéreſſé ſonge moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'inſtrument des jouiſſances. Il n'a point proprement de paſſions non plus que l'avare;

ou il les ſurmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à ſe mettre en état de ſatisfaire à ſon aiſe celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables paſſions, plus rares qu'on ne penſe parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'eſt qu'une bêtiſe de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La deviſe du Baron de Feneſte ſe lit en gros caracteres ſur toutes les actions des hommes de nos jours *c'eſt pour paroiſtre*. Ces diſpoſitions habituelles ne ſont gueres propres à laiſſer agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu ſuivie, & tout entier à chaque ſentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant ſa durée qu'il puiſſe jamais ceſſer d'en être affecté. Il ne penſe à ſon intérêt, c'eſt-à-dire, à l'avenir que dans un calme abſolu; mais il tombe alors dans un tel engourdiſſement qu'autant vaudroit qu'il n'y penſât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où eſt le cœur là eſt auſſi

ſon tréſor. En un mot ſon ame eſt forte ou foible à l'excès, ſelon les rapports ſous leſquels on l'enviſage. Sa force n'eſt pas dans l'action, mais dans la réſiſtance; toutes les puiſſances de l'univers ne feroient pas fléchir un inſtant les directions de ſa volonté. L'amitié ſeule eût eu le pouvoir de l'égarer, il eſt à l'épreuve de tout le reſte. Sa foibleſſe ne conſiſte pas à ſe laiſſer détourner de ſon but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à ſe laiſſer arrêter tout court par le premier obſtacle qu'elle rencontre, quoique facile à ſurmonter. Jugez ſi ces diſpoſitions le rendroient propre à faire ſon chemin dans le monde où l'on ne marche que par zigzag?

Tout a concouru dès ſes premieres années à détacher ſon ame des lieux qu'habitoit ſon corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illuſtres de Plutarque furent ſa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans ſavent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impreſſions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures ſuccéda celle de Caſſandre & des vieux Romans

qui, tempérant ſa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naiſſant à tous les ſentimens expanſifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop diſpoſé. Dès-lors il ſe fit des hommes & de la ſociété, des idées romaneſques & fauſſes dont tant d'expériences funeſtes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réaliſât ſes idées, il quitta ſa patrie encore jeune, adoleſcent, & ſe lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Ariſtides, les Lycurgues & les aſtrées dont il le croyoit rempli. Il paſſa ſa vie à jetter ſon cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à ſe déſabuſer. Durant ſa jeuneſſe il trouva des ames bonnes & ſimples, mais ſans chaleur & ſans énergie. Dans ſon âge mûr il trouva des eſprits vifs, éclairés & fins, mais faux, doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offuſqués, n'uſerent de ſa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, ſe voyant devenu la riſée & le jouet de ſon ſiecle ſans ſavoir comment ni pourquoi, il comprit que vieilliſſant

dans la haine publique il n'avoit plus rien à eſpérer des hommes, & ſe détrompant trop tard des illuſions qui l'avoient abuſé ſi long-tems, il ſe livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliſer tous les jours, & finit par nourrir de ſes ſeules chimeres ſon cœur que le beſoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ſes goûts, toutes ſes paſſions ont ainſi leurs objets dans une autre ſphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me ſoit connu. Ce n'eſt pas de quoi ſe faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui ſe ſentant dépendre de tout le monde veulent auſſi que tout le monde dépende d'eux.

Ces cauſes tirées des événemens de ſa vie auroient pu ſeules lui faire fuir la foule & rechercher la ſolitude. Les cauſes naturelles tirées de ſa conſtitution auroient dû ſeules produire auſſi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes cauſes pour le rendre ce qu'il eſt aujourd'hui. Pour mieux ſentir cette néceſſité, écartons un moment tous les faits, ne ſuppoſons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement

en réſulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-ſenſible & d'une imagination très-vive, mais lent à penſer, arrangeant difficilement ſes penſées & plus difficilement ſes paroles, il fuira les ſituations qui lui ſont pénibles, & recherchera celles qui lui ſont commodes, il ſe complaira dans le ſentiment de ſes avantages, il en jouira tout à ſon aiſe dans des réveries délicieuſes, mais il aura la plus forte répugnance à étaler ſa gaucherie dans les aſſemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui ſe dit & d'avoir toujours l'eſprit préſent & tendu pour y répondre, lui rendra les ſociétés indifférentes auſſi fatigantes que déplaiſantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance, en lui faiſant entendre après-coup des multitudes de choſes qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'inſtant, il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penſer. Mais né pour de vrais attachemens, la ſociété des cœurs & l'intimité lui ſeront très-précieuſes, & il ſe ſentira d'autant plus à ſon aiſe avec

ſes amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent ſur les ſottiſes qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la converſation. Auſſi le plaiſir de vivre avec eux excluſivement ſe marquera-t-il ſenſiblement dans ſes yeux & dans ſes manieres; mais l'arrivée d'un ſurvenant fera diſparoitre à l'inſtant ſa confiance & ſa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le ſentiment de ſon invincible ineptie au-dehors pourra lui donner ſouvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en averſion tout ce flux de complimens qui ne ſont qu'un art de s'en attirer à ſoi-même & de provoquer une eſcrime en paroles. Art ſur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, ſures de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conſéquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendreſſe, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra ſouffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleſſes qu'il ſe ſent hors d'état de payer. Il parlera peut-être auſſi bien qu'un au-

tre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce ſoit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'eſtimeront au-deſſous de ſon prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il ſeroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'eſprit : ceux qui ne connoiſſent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui ſur cette apparence, ils diroient; c'eſt un homme d'eſprit en peinture, c'eſt un ſot en original. Ses amis mêmes pourroient ſe tromper comme les autres ſur ſa meſure, & ſi quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'eſprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur ſur ſon compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas ſu d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ſes contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute eſpece, chercheroit longtems dans le monde des ſujets où il trouvât tout cela. A force de deſirer, il croiroit ſouvent trouver ce qu'il cherche; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles, les moindres proteſtations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ſes attachemens il croiroit toujours trouver le ſentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans ſon attente & toujours careſſant ſon erreur, il paſſeroit ſa jeuneſſe à croire avoir réaliſé ſes fictions; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles ſont, & malgré les erreurs, les fautes, & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire ſon illuſion chérie & lui faire ſentir que ce qu'il cherche ne ſe trouve point ſur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choſes bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de

l'action. Il n'y a point d'attrait plus ſéducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il ſe crée à ſon gré, ſe dilate, s'étend à ſon aiſe, délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des ſoucis & des peines n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les ſoins fatigans de la vie active lui deviennent inſupportables & lui ſemblent ſuperflus; & pourquoi ſe donner tant de peines dans l'eſpoir éloigné d'un ſuccès ſi pauvre, ſi incertain, tandis qu'on peut, dès l'inſtant même, dans une délicieuſe rêverie jouir à ſon aiſe de toute la félicité dont on ſent en ſoi la puiſſance & le beſoin? Il deviendroit donc indolent, pareſſeux par goût, par raiſon même, quand il ne le ſeroit pas par tempérament. Que ſi par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le ſuivroit d'abord avec ardeur, avec impétuoſité; mais la moindre difficulté, le moindre obſtacle l'arrêteroit, le rebuteroit, le rejetteroit dans l'inaction. La ſeule incertitude du ſuccès

le détacheroit de toute entrepriſe douteuſe. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter ſur quelque choſe ici-bas, à ſe tourmenter pour un avenir ſi précaire, & de la ſageſſe à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir.

Ainſi livré par ſyſtême à ſa douce oiſiveté, il rempliroit ſes loiſirs de jouiſſances à ſa mode, & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la ſageſſe humaine preſcrit comme indiſpenſables, il paſſeroit pour fouler aux pieds les bienſéances, parce qu'il dédaigneroit les ſimagrées. Enfin, loin de cultiver ſa raiſon pour apprendre à ſe conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de ſe livrer tout entier à ſes fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuſe ſe fixant toujours ſur des objets rians, le détourneroit par conſéquent des idées pénibles & déplaiſantes. Les ſouvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de ſon eſprit : les auteurs de ſes maux n'y tiendroient pas plus de place que ces

maux mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems ſeroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà ſouffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins préciſément à cauſe de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loiſir, la néceſſité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'enſuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus ſa pareſſe que la crainte du mal n'épouvanteroit ſon courage. Mais tout cet effroi ſubit & momentané ſeroit ſans ſuite & ſtérile en effets. Il craindroit moins la ſouffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ſes maux & reſter tranquille que de ſe tourmenter pour les adoucir; diſpoſition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux : notre homme ne le ſeroit pas non plus; & comment, foible & ſubjugué par ſes penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que ſon propre cœur, jamais ſon devoir ni ſa raiſon? Comment la vertu qui

qui n'eſt que travail & combat régneroit-elle au ſein de la molleſſe & des doux loiſirs? Il ſeroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel ; il ſeroit du bien, parce qu'il lui ſeroit doux d'en faire : mais s'il s'agiſſoit de combattre ſes plus chers deſirs & de déchirer ſon cœur pour remplir ſon devoir, le feroit-il auſſi ? J'en doute. La loi de la nature, ſa voix du moins ne s'étend pas juſques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature ſe taiſe.

Mais ſe mettroit-il auſſi dans ces ſituations violentes d'où naiſſent des devoirs ſi cruels ? J'en doute encore plus. Du tumulte des ſociétés naiſſent des multitudes de rapports nouveaux & ſouvent oppoſés qui tiraillent en ſens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route ſociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de juſtice que de réſiſter à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils deſirent, par cela ſeul qu'ils le deſirent. Mais celui qui ſe tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas beſoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de

céder à ſa fougue impétueuſe ou de ſe roidir pour y réſiſter, il ſe trouve naturellement ſoumis à ce grand précepte de morale, mais deſtructif de tout l'ordre ſocial, de ne ſe mettre jamais en ſituation à pouvoir trouver ſon avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut ſuivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de ſe retirer tout-à-fait de la ſociété, & celui qui en vit ſéparé ſuit par cela ſeul ce précepte ſans avoir beſoin d'y ſonger.

Notre homme ne ſera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas beſoin de l'être, & par la même raiſon il ne ſera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oiſiveté, qui dans la ſociété ſont un ſi grand vice, n'en ſont plus un dans quiconque a ſu renoncer à ſes avantages pour n'en pas ſupporter les travaux. Le méchant n'eſt méchant qu'à cauſe du beſoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favoriſent pas aſſez, que ceux-là lui font obſtacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à ſon gré. Le ſolitaire n'a beſoin que de ſa ſubſiſtance, qu'il aime mieux ſe procurer par ſon travail dans la retraite que par ſes intrigues dans le monde,

qui ſeroient un bien plus grand travail pour lui. Du reſte, il n'a beſoin d'autrui que parce que ſon cœur a beſoin d'attachement, il ſe donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels ; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne ſera pas vertueux, parce qu'il ſera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui eſt-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui ? Qui eſt-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin ſimulacre ? Qui eſt-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, ſont les objets de ſes plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, reſteroit-il froid uniquement pour la ſuprême beauté ? Non, elle ornera de ſes charmes immortels toutes ces images chéries qui rempliſſent ſon ame, qui repaiſſent ſon cœur. Tous ſes premiers mouvemens ſeront vifs & purs ; les ſeconds auront ſur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui eſt bien, il le ſera quelquefois,

& ſi ſouvent il laiſſe éteindre ſa volonté par ſa foibleſſe, ce ſera pour retomber dans ſa langueur. Il ceſſera de bien faire, il ne commencera pas même lorſque la grandeur de l'effort épouvantera ſa pareſſe : mais jamais il ne fera volontairement ce qui eſt mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes ſes fautes, même les plus graves, ne ſeront que des péchés d'omiſſion : mais c'eſt par-là préciſément qu'il ſera le plus en ſcandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abſtient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & ſont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel ſera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne ſe laiſſe point détourner de ſon objet, mais foible pour ſurmonter les obſtacles, ne prend gueres de mauvaiſes directions, mais ſuit lâchement la bonne. Quand il eſt quelque choſe, il eſt bon, mais plus

ſouvent il eſt nul, & c'eſt pour cela même que ſans être perſévérant il eſt ferme, que les traits de l'adverſité ont moins de priſe ſur lui qu'ils n'auroient ſur tout autre homme, & que malgré tous ſes malheurs, ſes ſentimens ſont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impreſſion pénible. La douleur peut le déchirer un moment ſans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de ſa malheureuſe vie paſſer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela ſans qu'il reſtât pour le moment dans ſon ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui conſtituoient pour lors ſon état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente ſe diſtinguent même par des ſignes phyſiques. Pour peu qu'il ſoit ému ſes yeux ſe mouillent à l'inſtant. Cependant jamais la ſeule douleur ne lui fit verſer une larme; mais tout ſentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité paſſe à ſon cœur,

lui en arrache infailliblement. Il ne ſauroit pleurer que d'attendriſſement ou d'admiration : la tendreſſe & la généroſité ſont les deux ſeules cordes ſenſibles par leſquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ſes malheurs d'un œil ſec, mais il pleure en penſant à ſon innocence, & au prix qu'avoit mérité ſon cœur.

Il eſt des malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels ſont ceux qu'on lui deſtinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre ; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques inſtans ſe laiſſer dégrader juſqu'à la baſſeſſe, juſqu'à la lâcheté, jamais juſqu'à l'injuſtice, juſqu'à la fauſſeté, juſqu'à la trahiſon. Revenu de cette premiere ſurpriſe il s'eſt relevé, & vraiſemblablement ne ſe laiſſera plus abattre, parce que ſon naturel a repris le deſſus, que connoiſſant enfin les gens auxquels il a à faire, il eſt préparé à tout, & qu'après avoir épuiſé ſur lui tous les traits de leur rage, ils ſe ſont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une poſition unique & preſque incroyable, plus ſeul au mi-

lieu de Paris que Robinſon dans ſon Iſle, & ſéqueſtré du commerce des hommes par la foule même empreſſée à l'entourer pour empêcher qu'il ne ſe lie avec perſonne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ſes perſécuteurs à ſe rendre ſans ceſſe plus iſolé, & tandis qu'ils travailloient ſans relâche à le tenir ſéparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent reſter pour lui ſervir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour obſerver ſes diſcours, ſa contenance, pour jouir à longs traits du doux aſpect de ſa miſere, pour chercher d'un œil curieux, s'il reſte quelque place en ſon cœur déchiré où ils puiſſent porter encore quelque atteinte. De ſon côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles bleſſent ſes yeux de toutes parts, & que le ſpectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ſes effets. Ses ſens le ſubjuguent alors, & ſi-tôt qu'ils ſont frappés d'un objet de peine, il n'eſt plus maître de lui. La préſence d'un malveillant le trouble

au point de ne pouvoir déguiſer ſon angoiſſe. S'il voit un traître le cajoler pour le ſurprendre, l'indignation le ſaiſit, perce de toutes parts dans ſon accent, dans ſon regard, dans ſon geſte. Que le traître diſparoiſſe, à l'inſtant il eſt oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va braſſer ne ſauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'eſt pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aſpect le tourmente qu'il voudroit être ſeul. Il voudroit être ſeul pour vivre à ſon aiſe avec les amis qu'il s'eſt créés. Mais tout cela n'eſt qu'une raiſon de plus à ceux qui en prennent le maſque pour l'obſéder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit poſſible, lui laiſſer dans cette vie ſa reſſource des fictions.

Je l'ai vu, ſerré dans leurs lacs, ſe débattre très-peu pour en ſortir, entouré de menſonges & de ténebres attendre ſans murmure la lumiere & la vérité, enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir aſſez tranquille ſans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre paſſant pour riche, vieux paſſant pour jeune, doux paſſant pour féroce, complaiſant & foible paſſant pour inflexi-

ble & dur, gai paſſant pour ſombre, ſimple enfin juſqu'à la bêtiſe, paſſant pour ruſé juſqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Meſſieurs à la dériſion publique, flagorné, perſiflé, moqué des honnêtes-gens, ſervir de jouet à la canaille, le voir, le ſentir, en gémir, déplorer la miſere humaine & ſupporter patiemment ſon état.

Dans cet état devoit-il ſe manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la ſociété des indignités peu déguiſées dont on ſe plaiſoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en ſpectacle à ces barbares, qui ſe faiſant de ſes peines un objet d'amuſement, ne cherchoient qu'à lui ſerrer le cœur par toutes les étreintes de la détreſſe & de la douleur qui pouvoient lui être les plus ſenſibles? Voilà ce qui lui rendit indiſpenſable la maniere de vivre à laquelle il s'eſt réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'eſt à quoi l'on en vouloit venir & l'on s'eſt attaché à lui rendre ſi cruelle & ſi déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, diſoit-il, *pourquoi je fuis les hommes? demandez-le à eux-mêmes, ils le ſavent en-*

core mieux que moi. Mais une ame expanſive change-t-elle ainſi de nature, & ſe détache-t-elle ainſi de tout ? Tous ſes malheurs ne viennent que de ce beſoin d'aimer qui dévora ſon cœur dès ſon enfance & qui l'inquiéte & le trouble encore au point que, reſté ſeul ſur la terre il attend le moment d'en ſortir pour voir réaliſer enfin ſes viſions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choſes une patrie & des amis.

Il atteignit & paſſa l'âge mûr ſans ſonger à faire des livres, & ſans ſentir un inſtant le beſoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer ſi cher. Ses viſions chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeuneſſe ſa vive imagination ſurchargée, accablée d'objets charmans qui venoient inceſſamment la remplir, tenoit ſon cœur dans une ivreſſe continuelle qui ne lui laiſſoit, ni le pouvoir d'arranger ſes idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le deſir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiſer, quand ſes idées prenant une marche

plus réglée & plus lente, il en put ſuivre aſſez la trace pour la marquer ; ce fut dis-je alors ſeulement, que l'uſage de la plume lui devint poſſible, & qu'à l'exemple & à l'inſtigation des gens de lettres avec leſquels il vivoit alors, il lui vint en fantaiſie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par ſurpriſe & ſans en avoir formé le projet, qu'il ſe trouva jetté dans cette funeſte carriere où dès-lors peut-être on creuſoit déjà ſous ſes pas ces gouffres de malheurs dans leſquels on l'a précipité.

Dès ſa jeuneſſe il s'étoit ſouvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, ſages, heureux comme ils lui ſembloient faits pour l'être ; il cherchoit dans ſon cœur l'obſtacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, ſe diſoit-il, me reſſembloient, il régneroit ſans doute une extrême langueur dans leur induſtrie ; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par bruſques & rares ſecouſſes ; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce ſociété.

Pourquoi n'y vivent-ils pas ainſi? Pourquoi toujours accuſant le Ciel de leurs miſeres travaillent-ils ſans ceſſe à les augmenter? En admirant les progrès de l'eſprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une ſecrete oppoſition entre la conſtitution de l'homme & celle de nos ſociétés; mais c'étoit plutôt un ſentiment ſourd, une notion confuſe qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop ſubjugué lui-même pour qu'il oſât réclamer contre de ſi unanimes déciſions.

Une malheureuſe queſtion d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup deſſiller ſes yeux, débrouiller ce cahos dans ſa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des ſociétés d'hommes ſimples, ſages, heureux, & réaliſer en eſpérance toutes ſes viſions, par la deſtruction des préjugés qui l'avoient ſubjugué lui-même; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miſeres du genre-humain. De la vive effervescence qui ſe fit alors dans ſon ame ſortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ſes écrits du-

rant dix ans de délire & de fièvre ; mais dont aucun veſtige n'avoit paru juſqu'alors, & qui vraiſemblablement n'auroient plus brillé dans la ſuite, ſi cet accès paſſé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours préſens à ſa penſée, & les comparant à l'état réel des choſes, il les voyoit chaque jour ſous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule eſpoir de faire enfin triompher des préjugés & du menſonge la raiſon, la vérité, & de rendre les hommes ſages en leur montrant leur véritable intérêt, ſon cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une ſi grande entrepriſe. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même ſujet, il aſſujettit ſa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans leſquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'eſprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laiſſé parler ſans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment.....

ROUSSEAU.

Je devine.....une contradiction, n'eſt-ce pas?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence eſt un piége que J. J. s'amuſe à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela eſt, il en eſt bien puni par les lecteurs de mauvaiſe foi qui font ſemblant de s'y prendre pour l'accuſer de ne ſavoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis point de cette derniere claſſe & je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'eſt donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'eſt un éclairciſſement que je vous demande. Vous étiez ci-devant perſuadé que

les livres qui portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Taſſe ſi fidelle & ſi coulante qu'on répand avec tant d'affectation ſous ſon nom. Maintenant vous paroiſſez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre ſur quoi ce changement eſt fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes ſoins. Certain que l'auteur de ces livres & le monſtre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à réſoudre cette queſtion. Cependant je ſuis ſans y ſonger parvenu à la réſoudre par la méthode contraire. Je voulois premiérement connoître l'auteur pour me décider ſur l'homme, & c'eſt par la connoiſſance de l'homme que je me ſuis décidé ſur l'auteur.

Pour vous faire ſentir comment une de ces deux recherches m'a diſpenſé de l'autre, il faut reprendre les détails dans leſquels je ſuis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même & très-aiſément les conſéquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la muſique à dix ſols la page ; occupation peu ſortable à la dignité d'auteur, & qui ne reſſembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il ſe livroit à ce travail tout de bon ou ſeulement pour donner le change au public ſur ſes véritables occupations : l'autre, s'il avoit réellement beſoin de ce métier pour vivre, ou ſi c'étoit une affectation de ſimplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'aſſurent vos Meſſieurs.

J'ai commencé par examiner ſon ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis ſi long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite peſamment, lentement, ſans facilité, ſans grace, mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de ſuppléer aux diſpoſitions qui lui manquent, à force de travail & de ſoins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, ſur quoi les

muſiciens, qui ne l'aiment pas, ne ſont pas toujours ſinceres, ne compenſent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord ſautent à la vue.

N'ayant l'eſprit préſent à rien, il ne l'a pas non plus à ſon travail, ſur-tout forcé par l'affluence des ſurvenans de l'aſſocier avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige enſuite en grattant ſon papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages preſque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainſi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans ſon tour d'eſprit laborieuſement pareſſeux, de ne pouvoir ſe réſoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut ſatisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reſte, le plus long, le plus ennuyeux travail ne ſauroit laſſer ſa patience, & ſouvent faiſant faute ſur faute, je l'ai vu gratter & regratter juſqu'à percer le papier ſur lequel enſuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de ſix ans s'y livrer avec le même goût & le

même zele que s'il ne faiſoit que de commencer.

J'ai ſu qu'il tenoit regiſtre de ſon travail, j'ai deſiré de voir ce regiſtre; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces ſix ans il avoit écrit en ſimple copie plus de ſix mille pages de muſique, dont une partie, muſique de harpe & de clavecin, ou ſolo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems conſidérable. Il a inventé, outre ſa note par chiffres, une nouvelle maniere de copier la muſique ordinaire, qui la rend plus commode à lire, & pour prévenir & réſoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute eſpece tant en partition qu'en parties ſéparées.

Outre ce travail & ſon Opéra de Daphnis & Cloé, dont un acte entier eſt fait & une bonne partie du reſte bien avancée, & le Devin du Village ſur lequel il a refait à neuf une ſeconde muſique preſque en entier, il a dans le même intervalle compoſé plus de cent morceaux de muſique en divers genres, la plupart vocale avec des ac-

compagnemens, tant pour obliger des perſonnes qui lui ont fourni les paroles, que pour ſon propre amuſement. Il a fait & diſtribué des copies de cette muſique tant en partition qu'en parties ſéparées, tranſcrite ſur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait compoſé ou pillé toute cette muſique, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas compoſée, toujours eſt-il certain qu'il l'a écrite & notée pluſieurs fois de ſa main. S'il ne l'a pas compoſée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choiſir dans les muſiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fourniſſoit, ou pour l'y ajuſter ſi bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particuliérement la muſique qu'il donne pour ſienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention ſans doute ; mais il y a plus d'art, de travail, ſurtout de conſommation de tems, & c'étoit-là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis ſous mes yeux, ſoit en nature, ſoit par articles exactement détaillés, fait enſemble plus de huit mille pages de muſique

(2), toute écrite de ſa main depuis ſon retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de ſe livrer à l'amuſement de la botanique, à laquelle il a donné pendant pluſieurs années la meilleure partie de ſon tems. Dans de grandes & fréquentes herboriſations il a fait une immenſe collection de plantes; il les a deſſéchées avec des ſoins infinis; il les a collées avec une grande propreté ſur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'eſt appliqué à conſerver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainſi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverſes perſonnes, & ce qui lui reſte (3) ſuffiroit pour perſuader à ceux qui ſavent combien ce travail exige de tems & de patience, qu'il en fait ſon unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour

---

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reſte a été donné preſque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes ; pour les piler, les extraire, les diſtiller, les préparer de maniere à en tirer les uſages auxquels il les deſtine ; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puiſſiez être, vous comprenez bien je penſe, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature eſt quelque choſe pour toute ame ſenſible, & beaucoup pour un ſolitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre veſtige ; je ne me ſuis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. " Je connois, m'a-t-il dit, l'or-
„ ganiſation végétale & la ſtructure
„ des plantes ſur le rapport de mes
„ yeux, ſur la foi de la nature qui me
„ la montre & qui ne ment point ; mais
„ je ne connois leurs vertus que ſur
„ la foi des hommes, qui ſont igno-
„ rans & menteurs ; leur autorité a gé-
„ néralement ſur moi trop peu d'em-

„ pire pour que je lui en donne beau-
„ coup en cela. D'ailleurs cette étude,
„ vraie ou fauſſe, ne ſe fait pas en
„ plein champ comme celle de la bo-
„ tanique, mais dans des laboratoires
„ & chez les malades ; elle demande
„ une vie appliquée & ſédentaire qui
„ ne me plaît ni ne me convient „. En effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu ſeulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, & des graines diſtribuées dans de petites boîtes claſſées, comme les plantes qui les fourniſſent, ſelon le ſyſtême de Linnæus.

LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes ! Eh bien, Monſieur, ces petites boîtes, à quoi ſervent-elles ? qu'en dites-vous ?

ROUSSEAU.

Belle demande ! A empoiſonner les gens à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavots, qui vous endormira pour toujours, & du reſte comme cela.

C'eſt encore la même choſe à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des ſauces.

LE FRANÇOIS.

Eh non, Monſieur ! on ſait bien que ce n'eſt pas de la ſorte que la choſe peut ſe faire, & nos Médecins qui l'ont voulu décider ainſi ſe ſont fait tort chez les gens inſtruits. Une écuellée de jus de ciguë ne ſuffit pas à Socrate ; il en fallut une ſeconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à ſon monde des baſſins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'eſt pas ainſi qu'il s'y prend ! Il ſait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poiſons des plantes qu'ils agiſſent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les eſcamote, & vous les fait avaler ſans qu'on s'en apperçoive, il les fait même agir de loin comme la poudre de ſympathie, & comme le baſilic il ſait empoiſonner les gens en les regardant. Il a ſuivi jadis un cours de chymie, rien n'eſt plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'eſt, ce que ce peut être,

qu'un homme qui n'eſt ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins ſuit des cours de chymie & cultive la botanique! Vous dites, cependant, n'avoir vu chez lui nuls veſtiges de préparations chymiques. Quoi! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues? Rien qui ait rapport à un laboratoire?

ROUSSEAU.

Pardonnez-moi, vraiment! J'ai vu dans ſa petite cuiſine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles! Eh mais vraiment! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoiſonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot & ſes ſucceſſeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poiſons qu'on prépare dans des écuelles doivent ſe manger à la cuiller, & que les potages ne s'eſcamotent pas.....

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Oh non ! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de ſemblable : je me contenterai d'admirer. O la ſavante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour ſe faire empoiſonneur ! C'eſt comme ſi l'on apprenoit la géométrie pour ſe faire aſſaſſin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois ſourire bien dédaigneuſement. Vous paſſionnerez-vous toujours pour cet homme-là.

ROUSSEAU.

Me paſſionner ! moi ! Rendez-moi plus de juſtice, & ſoyez même aſſuré que jamais Rouſſeau ne défendra J. J. accuſé d'être un empoiſonneur.

LE FRANÇOIS.

Laiſſons donc tous ces perſiflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéreſſent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéreſſeroient davantage

encore, j'en ſuis très-ſûr, s'il m'étoit poſſible ou permis ici de tout dire. Ce ſeroit abuſer de votre attention que de l'occuper à tous les ſoins que j'ai pris pour m'aſſurer du véritable emploi de ſon tems, de la nature de ſes occupations, & de l'eſprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des réſultats, & vous laiſſer le ſoin de tout vérifier par vous même, ſi ces recherches vous intéreſſent aſſez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans leſquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé ſix mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la conſtitution d'une Nation malheureuſe qu'à propoſer ſes idées ſur les corrections à faire à cette conſtitution, & cela ſur les inſtances réitérées juſqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette Nation qui lui faiſoit un devoir d'humanité des ſoins qu'il lui impoſoit.

Enfin, malgré la réſolution qu'il avoit priſe en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ſes malheurs ni de reprendre la plume à ce ſujet, les indignités continuelles qu'il y a ſouffertes, les harcellemens ſans relâche que

la crainte qu'il n'écrivît lui a fait eſſuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit inceſſamment de nouveaux livres, & la ſtupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant laſſé ſa patience, & lui faiſant ſentir qu'il ne gagneroit rien pour ſon repos à ſe taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de ſa deſtinée & de ſes perſécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une eſpece de jugement d'eux & de lui aſſez ſemblable à celui qui pourra réſulter de nos entretiens. Il m'a ſouvent proteſté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en ſa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné ſi les outrages augmentant ſans ceſſe & pouſſés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le pourſuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtems de ſuite, il n'en eût pas même enduré l'angoiſſe ſi ſon travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De ſorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue eſt une des cauſes

du peu de ſuite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être aſſuré que cette copie de muſique n'étoit point un jeu, il me reſtoit à ſavoir ſi en effet elle étoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là ? Pour abréger ces recherches, ſans manquer à mes engagemens envers vous, je lui marquai naturellement ma curioſité, & ſans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de ſon opulence, je me contentai de lui repéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du ſeul produit de ſes livres, & ſans avoir rançonné ſes libraires, il devoit être aſſez riche pour vivre à ſon aiſe de ſon revenu.

Vous avez raiſon, me dit-il, *ſi vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être ; mais ſi vous prétendez en conclure que la choſe eſt réellement ainſi & que je ſuis riche en effet, vous avez tort, tout au moins ; car un ſophiſme bien cruel pourroit ſe cacher ſous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail arti-

culé de ce qu'il avoit reçu de ſes libraires pour chacun de ſes livres, de toutes les reſſources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des dépenſes auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'eſt amuſé à le faire voyager à grands frais, lui & ſa compagne aujourd'hui ſa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il réſulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de ſon accord avec l'Opéra que de la vente de ſes livres de botanique & du reſte d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute ſa fortune préſente conſiſte en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente auſſi viagere mais aſſurée, du moins autant que la perſonne qui doit la payer ſera ſolvable. " Voilà très-fidellement, „ me dit-il, à quoi ſe borne toute „ mon opulence. Si quelqu'un dit me „ ſavoir aucun autre fonds ou revenu „ de quelque eſpece que ce puiſſe être; „ je dis qu'il ment & je me montre; „ & ſi quelqu'un dit en avoir à moi, „ qu'il m'en donne le quart & je lui „ fais quittance du tout.

„ Vous pourriez, continua-t-il, „ dire comme tant d'autres que pour „ un Philoſophe auſtere onze cents „ francs de rente devroient, au moins „ tandis que je les ai, ſuffire à ma „ ſubſiſtance, ſans avoir beſoin d'y „ joindre un travail auquel je ſuis „ peu propre, & que je fais avec plus „ d'oſtentation que de néceſſité. A „ cela je réponds, premiérement que „ je ne ſuis ni Philoſophe ni auſtere, „ & que cette vie dure dont il plaît „ à vos Meſſieurs de me faire un „ devoir, n'a jamais été ni de mon „ goût, ni dans mes principes, tant „ que par des moyens juſtes & hon- „ nêtes j'ai pu éviter de m'y réduire; „ en me faiſant copiſte de muſique „ je n'ai point prétendu prendre un „ état auſtere & de mortification, mais „ choiſir au contraire une occupation „ de mon goût, qui ne fatigât pas mon „ eſprit pareſſeux, & qui pût me four- „ nir les commodités de la vie que mon „ mince revenu ne pouvoit me procu- „ rer ſans ce ſupplément. En renon- „ çant & de grand cœur à tout ce qui „ eſt de luxe & de vanité je n'ai point „ renoncé aux plaiſirs réels, & c'eſt „ même pour les goûter dans toute leur

„ pureté que j'en ai détaché tout ce
„ qui ne tient qu'à l'opinion. Les diſſo-
„ lutions ni les excès n'ont jamais été
„ de mon goût; mais ſans avoir jamais
„ été riche, j'ai toujours vécu commo-
„ dément; & il m'eſt de toute impoſſi-
„ bilité de vivre commodément dans
„ mon petit ménage avec onze cents
„ francs de rente quand méme ils ſe-
„ roient aſſurés, bien moins encore avec
„ trois cents auxquels d'un jour à l'autre
„ je puis être réduit. Mais écartons cette
„ prévoyance. Pourquoi voulez-vous
„ que ſur mes vieux jours je faſſe ſans
„ néceſſité le dur apprentiſſage d'une vie
„ plus que frugale à laquelle mon corps
„ n'eſt point accoutumé; tandis qu'un
„ travail qui n'eſt pour moi qu'un plai-
„ ſir, me procure la continuation de
„ ces mêmes commodités dont l'habi-
„ tude m'a fait un beſoin, & qui de
„ toute autre maniere ſeroient moins à
„ ma portée ou me coûteroient beau-
„ coup plus cher? Vos Meſſieurs, qui
„ n'ont pas pris pour eux cette auſté-
„ rité qu'ils me preſcrivent, font bien
„ d'intriguer ou emprunter, plutôt
„ que de s'aſſujettir à un travail ma-
„ nuel qui leur paroît ignoble, uſu-
„ rier, inſupportable, & ne procure

„ pas tout-d'un-coup des raffles de cin-
„ quante mille francs. Mais moi qui ne
„ penſe pas comme eux ſur la vérita-
„ ble dignité ; moi qui trouve une
„ jouiſſance très-douce dans le paſſage
„ alternatif du travail à la récréation ;
„ par une occupation de mon goût
„ que je meſure à ma volonté, j'ajoute
„ ce qui manque à ma petite fortune
„ pour me procurer une ſubſiſtance ai-
„ ſée, & je jouis des douceurs d'une
„ vie égale & ſimple autant qu'il dé-
„ pend de moi. Un déſœuvrement ab-
„ ſolu m'aſſujettiroit à l'ennui, me for-
„ ceroit peut-être à chercher des amu-
„ ſemens toujours coûteux, ſouvent
„ pénibles, rarement innocens, au
„ lieu qu'après le travail le ſimple re-
„ pos a ſon charme, & ſuffit avec la
„ promenade pour l'amuſement dont
„ j'ai beſoin. Enfin c'eſt peut-être un
„ ſoin que je me dois dans une ſitua-
„ tion auſſi triſte d'y jetter du moins
„ tous les agrémens qui reſtent à ma
„ portée pour tâcher d'en adoucir l'a-
„ mertume, de peur que le ſentiment
„ de mes peines aigri par une vie auſ-
„ tere ne fermentât dans mon ame &
„ n'y produisît des diſpoſitions haineu-
„ ſes & vindicatives, propres à me

„ rendre méchant & plus malheureux.
„ Je me ſuis toujours bien trouvé d'ar-
„ mer mon cœur contre la haine par
„ toutes les jouiſſances que j'ai pu me
„ procurer. Le ſuccès de cette méthode
„ me la rendra toujours chere, & plus
„ ma deſtinée eſt déplorable, plus je
„ m'efforce à la parſemer de douceurs,
„ pour me maintenir toujours bon.

„ Mais, diſent-ils, parmi tant d'oc-
„ cupations dont il a le choix, pour-
„ quoi choiſir par préférence celle à
„ laquelle il paroît le moins propre, &
„ qui doit lui rendre le moins ? Pour-
„ quoi copier de la muſique au lieu de
„ faire des livres ? Il y gagneroit da-
„ vantage & ne ſe dégraderoit pas. Je
„ répondrois volontiers à cette queſtion
„ en la renverſant. Pourquoi faire des
„ livres au lieu de copier de la muſi-
„ que, puiſque ce travail me plaît &
„ me convient plus que tout autre, &
„ que ſon produit eſt un gain juſte,
„ honnête & qui me ſuffit ? Penſer eſt
„ un travail pour moi très-pénible, qui
„ me fatigue, me tourmente & me
„ déplaît ; travailler de la main & laiſ-
„ ſer ma tête en repos me récrée &
„ m'amuſe. Si j'aime quelquefois à
„ penſer, c'eſt librement & ſans gêne,

„ en laiſſant aller à leur gré mes idées
„ ſans les aſſujettir à rien. Mais penſer
„ à ceci ou à cela par devoir, par mé-
„ tier, mettre à mes productions de la
„ correction, de la méthode, eſt pour
„ moi le travail d'un galérien, & pen-
„ ſer pour vivre me paroît la plus pé-
„ nible ainſi que la plus ridicule de
„ toutes les occupations. Que d'autres
„ uſent de leurs talens comme il leur
„ plaît, je ne les en blâme pas; mais
„ pour moi je n'ai jamais voulu proſ-
„ tituer les miens tels quels en les met-
„ tant à prix, ſûr que cette vénalité
„ même les auroit anéantis. Je vends
„ le travail de mes mains, mais les
„ productions de mon ame ne ſont
„ point à vendre; c'eſt leur déſintéreſ-
„ ſement qui peut ſeul leur donner de
„ la force & de l'élévation. Celles que
„ je ferois pour de l'argent n'en vau-
„ droient gueres & m'en rendroient
„ encore moins.

„ Pourquoi vouloir que je faſſe en-
„ core des livres quand j'ai dit tout ce
„ que j'avois à dire, & qu'il ne me
„ reſteroit que la reſſource trop ché-
„ tive à mes yeux de retourner & ré-
„ péter les mêmes idées? A quoi bon
„ redire une ſeconde fois & mal, ce

„ que j'ai dit une fois de mon mieux ?
„ Ceux qui ont la démangeaiſon de
„ parler toujours, trouvent toujours
„ quelque choſe à dire ; cela eſt aiſé
„ pour qui ne veut qu'agencer des
„ mots ; mais je n'ai jamais été tenté
„ de prendre la plume que pour dire
„ des choſes grandes, neuves & né-
„ ceſſaires, & non pas pour rabâcher.
„ J'ai fait des livres, il eſt vrai, mais
„ jamais je ne fus un livrier. Pourquoi
„ faire ſemblant de vouloir que je faſſe
„ encore des livres, quand en effet
„ on craint tant que je n'en faſſe &
„ qu'on met tant de vigilance à m'en
„ ôter tous les moyens. On me ferme
„ l'abord de toutes les maiſons, hors
„ celles des fauteurs de la ligue. On
„ me cache avec le plus grand ſoin la
„ demeure & l'adreſſe de tout le mon-
„ de. Les ſuiſſes & les portiers ont
„ tous pour moi des ordres ſecrets au-
„ tres que ceux de leurs maîtres ; on
„ ne me laiſſe plus de communication
„ avec les humains, même pour par-
„ ler, me permettroit-on d'écrire ?
„ On me laiſſeroit peut-être exprimer
„ ma penſée afin de la ſavoir, mais
„ très-certainement on m'empêcheroit
„ bien de la dire au public.

„ Dans la poſition où je ſuis, ſi
„ j'avois à faire des livres, je n'en
„ devrois & n'en voudrois faire que
„ pour la défenſe de mon honneur,
„ pour confondre & démaſquer les im-
„ poſteurs qui le diffament : il ne m'eſt
„ plus permis ſans me manquer à moi-
„ même de traiter aucun autre ſujet.
„ Quand j'aurois les lumieres néceſ-
„ ſaires pour percer cet abyme de té-
„ nebres où l'on m'a plongé, & pour
„ éclairer toutes ces trames ſouterrai-
„ nes, y a-t il du bon ſens à ſuppo-
„ ſer qu'on me laiſſeroit faire, & que
„ les gens qui diſpoſent de moi ſouf-
„ friroient que j'inſtruiſiſſe le public
„ de leurs manœuvres & de mon ſort ?
„ A qui m'adreſſerois-je pour me faire
„ imprimer qui ne fût un de leurs
„ émiſſaires ou qui ne le devînt auſſi-
„ tôt ? M'ont-ils laiſſé quelqu'un à qui
„ je puſſe me confier ? Ne ſait-on pas
„ tous les jours, à toutes les heures
„ à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit, &
„ doutez-vous que depuis nos entre-
„ vues vous-même ne ſoyez auſſi ſur-
„ veillé que moi ? Quelqu'un peut-il
„ ne pas voir qu'inveſti de toutes
„ parts, gardé à vue comme je le
„ ſuis, il m'eſt impoſſible de faire

„ entendre nulle part la voix de la juſ-
„ tice & de la vérité? Si l'on paroiſ-
„ ſoit m'en laiſſer le moyen, ce ſeroit
„ un piége. Quand j'aurois dit *blanc*
„ on me feroit dire *noir* ſans même
„ que j'en ſuſſe rien (4), & puiſqu'on
„ falſifie tout ouvertement mes an-
„ ciens écrits qui ſont dans les mains
„ de tout le monde, manqueroit-on
„ de falſifier ceux qui n'auroient point
„ encore paru, & dont rien ne pour-
„ roit conſtater la falſification, puiſ-
„ que mes proteſtations ſont comptées
„ pour rien? Eh Monſieur, pouvez-
„ vous ne pas voir que le grand, le
„ ſeul crime qu'ils redoútent de moi,
„ crime affreux dont l'effroi les tient
„ dans des tranſes continuelles, eſt ma
„ juſtification?

„ Faire des livres pour ſubſiſter eût
„ été me mettre dans la dépendance
„ du public. Il eût été dès-lors queſ-
„ tion, non d'inſtruire & de corriger,
„ mais de plaire & de réuſſir. Cela ne

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, ſi ſon exiſtence eſt connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Meſſieurs, ce qui paroît naturellement inévitable.

„ pouvoit plus ſe faire en ſuivant la
„ route que j'avois priſe ; les tems
„ étoient trop changés & le public
„ avoit trop changé pour moi. Quand
„ je publiai mes premiers écrits, en-
„ core livré à lui-même, il n'avoit
„ point en total adopté de ſecte &
„ pouvoit écouter la voix de la vérité
„ & de la raiſon. Mais aujourd'hui
„ ſubjugué tout entier, il ne penſe
„ plus, il ne raiſonne plus, il n'eſt
„ plus rien par lui-même, & ne ſuit
„ plus que les impreſſions que lui don-
„ nent ſes guides. L'unique doctrine
„ qu'il peut goûter déſormais eſt celle
„ qui met ſes paſſions à leur aiſe, &
„ couvre d'un vernis de ſageſſe le dé-
„ réglement de ſes mœurs. Il ne reſte
„ plus qu'une route pour quiconque
„ aſpire à lui plaire. C'eſt de ſuivre à
„ la piſte les brillans auteurs de ce
„ ſiecle, & de prêcher comme eux
„ dans une morale hypocrite, l'amour
„ des vertus & la haine du vice,
„ mais après avoir commencé par pro-
„ noncer comme eux que tout cela
„ ſont des mots vides de ſens, faits
„ pour amuſer le peuple, qu'il n'y a
„ ni vice ni vertu dans le cœur de
„ l'homme, puiſqu'il n'y a ni liberté

„ dans ſa volonté, ni moralité dans
„ ſes actions, que tout juſqu'à cette
„ volonté même eſt l'ouvrage d'une
„ aveugle néceſſité, qu'enfin la conſ-
„ cience & les remords ne ſont que
„ préjugés & chimeres, puiſqu'on ne
„ peut, ni s'applaudir d'une bonne ac-
„ tion qu'on a été forcé de faire, ni
„ ſe reprocher un crime dont on n'a
„ pas eu le pouvoir de s'abſtenir (5).
„ Et quelle chaleur, quelle véhémen-
„ ce, quel ton de perſuaſion & de vé-
„ rité pourrois-je mettre, quand je le
„ voudrois, dans ces cruelles doctri-
„ nes qui, flattant les heureux & les
„ riches, accablent les infortunés &
„ les pauvres, en ôtant aux uns tout
„ frein, toute crainte, toute retenue,
„ aux autres toute eſpérance, toute
„ conſolation; & comment enfin les
„ accorderois-je avec mes propres
„ écrits pleins de la réfutation de tous

---

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enſeigné & publié juſqu'ici, ſans qu'on ait ſongé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réſervée au *Syſtême impie de la Religion naturelle*. A préſent c'eſt à J. J. qu'ils font dire tout cela; eux ſe taiſent, ou crient à l'impie, & le public avec eux. *Riſum teneatis, amici!*

„ ces ſophiſmes? Non, j'ai dit ce que
„ je ſavois, ce que je croyois du moins
„ être vrai, bon, conſolant, utile.
„ J'en ai dit aſſez pour qui voudra
„ m'écouter en ſincérité de cœur, &
„ beaucoup trop pour le ſiecle où j'ai
„ eu le malheur de vivre. Ce que je
„ dirois de plus ne feroit aucun effet,
„ & je le dirois mal, n'étant animé ni
„ par l'eſpoir du ſuccès comme les au-
„ teurs à la mode, ni comme autre-
„ fois par cette hauteur de courage
„ qui met au-deſſus, & qu'inſpire le
„ ſeul amour de la vérité ſans mélange
„ d'aucun intérêt perſonnel „.

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de ſecret que de bon ſens. Par quelle inconcevable bêtiſe pourroit-il eſpérer, ſurveillé comme il eſt, de pouvoir garder un ſeul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de ſe défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance auſſi ſtupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ſes manuſcrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte con-

fiance, eſt-il croyable qu'il ne s'en ſerviroit, dans la poſition terrible où il eſt, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penſer que ſe voyant ainſi journellement découvert, il ne laiſſât pas d'aller toujours ſon train avec le même myſtere, avec le même ſecret ſi bien gardé, ſoit en continuant de ſe confier aux mêmes traîtres, ſoit en choiſiſſant de nouveaux confidens tout auſſi fidelles?

J'entends inſiſter. Pourquoi ſans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choiſir au moins pour reſſource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la muſique, s'il étoit vrai qu'il la ſût, que n'en faiſoit-il ou que ne l'enſeignoit-il? S'il ne la ſavoit pas, il avoit ou paſſoit pour avoir d'autres connoiſſances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que ſais-je moi! Tout, puiſqu'on a tant de facilités à Paris

(6) Aujourd'hui ce ſont des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aiſé de prévoir.

pour enſeigner ce qu'on ne ſait pas ſoi-même; les plus médiocres talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il poſſédoit mal & dont il tiroit ſi peu de profit, même en taxant ſi haut ſon ouvrage. Il ne ſe fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de muſique lui débiter ſon amphigouri, ni des valets inſolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les ſentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu ſi ſouvent le ſalaire de ſon travail, ne ſe fût point fait mépriſer du peuple & traiter de juif par le philoſophe D***. pour ce travail même. Tous ces profits meſquins ſont mépriſés des grandes ames. L'illuſtre D***. qui ne ſouille point ſes mains d'un travail mercenaire & dédaigne les petits gains uſuriers, eſt aux yeux de l'Europe entiere un ſage auſſi vertueux que déſintéreſſé; & le copiſte J. J. prenant dix ſols par page de ſon travail pour s'aider à vivre, eſt un juif que ſon avidité fait univerſellement mépriſer. Mais en dépit de ſon âpreté, la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que

les uſures du juif J. J. l'ayent rendu fort riche, ni que le déſintéreſſement du philoſophe D***. l'ait appauvri. Eh comment peut-on ne pas ſentir que ſi J. J. eût pris cette occupation de copier de la muſique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué pour ôter cette arme à ſes ennemis & ſe faire un mérite de ſon métier, de le faire au prix des autres, ou même au-deſſous?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raiſonne pas toujours bien.

FIN du troiſieme Volume.

89497

BIBLIOTE

SCAFFA

PLUTE

N.º CA